ACCADEMIA DI MEDICINA DI TORINO

DES

MALADIES

DES FILLES.

TOME PREMIER.

CVI 32

=TILE0 10657=

DES MALADIES
DES FILLES,

PAR M. CHAMBON DE MONTAUX,
Médecin de la Faculté de Paris,
de la Société Royale de Médecine, &c.

Pour servir de suite aux *Maladies des Femmes*, du même Auteur.

TOME PREMIER.

Certis ingeniis immorari & innutriri opportet, si velis aliquid trahere, quod in animo fideliter sedeat. L. Annæi Senecæ. Epit. 11 ad Lucilium.

A PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXV.

A MONSIEUR

POULLETIER DE LA SALLE,

Maître des Requêtes, de la Société Royale de Médecine, &c.

MONSIEUR,

FIXER l'attention de ses Contemporains par des Ouvrages importans, est une sorte de gloire à laquelle il est bien difficile de parvenir. Vous l'avez acquise par vos recherches sur la Chymie médicale; on y trouve les connoissances physiques les plus étendues, réunies à celles de l'économie animale.

En publiant le fruit de vos

méditations, vous avez mérité la reconnoissance de tous les hommes qui se livrent aux Sciences.

Recevez donc, Monsieur, l'hommage que je vous fais d'une partie de mes travaux sur *les Maladies des Femmes*, comme un témoignage assuré du respect avec lequel je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

CHAMBON.

RAPPORT

Des Commissaires nommés pour l'examen DES MALADIES DES FILLES, pour servir de suite aux MALADIES DES FEMMES.

LA Société Royale de Médecine nous a chargés, Monsieur Andry & moi, de lui rendre compte d'un Ouvrage de M. Chambon notre Confrère. Cet Ouvrage qui doit servir de suite au *Traité des Maladies des Femmes*, que le même Auteur a publié l'année dernière, comprend les Maladies qui sont particulières aux Filles. Il est divisé en deux Volumes, & contient un grand nombre de Chapitres. Dans les premiers, M. Chambon examine la constitution particulière aux personnes du sexe, & la nature des parties qui leur sont propres. Il passe ensuite aux différentes maladies dont elles peuvent être affectées. C'est dans les Anciens, dont la lecture lui paroît familière, que M. Chambon a puisé le fond de son travail: il

en résulte que l'Ouvrage est appuyé sur l'observation, & ne ressemble en aucuns points à ces *Traités des Maladies des Femmes*, dans lesquels on voit que les Auteurs, d'ailleurs estimables, auxquels on les doit, n'ont pris d'autres guides que leurs idées, & les systêmes qu'ils s'étoient formés. Le travail de ces Auteurs qui ont écrit, il y a peu de tems, avoit été & devoit être en effet très-peu accueilli. Le soin d'y suppléer en donnant un abrégé bien fait sur ces maladies, exigeoit, comme M. Chambon l'a très-bien senti, qu'un Médecin, nourri des bons principes, voulût bien s'en occuper.

En même-tems l'accroissement de nos connoissances qui se sont beaucoup étendues depuis le tems où les Auteurs dans lesquels on doit puiser, comme dans des sources, ont écrit, demandoit, en profitant de leurs lumières, qu'on les augmentât de celles que des connoissances nouvelles nous ont fournies. M. Chambon n'a point négligé cette seconde source de richesse & d'instruction. Aux préceptes des Anciens, il a su joindre tous les secours que l'Anatomie & la Physiologie, dans lesquelles il est très-versé, pouvoient

lui offrir. C'eſt ainſi que par la ſuite des tems on ſent la néceſſité de renouveller les traités élémentaires ou les précis qui doivent ſervir à l'inſtruction publique, en fixant dans chaque ſiècle l'état actuel des connoiſſances acquiſes.

L'organiſation particulière aux perſonnes du ſexe les rendant plus ſujettes aux affections morales, en même-tems qu'elles les expoſent davantage à celles qui dépendent des agens phyſiques, & la plus grande rigueur de nos inſtitutions envers elles les aſſujettiſſant auſſi à tous les inconvéniens de la première de ces deux cauſes, M. Chambon a ſenti que ce ſeroit traiter incomplettement le ſujet qu'il avoit choiſi, que de ne pas donner à cet ordre de cauſes qui influent ſur la ſanté & les maladies des femmes & des filles, toute l'attention qu'elles méritent. Cet objet eſt traité avec étendue, avec ſoin par l'Auteur, & forme dans ſon Ouvrage une partie qu'il a ſu rendre d'une manière auſſi neuve qu'intéreſſante.

Nous penſons que cet Ouvrage qui nous paroît encore ſupérieur à celui qui l'a précédé, ſur les maladies

des femmes, & auquel M. Chambon doit donner une nouvelle ſuite, mérite de paroître ſous le privilège & l'approbation de la Société.

Signé, ANDRY & THOURET.

EXTRAIT

Des Regiſtres de la Société Royale de Médecine.

MESSIEURS Andry & Thouret, Commiſſaires nommés par la Société Royale de Médecine, pour lui rendre compte d'un Ouvrage intitulé : DES MALADIES DES FILLES, *pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire des Maladies des Femmes*, dont M. Chambon, Membre de la Compagnie, eſt Auteur, en ayant fait un rapport avantageux dans la ſéance tenue au Louvre le 8 Février 1785, la Société a jugé cet Ouvrage très-digne de ſon approbation, & d'être imprimé ſous ſon Privilége ; en foi de quoi j'ai ſigné le préſent.

A Paris, ce 9 Février 1785.

VICQ D'AZYR,
Secrétaire perpétuel.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE PREMIER. *De la constitution des Femmes.* Page 1
CHAP. II. *De la Virginité.* 10
CHAP. III. *De la Chasteté & de ses suites.* 34
CHAP. IV. *Des Hermaphrodites.* 52
CHAP. V. *Du changement de sexe.* 64
CHAP. VI. *De la longueur excessive du Clitoris.* 70
CHAP. VII. *Des Tumeurs des aînes, des grandes lèvres, &c.* 77
CHAP. VIII. *Du* Tempérament *de l'Utérus, selon les Anciens.* 94
CHAP. IX. *Des Menstrues.* 106
CHAP. X. *De l'état des Parties de la génération à la première apparition des Menstrues.* 123
CHAP. XI. *De l'incontinence d'urine.* 127
CHAP. XII. *Du Sang des Menstrues.* 130

CHAP. XIII. *Du Sang des Menstrues dans les différens âges.* Page 138
CHAP. XIV. *Du Sang des Menstrues qui péche par défaut de sérosité.* 147
CHAP. XV. *Des Menstrues bilieuses.* 153
CHAP. XVI. *Des Règles pituiteuses.* 163
CHAP. XVII. *Des Règles séreuses.* 172
CHAP. XVIII. *Remarques sur les* intempéries *de l'utérus, les règles bilieuses, pituiteuses, &c.* 177
CHAP. XIX. *De la Chlorose.* 184
CHAP. XX. *Défaut d'écoulement des Menstrues par vice de conformation.* 259
CHAP. XXI. *Des accidens qui naissent de la putréfaction du sang menstruel dans la matrice, par défaut d'écoulement.* 311
CHAP. XXII. *Des Règles qui péchent par défaut de quantité.* 322
CHAP. XXIII. *Des Pertes & des Règles trop abondantes.* 333
CHAP. XXIV. *Du suintement sanguinolent & continué de la vulve.* 343
CHAP. XXV. *Des Règles prématurées.* 351

DES

DES MALADIES DES FILLES.

CHAPITRE PREMIER.

De la Constitution des Femmes.

LA stature des femmes est plus petite que celle des hommes, je parle de la hauteur : on a la preuve de cette vérité, en réunissant un grand nombre d'individus de l'une & de l'autre espèce pour les comparer entre eux. La chair des premières est plus humide & plus molle. Le tissu cellulaire est plus gorgé de liquides, il paroît plus abondant dans les parties qui contiennent de grands amas de graisse,

comme les cuiſſes, les reins, le viſage & l'abdomen. Les extrémités ſont plus arrondies ; les os ſont beaucoup moins ſaillans & par conſéquent les articulations moins apparentes. La peau des femmes eſt plus douce, c'eſt une ſuite de la quantité de liquides contenus dans le tiſſu adipeux & cutané. Il eſt rare de voir une femme couverte de poil, ce qui eſt très-commun parmi les hommes robuſtes. Si les premières ont des cheveux plus fournis & plus longs, s'ils ſe conſervent plus long-tems, c'eſt que leur nourriture eſt compoſée de fluides moins élaborés ; il paroît que le mucilage diſſous dans la ſéroſité du ſang, ſuffit pour leur accroiſſement & leur nutrition : or, ces deux fluides étant très-abondans chez les femmes, les cheveux doivent être plus beaux & plus durables. C'eſt par cette raiſon que les hommes d'une conſtitution sèche, les perdent de très-bonne heure. Il n'en eſt pas de même du poil ; celui-ci eſt

plus particulièrement placé aux environs des glandes, ce qui ſemble indiquer que ſa nourriture conſiſte dans un liquide plus animaliſé, plus élaboré & qui tient probablement de la nature lymphatique coagulable. C'eſt ſans doute par cette raiſon que les femmes n'ont ordinairement de poil qu'aux aiſſelles & aux parties externes de la génération.

La peau eſt plus tenue & ſemble compoſée d'un réſeau plus délicat. Quant à l'épiderme, il eſt beaucoup plus mince & laiſſe entrevoir le trajet des vaiſſeaux: il en réſulte que le teint des femmes eſt généralement plus blanc, parce que les ſucs qui abreuvent le réſeau cutané, ou, pour me ſervir de l'expreſſion de Bordeu, le tiſſu muqueux paroît à travers les lames de la cuticule; par la même raiſon les vaiſſeaux artériels & veineux ſe peignent mieux ſous l'épiderme, ce qui donne au tein des femmes une rougeur plus vive & d'un bleu plus marqué. Les mêmes obſervations ſont applica-

bles aux parties internes. Si les muſcles des hommes ſont deſſinés plus fortement, leurs faiſceaux charnus ſont plus volumineux & plus renflés ; leurs vaiſſeaux ont auſſi plus de conſiſtance, & les tuniques en ſont plus épaiſſes & plus ſolides. Les os chez les hommes ſont plus ſecs & plus gros : on y apperçoit mieux les empreintes muſculaires ; les ſillons que forment les tendons ſont plus profonds & plus ſpacieux. La ſolidité de l'os eſt remarquable chez l'homme ; il eſt fragile parce qu'il abonde en parties terreſtres, & ſa peſanteur, à volume égal, eſt plus conſidérable : il ſe deſſéche plus difficilement chez les femmes parce qu'il eſt abreuvé d'une huile tenue très-abondante : cet état lui donne une flexibilité qui prévient la fracture & la rend plus difficile. Les extrémités des os de l'homme ſont plus ſaillantes, la contraction des muſcles leur donne cette configuration, par conſéquent les apophiſes ſont plus groſſes. Les cartilages

dans un âge égal se rapprochent plus de l'état de l'os dans l'homme que dans la femme. En général, le premier arrive prématurément à la dessication ou la rigidité qui constitue la vieillesse. Ce changement a également lieu dans les vaisseaux ; il est rare de trouver des artères ossifiées chez les femmes, ce phénomène est très-commun dans l'autre sexe. Si le pouls des femmes est plus petit, il en faut chercher la cause dans la différence de stature, dans une plus grande énergie des parties contractiles, qui consiste dans la ténuité de la fibre musculaire & la mollesse qu'elle conserve par la quantité de liquides dont elle est abreuvée.

Les os qui forment le crâne des femmes sont plus petits, plus minces & plus flexibles que ceux des hommes ; la capacité qui résulte de leur réunion est moins étendue. On distingue la poitrine d'une femme par la structure des côtes qui sont plus élevées : elles forment des lignes circulaires dont la direc-

tion ſe rapproche davantage de l'angle droit avec la colonne épinière, par conſéquent le thorax eſt moins long, le ſternum & le cartilage xiphoïde ſont auſſi plus courts que dans l'homme. Les clavicules ſont plus applaties, la partie ſupérieure du thorax eſt plus éminente & les côtes ſont plus plattes & plus larges.

Perſonne n'ignore la différence qui exiſte entre le baſſin d'une femme & celui d'un homme; mais ce qui mérite une attention particulière dans l'abdomen, c'eſt la ſtructure des vaiſſeaux qui partent de l'aorte. Dans les hommes, la force des artères ſurpaſſe beaucoup celle des veines. La différence de force entre ces deux eſpèces de vaiſſeaux eſt moins conſidérable chez les femmes; il en réſulte donc, ainſi que je le démontrerai ailleurs avec plus de préciſion, une diſpoſition néceſſaire à la plétore des viſcères abdominaux; c'eſt auſſi à la même cauſe qu'on doit attribuer la fa-

cilité avec laquelle ſe forment les engorgemens & toutes les maladies du bas-ventre qui attaquent les femmes.

Ces obſervations ne ſont pas d'accord avec la doctrine des anciens qui attribuoient aux vices des parties de la génération tous les accidens particuliers aux femmes ; c'eſt dans cette diverſité de ſtructure de la part du ſyſtême vaſculaire, qu'il faut en chercher la ſource & dans la mobilité de la fibre muſculaire : cette mobilité exceſſive dépend de la ténuité de la fibre primordiale & de ſa plus grande contractilité. Cette propriété ſe conſerve mieux chez les femmes, parce que, comme je l'ai dit précédemment, l'excès d'humidité entretient ſa ſoupleſſe, tandis qu'elle ſe deſſéche promptement chez les hommes.

De cette organiſation réſulte les phénomènes ſuivans : plus d'aptitude à recevoir les impreſſions des agens étrangers, plus d'accélération & de promptitude dans les mouvemens, des contractions

plus fréquentes & plus durables par une cause déterminée ; par conséquent, plus de disposition aux affections spasmodiques & convulsives, d'où suit un trouble plus manifeste dans les fonctions des organes contractiles. Comme les nerfs sont aussi d'une plus grande finesse, leur action est plus facile à susciter : il en résulte que tel agent qui ne produiroit qu'une sensation à peine reconnoissable dans l'homme, en excite de très-marquées dans la femme. Cette modification la rend susceptible d'éprouver plus aisément l'empire des passions, & d'y être plus assujettie, parce que l'organisme résiste moins aux impressions qui ont lieu par des nerfs plus mobiles : c'est par cette raison que la sensibilité est plus grande chez les femmes que chez les hommes. On en doit dire autant de tous les attributs de l'ame qui sont analogues à cet excès de sensibilité, qualités qui tirent leurs sources de la foiblesse & de la mobilité du système nerveux.

Il existe donc entre l'homme & la femme une différence physique & morale, indépendante des institutions humaines. Si les deux sexes paroissent quelquefois plus rapprochés dans leurs inclinations, c'est lorsque l'éducation a été uniforme pour tous deux : c'est pourquoi la femme sauvage se rapproche par sa manière d'être de l'homme errant dont elle partage les travaux & les périls. Mais celle qu'on a élevée dans une grande cité, acquiert une foiblesse plus grande que celle qu'elle a reçue de la nature ; c'est au vice de son institution qu'il faut rapporter cet inconvénient qui expose sa santé & son esprit à de plus grands maux. Telle est l'influence de l'éducation, que l'homme élevé dans la mollesse, comparé à celui qui passe sa vie dans les dangers & les travaux, ressemble davantage à la femme qu'à un être de son sexe.

Pénétré, comme je le suis, de la nécessité d'exposer dans un plus grand jour

les vérités que j'annonce, c'eſt avec regret que je m'interdis un examen plus étendu de ces différens objets.

CHAPITRE II.

De la Virginité.

LA virginité, diſent les naturaliſtes, eſt un être phyſique, qui ſe connoît par des marques ſenſibles. Son exiſtence eſt-elle conſtatée par des ſignes certains? C'eſt une queſtion qui n'eſt pas aiſée à décider, ſi on en juge par les opinions des différens anatomiſtes. Ses ſignes exiſtent-ils toujours au moment de la naiſſance? Les Savans ne ſont pas plus d'accord entr'eux ſur ce dernier point que ſur le premier. Quoi qu'il en ſoit, une fille qui porte à l'ouverture de la vulve une membrane ordinairement percée d'un ou de pluſieurs petits trous; ou une ſorte de croiſſant formé de la même

ſubſtance, mais qui n'adhère pas à tout le contour de la vulve, eſt crue vierge tant que cet état ſubſiſte; je dirai enſuite pourquoi je me ſers de cette expreſſion *crue*, & on trouvera qu'elle a ſon application.

On appelle Hymen la membrane dont j'ai déjà parlé, *c'eſt*, dit Haller, *une partie qu'on ne trouve point dans les animaux & qui eſt particulière à la femme. L'âge ne détruit point ſa forme.* J'ai ouvert pluſieurs cadavres de filles âgées & notamment à Paris, qui me l'ont préſentée dans ſon intégrité. Parmi les petites filles que j'ai diſſéquées dans mon amphithéâtre d'anatomie, je l'ai quelquefois obſervée. Si les anatomiſtes qui nous ont précédés n'ont pas eu de fréquentes occaſions de la voir, c'eſt qu'ils ne pouvoient faire de recherches que ſur les cadavres des filles qui avoient été condamnées à perdre la vie pour le châtiment de leurs crimes; & ce n'étoit pas parmi celles-là qu'on devoit s'at-

tendre à trouver des *preuves apparentes* de la chasteté.

Une fille *crue vierge*, *des preuves apparentes de chasteté*; je connois d'avance la surprise des lecteurs à ce langage : il s'éloigne, j'en conviens, de toutes les ideés reçues jusqu'alors, mais attendons encore un moment pour connoître les motifs de cette différence de penser & d'écrire.

L'hymen tire son origine de la peau du vagin dont il est un prolongement. Cette peau est rouge, pulpeuse & couverte d'un épiderme; elle reçoit des vaisseaux qui versent du sang par leur rupture. Il paroît qu'elle est sensible, puisque les jeunes filles éprouvent de vives douleurs à l'approche d'un homme, & que celles qui sont plus avancées en âge souffrent encore davantage : mais cette sensation peut dépendre du tiraillement & de la distension que le vagin éprouve dans l'impulsion de l'homme. Il faudroit donc des expériences

plus particulières pour décider cette question. Si un fait ſuffiſoit pour éclaircir ces doutes, je prouverois facilement que l'hymen eſt inſenſible Une dame de quarante ans porte une bande membraneuſe qui a ſon origine ſupérieure au-deſſous du meat urinaire à ſa partie latérale droite, & vient ſe terminer à l'angle que forme inférieurement le vagin en s'étendant un peu plus ſur le côté gauche de cette ouverture. On peut la pincer entre les doigts, la tirailler avec violence ſans qu'elle donne des marques de ſenſibilité : mais quand on ne prend pas la précaution de la maintenir dans le tiraillement, de manière qu'il ſe communique aux parties qui lui ſont adhérentes, alors il y a une véritable douleur dont le ſiège ne peut pas être confondu avec celui de cette membrane.

L'hymen intérieurement eſt réticulaire. Il reçoit des colonnes qui partent du vagin & qui ſe continuent

ſur ſa ſubſtance. En général ſa figure eſt circulaire, quand on ſépare ou qu'on écarte les côtés du vagin : autrement il n'a preſque point d'étendue en largeur. Quelquefois ſes dimenſions ſont telles qu'elles s'attachent à tout le contour du vagin ſans laiſſer aucune ouverture, ainſi que je le dirai en parlant de l'imperforation de quelques femmes. Sa figure approche de celle d'un croiſſant dont la baſe eſt différente dans les divers ſujets. Rien n'eſt ſi varié que les deſcriptions qu'en ont donné les anatomiſtes, parce que ſa configuration préſente effectivement toutes ces différences.

Si cette membrane, quand elle eſt conſervée dans ſon intégrité, eſt un témoignage fidèle de la chaſteté des filles, cette vertu eſt bien rare ; mais ſi malgré ſa conſervation, il eſt encore facile de prouver que des filles ſe ſont livrées aux plaiſirs de l'amour, que pourra-t-on penſer de la ſécurité de ces hom-

mes qui font consister une certaine félicité dans les premières faveurs d'une jeune personne ? Si l'hymen étoit une production constante dans l'organisation des femmes, la virginité se montreroit toujours par un caractère certain & immuable ; mais si quelques enfans ne l'apportent point en naissant, cet être moral cesse dès-lors d'avoir une existence constante. Lorsqu'à cette supposition on joint l'énumération des causes qui détruisent cette membrane sans qu'on puisse accuser les filles d'avoir contribué à sa destruction, la virginité n'est plus qu'une chimère, une idole insensée, qui, malgré qu'elle soit devenue l'objet d'un culte presqu'universel, n'en a pas plus de valeur en le jugeant par les lumières de la raison. Toutes les mères savent que l'urine & les excrémens qui restent long-tems en contact avec les cuisses des enfans, causent des inflammations locales, des crevasses ou gerçures quelquefois profondes,

quelque ſoin qu'on prenne de les tenir avec propreté. On ne peut pas éviter l'impreſſion des matières excrémentitielles ſur les parties qu'elles gâtent, parce que les enfans dans les premiers mois ne manifeſtent par aucun ſigne le beſoin des évacuations dont je parle: c'eſt pourquoi la vulve qui eſt très-proéminente dans les petites filles, eſt fréquemment enflammée. En obſervant avec attention ce qui ſe paſſe, on y voit des points de ſuppuration. Comme l'hymen ſe trouve placé au-delà du replis aſſez profond que forment les grandes lèvres très-ſaillantes à cette époque, il n'eſt pas facile d'empêcher l'urine de corroder ces parties : je les ai vues couvertes d'aphthes dont les bords étoient enflammés au loin & qui ne tomboient qu'avec une ſuppuration très-marquée. J'ai vu pluſieurs fois l'hymen détruit par ces inflammations locales. C'eſt peut-être à cet état qu'il faut rapporter le plus ſouvent l'exiſ-

tence des caroncules dont je vais examiner la formation.

Pour en donner une juste idée, il est nécessaire de distinguer les différens corps auxquels on a donné ce nom, & qui sont placés dans le contour de l'ouverture du vagin. Des auteurs d'un mérite avoué, assurent qu'ils tirent leur origine de la rupture de l'hymen dans les premiers plaisirs de l'amour : ensorte qu'ils les considèrent comme les débris de cette membrane, par conséquent ils les regardent dans une fille comme des indices assurés de la perte de sa virginité. Cette opinion ne paroît pas concluante quand on se rappelle que le plus ordinairement l'hymen n'a pas une étendue aussi considérable sur les côtés de la vulve qu'à sa partie inférieure, & que les caroncules les plus volumineuses se trouvent le plus souvent aux côtés du vagin; d'ailleurs on rencontre rarement ces petits corps isolés au nombre d'un ou deux à la

partie postérieure de la vulve, & c'est là cependant que l'hymen a plus de consistance & plus de surface; il paroît plus vraisemblable, au contraire, que l'hymen disparoisse après la défloration, que de se changer en caroncules.

Haller a vu ces corps très-distincts & très-séparés derrière l'hymen, c'est-à-dire, qu'ils étoient placés plus profondément que lui; ensorte que chez une fille qui ne portoit point de marques qui pussent faire soupçonner sa chasteté, l'hymen se trouvoit placé devant les caroncules qui n'étoient visibles qu'après l'avoir enlevé.

Il est vraisemblable que les colonnes antérieures & postérieures du vagin donnent naissance aux caroncules par leur extrémité, ensorte qu'elles doivent être naturellement aux nombre de deux, à moins que ces colonnes ne se partagent & ne produisent ainsi un plus grand nombre de ces excroissances: c'est pourquoi le nombre en

varie dans les différens ſujets. En général, ce ſont des corps arrondis, finiſſant chez quelques femmes par une pointe mouſſe. On les trouve quelquefois durs & calleux.

Il exiſte d'autres caroncules qui ſont des valvules placées à l'ouverture des ſinus muqueux du vagin : elles ſe durciſſent & prennent une conſiſtance charnue par le frottement & par l'âge. C'eſt ſur-tout dans les ſujets qui en ont de cette eſpèce, qu'elles ſont au nombre de quatre. On en a vu cinq & rarement plus. Il ſuit de cet expoſé que les débris de l'hymen, s'il étoit très-épais, les caroncules qui ont pu exiſter avec lui, les valvules qui ſont devenues ſolides & qui, dans leur origine, étoient ſaillantes par leurs extrémités, & enfin des verrues qui prennent aſſez aiſément naiſſance dans ces parties, ont pu occaſionner des erreurs ou au moins des différences dans l'expoſé que les divers anatomiſtes ont

donné de ces corps. Il n'y a pas lieu de penser qu'ils s'effacent avec l'âge, puisqu'on en trouve dans les vieilles femmes. Ceux qui ont disparu après l'accouchement, étoient sans doute une extension des colonnes du vagin dont la configuration a été changée par le tiraillement qu'elles ont éprouvé lors du passage du fœtus au moment de sa naissance.

Il suit encore des réflexions que j'ai réunies dans les articles précédens, que l'existence ou l'absence des caroncules, leur nombre, leur siége, leur configuration & tous les caractères qui les accompagnent, ne nous donnent point des marques assurées de la perte ou de la conservation de la virginité.

Enfin, dira-t-on, une fille qui n'a point souffert les caresses d'un homme ne reçoit pas son mari sans verser du sang : cette proposition est fausse & je vais le prouver. Quand elle en verseroit, il pourroit arriver qu'elle eût

eu une vie très-licencieuſe, c'eſt auſſi ce que je prouverai. Il a été aſſez ſolidement établi que l'hymen n'étoit pas un organe qui exiſtât toujours & qui ſe conſervât facilement; par conſéquent, s'il y a effuſion de ſang, on ne peut pas l'attendre de ſa rupture s'il n'exiſtoit pas; le ſang ne peut être répandu que par le déchirement du vagin, mais il y a pluſieurs objets à conſidérer dans cette queſtion. La conformation du vagin, & ſur-tout ſon ouverture, peut différer par ſon étendue, car il en eſt de même de toutes les ouvertures naturelles. Prétendre reſtreindre la nature à donner à celle-là des dimenſions toujours égales, eſt une erreur dont la puérile créance ne peut ſe rencontrer que dans des eſprits jaloux & préſomptueux; ils veulent que l'ordre qui préſide à l'organiſation de tous les êtres, conforme ſes diſpoſitions à leurs fantaiſies. La différence des hommes par rapport à une ouverture déterminée &

toujours la même, fera que telle femme paſſera pour vierge, pendant que l'autre ſemblera déflorée avec une conduite pure & ſemblable à celle qui offrira des marques prétendues de chaſteté. Les fleurs blanches & les autres écoulemens qui relâchent infiniment l'ouverture du vagin, ſont encore un nouveau ſujet d'erreur. Une femme dont la chair eſt humide, ne ſera pas enſanglantée par les premières approches de ſon mari, tandis que celle qui eſt plus sèche, éprouvera des douleurs incroyables par la difficulté de dilater les parties extérieures de la génération.

Un homme d'un caractère inquiet s'étoit marié à une jeune femme. Le tems fixé pour leur union avoit été marqué par une époque qu'on ne fait point rencontrer avec celui d'une pareille cérémonie. Il étoit impatient de donner des témoignages de ſon amour à ſon épouſe qui ſe refuſoit à ſes impreſ-

ſions, ſans lui en laiſſer connoître les motifs. Vaincue par ſon importunité, elle céda à ſes tranſports. La facilité qu'il trouvoit dans ſes plaiſirs & le ſouvenir de la réſiſtance qu'on lui avoit oppoſée, vinrent troubler ſes jouiſſances; il diſſimula ſes inquiétudes, & forcé par des raiſons d'intérêt de s'abſenter après ſon mariage, il revint bientôt avec le déſir de veiller à la conduite de ſa femme.

Elle le reçut avec bonté : mais il fut bien ſurpris de trouver des obſtacles à ſes plaiſirs; ce ne fut qu'après des efforts pénibles & douloureux qu'il rentra dans ſes premiers droits. Il conſulta un Médecin ſur la différence de cet état : on lui en fit concevoir la cauſe; & comme l'époque qui correſpondoit à celle de ſon mariage, étoit prête à reparoître, il fut convaincu de l'influence qu'elle avoit eue ſur les facilités de ſes premières careſſes.

J'ai dit plus haut qu'une femme qui

avoit vécu en ſatisfaiſant ſes goûts ; pouvoit verſer du ſang à l'approche de ſon mari. C'eſt ce qui arrive fréquemment aux filles qui ont eu des jouiſſances précoces : ſi elles ont la fibre ferme & qu'elles quittent pour un tems leurs habitudes, l'orifice externe du vagin ſe rétrécit de lui-même & reprend à quelques égards ſa première dimenſion. Il eſt d'obſervation que des femmes avoient eu des enfans, mais qu'après avoir été long-tems éloignées de leur époux, elles ont éprouvé à leur retour des douleurs auſſi vives que dans les premiers embraſſemens, & qu'elles ont été enſanglantées comme dans les premières careſſes.

Tel étoit cependant, le fondement d'une loi barbare qui, parmi les juifs, condamnoit une épouſe à la mort, ſi elle ne montroit pas à des juges impitoyables ces ſignes incertains de ſa vertu. Arrachée du ſein de ſa famille en pleurs, traînée ignominieuſement

parmi

parmi une foule de ſpectateurs dont la préſence augmentoit ſa honte : elle étoit conduite aux portes de la ville comme un objet de ſcandale qu'il falloit éloigner de la vue des citoyens. Victime entourée d'un peuple qui ne reſpiroit que le ſang, elle n'avoit pour témoin de ſon innocence que la pureté de ſon cœur & le regard du ciel. Bientôt ſon corps étoit déchiré par les pierres qui l'accabloient de toutes parts, & ſes membres épars ne préſentoient plus que les marques ſanglantes de la cruauté de ſes perſécuteurs. Quel étoit le père de famille qui pût ſoutenir ſans horreur la vue d'un ſpectacle auſſi abominable ? Quels mouvemens d'indignation devoient s'élever dans ſon cœur, en penſant que la main la plus impure avoit ſouvent lancé la première pierre qui devoit accabler la victime ! Quel étoit donc le caractère, l'ame & les mœurs de ces hommes qui prenoient à l'envi l'o-

dieux emploi d'exterminer leur race? C'eſt que les ſcélérats cherchent à effacer par le ſupplice des êtres malheureux, que le haſard a ſoumis à leur barbarie, le ſouvenir des forfaits qui les tourmentent: c'eſt qu'ils ſe perſuadent que la colère céleſte, ſatisfaite du ſang qu'ils ont répandu, laiſſe repoſer tranquillement la foudre qui devoit les frapper! Le peuple qui conſervoit avec ſoin ces odieuſes maximes, méritoit bien de devenir l'opprobre & la haine des nations!

Hommes préſomptueux, qui dictez des loix ſur la terre, conſidérez un moment les funeſtes effets de votre ignorance. Là, un théâtre d'horreurs & de mort s'eſt élevé par votre ordre inhumain: l'innocence y a été immolée à vos principes menſongers, & la vertu s'eſt trouvée couverte d'ignominie. Là des familles entières ont traîné dans la déſolation & la honte une vie languiſſante, ſans eſpoir de

consolation. Eh ! qui avez-vous choisi pour exercer votre aveugle furie ? Presque toujours un sexe foible, dont la vie s'est trouvée embarrassée à chaque pas, par les entraves que vous avez multipliées pour son malheur. Jaloux de tout posséder exclusivement, votre tyrannie s'est exercée de toutes les manières; une jeunesse sur laquelle vous n'aviez aucun droit, vous avez voulu qu'elle se conservât pour vous. Vous avez étendu vos injustices jusques après votre trépas. Chez un peuple, vous avez voulu que le veuvage d'une femme fût une vertu, & son second mariage un sujet de scandale; chez un autre, vous avez exigé qu'une jeune veuve liée encore à l'époux qui n'étoit pas de son choix & qui avoit perdu la vie, brûlât vivante sur le bucher qui devoit le consumer. Cependant vous vous êtes tout permis; infidélités, outrages, ingratitudes, vexations, tout étoit juste pour vous.

Mais, à qui une jeune fille qui ne soupçonnoit pas même l'existence de l'homme qu'elle seroit forcée de recevoir pour époux, devroit-elle rendre compte de sa conduite secrète? à Dieu, qui lisoit dans son ame, comme il voyoit ses actions dans l'obscurité des ténèbres. Est-ce par une gène continuelle que vous avez pensé rendre son cœur plus pur? Hommes vains & de mauvais conseil, vous avez forcé ainsi sa bouche à prononcer le mensonge, & vous avez effacé la rougeur de son front en l'astreignant à une dissimulation qui auroit toujours été étrangère à son sexe! Si son esprit perverti a fait une étude de la fausseté, c'est vous qui l'y avez contraint par vos maximes insensées; il est juste que vous soyiez puni d'un crime dont vous êtes les premiers auteurs. Quels étiez-vous enfin au moment où vous fûtes uni à cette femme que vous voulez sans tache? Souvent épuisés par un liberti-

nage long-tems continué, l'épouſe qui attendoit de vous l'empreſſement, les ſoins & la tendreſſe d'un amant, n'a été que l'eſclave d'un malade irrité par les ſouffrances. Heureuſe encore, quand vous n'avez pas introduit dans ſon ſang un vice deſtructeur qui l'expoſoit à perdre la vie ; & d'autant plus dangereux que ſe maſquant quelquefois ſous les apparences d'une maladie fréquente à ſon ſexe, il détruiſoit les principes de ſon exiſtence avant qu'elle pût ſoupçonner le déſaſtre de ſa ſanté.

Une bande de ſcélérats s'étoient réfugiés dans une terre étrangère. Privés de tout commerce avec leur patrie dont ils avoient été honteuſement bannis ; ſans liaiſons avec les nations qui les avoiſinoient, ils n'avoient de reſſources pour ſubſiſter que le brigandage, le vol & l'aſſaſſinat. Preſque tous portoient des marques aviliſſantes, qui atteſtoient leurs forfaits paſſés : ce ſont eux, que je veux vous

donner pour modèles. Au milieu de leurs festins barbares, ils décidèrent de se marier; ils trouvèrent dans les déserts qu'ils habitoient des femmes abandonnées, que le sort avoit jetées dans ces climats sauvages. Chaque brigand choisit celle qui fut de son goût; mais n'oubliez-pas qu'il eut la délicatesse de lui faire agréer son choix, avant de rien statuer sur leur vie commune. Quand tout fut d'accord, & que le serment fut prononcé de part & d'autre, chacun prit son fusil, &, s'appuyant sur cette arme meurtrière, tint le langage suivant: « *Je ne vous interroge pas sur votre conduite passée, quelle qu'elle ait été; vous étiez libre alors, & je n'ai pas droit de la blâmer: mais après le serment qui vous lie à moi, & qui a été volontaire, vous me devez la fidélité que vous m'avez promise* ». Alors, chacun portant la main à son arme, ajouta, « *si vous me manquez, il ne vous man-*

quera pas ». Comparez maintenant la conduite de ces brigands à la vôtre, & jugez, qui de vous, ou d'eux, ont été les plus justes.

J'ai dit, que l'existence de l'hymen n'étoit pas même une marque de virginité; & je parle d'un hymen étendu à tout le contour de l'ouverture du vagin. On lit, dans les Ephémérides des Curieux de la Nature, qu'une jeune fille souffrit les caresses de son amant, quoiqu'il n'eût avec elle qu'une jouissance incomplette, puisque l'hymen qu'elle portoit étoit un obstacle à des plaisirs plus réels. Elle avoit ses règles par une ouverture qui laissoit à peine un passage capable de contenir un tuyau de plume à écrire. Dans la trompeuse sécurité de ne pas devenir mère, elle abusa long-tems des ressources que sembloient lui fournir cette organisation. Cependant, ses règles ne revinrent plus à leur époque : l'inquiétude s'empara de son esprit; elle

dissimula long-tems la vérité : mais les mouvemens du fœtus ne lui laissoient aucun doute sur les suites de son imprudence. Les douleurs de l'enfantement instruisirent enfin ses parens de son état. L'accoucheuse demanda des secours, parce qu'elle n'avoit jamais rencontré un cas aussi singulier. Le chirurgien qui fut appellé, fit la section de l'hymen, qu'il n'avoit pas pu déchirer avec ses doigts, parce qu'il avoit trop de consistance. Si cet exemple étoit unique en son genre, les partisans des marques de la virginité pourroient encore être rassurés sur leur croyance ; mais des observations multipliées suffiront sans doute pour détruire leur illusion.

Willis fut appelé pour donner des secours à une femme qui éprouvoit des douleurs très-vives depuis deux jours, sans pouvoir accoucher. Il examina la malade, & reconnut que la tête du fœtus étoit retenue par une

membrane épaisse & ferme, attachée au contour de la vulve. Il fit une incision légère dans son milieu pour la détruire, sans crainte de blesser la tête du fœtus. Il passa par l'ouverture qu'il avoit pratiquée, une sonde crenelée, sur laquelle il prolongea la première incision. Etonné de ce que la mère n'accouchoit point après cette opération, il eut recours à un nouvel examen ; il reconnut qu'une seconde membrane, placée plus profondement que celle qu'il avoit incisée, étoit l'obstacle qui s'opposoit à la naissance de l'enfant ; il essayoit de l'enlever de la même manière : mais à peine fut-elle ouverte, que le fœtus, poussé par les contractions de l'utérus, acheva de briser les entraves qui l'avoient retenu si long-tems. L'accouchement se termina heureusement, & le fœtus naquit bien portant : la mère & lui étoient en très-bonne santé, quand Willis publia cette histoire.

Je ne multiplierai pas les faits de cette nature ; on peut consulter les observateurs qui en ont recueilli de nombreux exemples.

CHAPITRE III.

De la chasteté & de ses suites.

PASSER sa vie dans un combat continuel, en résistant aux impulsions de la Nature, sans y succomber, c'est, sans contredit, l'effort d'une grande ame : c'est dans la continuité de ce combat que consiste la vertu. Celle qui a pour but la conservation de la virginité, est peut-être de toutes, la plus difficile à pratiquer. On peut bien, par une attention continuelle, réprimer la fougue d'un caractère pétulant, la violence de la colère, la disposition à l'orgueil ; parce que ces affections sont des modifications du moral

qu'une éducation mal dirigée a rendues habituelles ; cependant, la réflexion suffit pour en faire connoître les désavantages ; l'impression défavorable que ces défauts laissent dans le monde est un puissant motif pour chercher à s'en corriger ; parce qu'ils nous font perdre le bien le plus précieux auquel chacun de nous aspire, l'estime & la considération publiques. Mais vouloir vaincre la tendance de la Nature qui agit dans tous les instans, pour nous faire arriver au but qu'elle se propose ; qui prépare, selon ses vues, les organes propres à exécuter ses desseins éternels ; qui ne laisse aucun intervalle de repos dans ses opérations, & qui nous entoure de tout ce qui peut concourir à la perfection de ses œuvres ; c'est s'imposer une tâche qu'on ne peut pas raisonnablement se promettre d'achever par le seul secours de la réflexion.

Une jeune fille, dont la constitution

n'eſt pas formée, peut s'étonner qu'une autre n'ait pas réſiſté aux paſſions qui la ſubjugent. Cet exemple, dont elle enviſage les ſuites funeſtes avec crainte, eſt bien capable de faire naître en elle la ferme réſolution de ſe ſouſtraire à un joug qu'elle croit humiliant pour ſa raiſon : mais quand elle ſe promet d'acquérir la gloire pénible de ſurmonter la Nature, malgré l'empire qu'elle exerce ſur les ſens, elle n'a pas encore connu la violence des agitations auxquelles elle ſera expoſée. C'eſt un malade qui n'a qu'un goût médiocre pour des alimens qui éloigneroient le rétabliſſement de ſa ſanté. S'il compte pour beaucoup un léger effort qu'il a fait pour s'en priver, c'eſt qu'il n'en connoiſſoit plus la ſaveur, & ſes organes n'étoient pas encore diſpoſés à les lui faire déſirer. S'il ſe flatte d'une victoire facile, qu'il réfléchiſſe ſur ſa foibleſſe, il y reconnoîtra la cauſe de ſa modération. Jeune fille!

vous êtes le malade dont je parle ; mais n'oubliez jamais que, comme lui, vous aurez bientôt des goûts qui vous étoient inconnus ; & jugez maintenant, si vous pouvez vous promettre un empire sur des sensations, dont vous ignorez la puissance !

Quand je parlerai du prurit des parties de la génération, quand je vous ferai connoître la violence d'une fureur désignée sous le nom *d'utérine*, vous apprendrez combien il est difficile que la raison résiste à ces grands mouvemens de la Nature. S'il se trouve parmi vos compagnes, une femme qui succombe aux attraits de la volupté, & que cet instant d'erreur remplisse son cœur d'amertume pour le reste de sa vie, gardez-vous d'ajouter l'outrage au chagrin qui la dévore. Ne vous énorgueillissez pas d'une supériorité que vous n'auriez peut-être pas conservée sur elle, si vous aviez eu à combattre un penchant aussi ten-

dre, & les désirs empressés d'un amant trop chéri. Si la présence du jeune homme que vous préférez ne porte pas le trouble & l'égarement dans votre esprit, n'attribuez pas à une force que vous ne possedâtes jamais, l'empire que vous croyez conserver sur vous-même ; c'est (il faut vous l'avouer) dans la foiblesse de votre organisation que consiste votre vertu. Vous êtes le malade dont je parlois il y a un moment. Pensez-vous qu'on puisse l'écouter sans laisser échapper le sourire malin d'une pitié mortifiante, & peut-être les marques du mépris, s'il avoit la vanité de vanter sa retenue, & le pouvoir qu'il a sur ses sens engourdis ? D'ailleurs, quand l'orgueil se réunit à la sagesse, celle-ci ne mérite plus nos hommages : c'est qu'elle ne consiste pas moins dans l'observance de oi-même, que dans la connoissance des causes qui nous entraînent dans les écarts de la vie ; par conséquent,

elle doit être douce, compatissante, disposée au pardon : elle doit porter la consolation dans les cœurs que le chagrin consume. Eh ! si la femme vertueuse peut se féliciter intérieurement d'avoir évité les égaremens auxquels son sexe est exposé ; ce n'est qu'en tremblant sur l'avenir à la vue des dangers qui l'environnent, qu'elle peut espérer de conserver son innocence.

Jeunes filles, je n'ai pas voulu vous cacher les pièges que les sens vous tendent sans cesse. En vous montrant votre foiblesse, & l'empire des passions sur vous, c'est assez vous avertir que vous ne pouvez attendre de tranquillité que dans la fuite des occasions périlleuses. Mais quelque effrayant que soit le récit des dangers dont je viens d'exposer le tableau, vous ne connoissez pas encore tous les malheurs dont vous êtes menacées. En conservant votre innocence vous éprouverez des maux différens ; la perte de la

ſanté. L'attention, toujours ſoutenue ſur un même objet, ſur-tout quand la crainte eſt jointe à la perſévérance dans les réflexions, cauſe une ſorte de gêne qui s'annonce bientôt par la triſteſſe & la langueur. Ces ſymptômes ſont les preuves d'une mauvaiſe diſpoſition phyſique. En occupant les facultés intellectuelles d'une manière trop fatiguante, les actions des viſcères languiſſent ; le cœur ne lance plus le ſang avec la même activité ; les canaux qui lui donnoient un paſſage facile, éprouvent une contraction conſtante dans leurs extrémités, parce que le ſpaſme les reſſerre. Il paroît que l'eſprit nerveux qui ſert à toutes les fonctions, ne peut pas être employé avec excès par quelques-unes, ſans que les autres en ſouffrent ſenſiblement. Si la réflexion le conſume, les viſcères ne reçoivent plus de ſa part une impulſion convenable. Tout ſemble occupé dans l'économie ani-

male, à fournir à l'esprit les forces qui devoient être réparties dans tous les organes. Les excrétions deviennent vicieuses; le sang se trouve bientôt surchargé de fluides qui altèrent sa pureté, & qui le rendent acrimonieux. C'est sur tout dans le bas-ventre que les effets de ce trouble sont remarquables. C'est là aussi que l'inaction du viscère qui cause tous les désordres, détruit avec plus de facilité l'énergie de ceux qui l'environnent. Le ton des vaisseaux se perd, & le sang des veines ventrales marche plus lentement : il s'épaissit dans son cours languissant, & celui qui est porté au foie, ne traverse pas ses canaux sans y former des embarras qui deviennent la source des obstructions.

De cet empâtement général, uni au défaut de circulation dont je viens de donner les détails, naît cette multitude de maladies terribles dont je ferai l'énumération. L'embarras par-

ticulier de la matrice, occaſionne d'autres ſymptômes, tels que ces accidens qu'on croit abſolument nerveux, & qui ne ſont, ainſi que je l'ai prouvé ailleurs, que des effets de l'affection primitive. C'eſt pourquoi, les ſuffocations, les étranglemens, les palpitations, les ſpaſmes, les convulſions, les mouvemens violens de l'utérus, ceux des inteſtins, de l'eſtomac & de l'œſophage, les tiraillemens du cuir chevelu, les douleurs de tête, &c. ſubſiſtent avec l'embarras de la matrice, parce que ſes nerfs communiquent l'ébranlement qu'ils ont reçu d'elle à ces différentes parties. On peut ajouter à ces cauſes, que les fluides que la Nature avoit deſtinés à s'évacuer dans l'uſage du mariage, retenus dans le ſang, rendent les eſprits animaux plus effervefcens, peut-être plus acrimonieux; au reſte, ils leur donnent une plus grande activité, & la mobilité exceſſive des nerfs eſt une ſuite inévita-

ble du défaut de la ſecrétion dont je parle.

C'eſt plus particulièrement à l'état de l'utérus qu'il faut rapporter les accidens qui dépendent d'une ſageſſe auſtère. Quel que trouble que faſſe naître, dans la circulation générale, l'abſtinence des plaiſirs, les organes qui ſont deſtinés à recevoir leur première impreſſion, ſont auſſi ceux qui ſont le plus ſenſiblement affectés. Il ſe fait dans l'utérus & dans le vagin, une ſecrétion d'une humeur lymphatique-muqueuſe qui abonde en principes volatils : circonſtance qui eſt démontrée par une odeur très-remarquable qui s'en exhale. Quand ce liquide s'épaiſſit par un trop long ſéjour dans les parties où il a été formé, les congeſtions qui en réſultent, produiſent un empâtement dans les organes de la génération. Les nerfs comprimés ne font plus éprouver à ces parties qu'une impulſion foible du mou-

vement de la vie. Les ſecrétions long-tems continuées, rempliſſent les réſervoirs & dilatent leurs capacités : mais comme ils ſont d'une ſenſibilité exceſſive quand leur extenſion eſt portée à un degré éminent, il en réſulte un trouble qui agite les nerfs qui s'y diſtribuent. Cette agitation eſt ſourde dans les premiers tems ; elle ne ſe fait connoître que par un ſentiment d'inquiétude & d'embarras dans les parties affectées ; la gêne qui s'augmente par la ſuite, devient la cauſe d'une véritable irritation.

Peut-être que cette portion ſubtile du fluide que j'ai nommé, & qui ſe manifeſte par une odeur pénétrante, eſt une des cauſes la plus active de l'irritation dont je parle : elle eſt peut-être deſtinée à ranimer l'influence des nerfs dans les ſenſations que procurent les plaiſirs de l'amour, & à déterminer plus ſingulièrement l'action des parties muſculaires des organes de la génération. C'eſt peut-être auſſi par

cette raiſon, que l'odeur de ce principe eſt plus exaltée chez les perſonnes bien conſtituées ; mais elle eſt évidemment plus ſenſible chez celles qui ont été privées des plaiſirs vénériens pendant long-tems. Ne contribueroit-il pas (ce fluide tenu) à les rendre plus vifs & plus déſirés ? Au reſte, l'intenſité de ſon odeur eſt un nouveau ſtimulant plus actif, qui ne peut manquer de faire une impreſſion vive ſur le ſyſtême nerveux. Sans doute que, comme tous les autres, ſa ſtaze trop long-tems continuée, lui fait contracter une dégénéreſcence qui augmente ſon énergie.

De toutes ces différences dans l'état des liquides retenus dans leurs réſervoirs, & de la qualité des eſprits combinés avec ces mêmes liquides, naît un principe d'irritation capable d'ébranler violemment les nerfs ; c'eſt à cette cauſe qu'il faut rapporter les mouvemens convulſifs, les étrangle-

mens, les ſuffocations, l'hiſtériciſme, le tetanos, l'épilepſie, la manie, & toutes ces affections déſaſtreuſes qu'on a tant de fois obſervées être les fruits malheureux d'une ſageſſe auſtère.

Les choſes ne peuvent pas ſubſiſter long-tems dans cet état, ſi les parties ſimilaires conſervent une certaine force tonique; l'irritation ne s'exerce pas infructueuſement ſur les nerfs, le déſordre qu'elle fait naître, tend à procurer l'évacuation des fluides qui ſont la véritable cauſe de l'irritation. Les organes ſont agités par des contractions convulſives; un reſſerrement ſpaſmodique s'en empare; c'eſt une exploſion violente qui ne ſe termine que par l'évacuation d'une matière ſéminale, abondante & épaiſſe. Si elle eſt chaſſée au dehors, le paroxiſme ceſſe; mais quand les parties qui la contiennent ne peuvent pas l'expulſer, le ſpaſme, qui eſt devenu univerſel, détermine un déſordre général dans les

fonctions. Tout mouvement, toute action paroît suspendue, & on a vu bien des filles mourir dans cette crise funeste. Les livres des observateurs en fournissent de nombreux exemples.

Deux causes principales peuvent occasionner la mort. L'une est l'épaississement extrême du fluide, & l'autre le défaut de force suffisante de la part des organes de la génération; défaut de force qui les met dans l'impossibilité d'en procurer l'évacuation sans laquelle le paroxisme ne se termine pas d'une manière avantageuse. L'épaississement est prouvé par l'inspection du liquide qui s'échappe des parties naturelles. Une jeune personne, dit Galien, étoit tourmentée par des affections utérines; elle évacua une semence épaisse & abondante. Thaddée Dunn connoissoit une femme qui, dans des accès de véritable épilepsie, rendoit un liquide parfaitement semblable; mais l'évacuation n'avoit lieu qu'après avoir été violem-

ment tourmentée par des convulſions.

Il falloit donc des contractions répétées pour forcer un liquide épais à s'échapper des réſervoirs qui le contenoient. C'eſt pourquoi les femmes chez leſquelles il ſe fait une ſecrétion très-abondante de ſemence, ſont bien attaquées auſſi de ſymptômes convulſifs ; mais comme les paroxiſmes ſont plus rapprochés par l'abondance du liquide, l'évacuation en eſt plus facile & la maladie moins dangereuſe, puiſque la terminaiſon en eſt plus prompte.

Si le même liquide s'amaſſe lentement, il perd aiſément la partie la plus ſéreuſe qui entre dans ſa combinaiſon, parce que celle-ci eſt abſorbée par les vaiſſeaux lymphatiques, très-nombreux dans les organes de la génération. La ſorte de deſsèchement auquel il peut parvenir, rend ſon évacuation impoſſible : la nature employe inutilement les forces muſculaires pour l'expulſer des parties qui le contiennent ;

nent ; le trouble des nerfs qui en résulte se communique à tous les viscères ; la respiration est interrompue, la circulation languit, le pouls devient intermittent : toute la machine tombe dans un tel affaissement, qu'il n'est pas surprenant, dit Aetius, qu'on ait vu des femmes mourir après quelques jours de ce tourment ; car l'observation prouve que quelques heures ont suffi pour faire perdre la vie à quelques-unes de celles qui en étoient attaquées. Paul d'Ægine dit qu'une belle femme de Delphe mourut presque subitement, dans un paroxisme semblable. A l'invasion, le pouls devint intermittent, la bouche fut couverte d'écume, symptômes qui, selon le même Auteur, annonçoient un trépas très-prochain, & l'inutilité des secours qu'on lui prodiguoit à la hâte.

On concevra encore mieux la fréquence de tant de désastres, si on fait attention à la foiblesse de la constitu-

tion d'une partie des filles qui ſont attaquées de ces maladies. L'inertie des organes eſt preſqu'inſéparable de la foibleſſe dont je parle ; & dans cet état, l'action des organes impuiſſans ne procure pas l'évacuation qui eſt le but de la nature dans la criſe qu'elle ſuſcite.

Mais que devient une femme qui réſiſte à tant d'orages? Souvent une épilepſie ſymptomatique crée une maladie habituelle ; le dérangement du cerveau conduit à la folie ; l'embarras des viſcères du bas-ventre rend une autre mélancolique ; de la mélancolie naiſſent les obſtructions, les ſquirres, le ſcorbut, l'hydropiſie, &c. Voilà donc les fruits de la continence ! Je conſidérerai encore, ſous des rapports plus étendus, l'objet que j'examine, en parlant de l'hiſtéricisme.

Cependant la conſtitution d'une jeune fille ne s'affoiblit pas toujours au point de contracter les maladies

que j'ai nommées dans l'article précédent. Malgré que la réflexion modère l'activité de son sang, la force des viscères ne se détruit pas toujours, ou ne s'affoiblit pas assez pour changer l'ordre des secrétions. Le sang plus actif à cet âge qu'à tout autre époque de la vie, laisse dans les parties de la génération un fluide qui porte l'embrâsement avec lui. La méditation peut bien suspendre quelque tems les effets de ce liquide effervescent, mais la source qui accumule ce feu concentré lui fournit sans cesse un aliment trop combustible ; il se manifeste tout-à-coup par une explosion terrible, & dans le moment où il surmonte les obtacles qui s'étoient opposés à son action, rien ne peut plus mettre de frein à sa fureur. Je parlerai en son tems de cette maladie. Le peuple stupide en son jugement, voit avec mépris celle qui en est attaquée,

tandis que le Physicien instruit ne considère en elle que la victime de la vertu.

CHAPITRE IV.

Des Hermaphrodites.

SI on nomme Hermaphrodites les individus qui réunissent en eux les parties de la génération des deux sexes, & qui par cela même sont capables de se féconder réciproquement, il n'y a point d'Hermaphrodites dans l'espèce humaine. La croyance des anciens à ce sujet a subsisté long-tems, parce que les Physiciens dans ces siècles reculés, n'avoient pas une connoissance exacte de l'Anatomie. Une imperfection d'organes qui pouvoit avoir quelque ressemblance avec les parties d'un sexe, réunie à celles d'un autre, a suffi pour les induire en erreur. Ce

préjugé, comme on le juge aisément, a été généralement adopté, parce qu'il ne se trouvoit personne qui pût démontrer, d'une manière évidente, en quoi consistoit la fausseté de l'opinion commune. L'histoire nous apprend que les républiques d'Athènes & de Rome regardoient comme un mauvais présage l'existence de ces êtres singuliers. Pour éviter la colère des cieux que leur présence avoit irrité, on les jetoit à la mer, ou on les reléguoit dans quelqu'isle inhabitée; cruel effet des craintes que les fausses religions inspiroient aux peuples qui adoroient des Divinités mensongères, & qui prouve manifestement que la superstition a toujours rendu les hommes imbéciles & barbares. Des lumières plus certaines nous font regarder l'attentat à la vie d'un citoyen comme un crime également odieux à la divinité & à la société : les Hermaphrodites, au lieu

d'être un objet de haine générale, ont ſingulièrement intéreſſé la curioſité de ceux qui étudient la nature juſques dans ſes écarts.

On a vu à Paris, en 1751, un Hermaphrodite âgé de ſeize ans, qui avoit été baptiſé comme fille, & nommé Michel-Anne Drouart. Il étoit maigre, mince, ſec; ſa poitrine étoit plate, & ne montroit rien qui annonçât une gorge de femme: il n'avoit aucune des incommodités de ce ſexe; il avoit beaucoup de poil ſur tout le corps, principalement au menton & aux parties naturelles; ſa marche, ſes geſtes, le ſon de ſa voix & ſes inclinations étoient d'un garçon; mais l'examen qu'on en fit, donna lieu de penſer que ce prétendu Hermaphrodite n'étoit qu'une fille pourvue d'un grand clitoris.

On eſt porté à croire, dit l'auteur d'un Dictionnaire d'Hiſtoire Naturelle,

que tous les Hermaphrodites ſont des filles mal configurées. Leurs inclinations dominantes ſont plus propres que tout autre examen, à décider le ſexe qui les conſtitue. Si ces aſſertions ſont vraies juſqu'à un certain point, elles ne doivent pas être crues à la rigueur. Morgagni dit qu'un homme qui paſſoit pour Hermaphrodite, fut attaqué en juſtice par une femme qui prétendoit être groſſe de lui : il ne ſe défendit point, & lui fit volontairement une dot. Il voulut ſe marier, & rechercha une femme de ſon canton ; ſes parens & ſes amis s'opposèrent à ſon deſſein ; il fut viſité par des Médecins qui avoient de la réputation : ceux-ci l'aſſurèrent qu'il ne pouvoit pas remplir les devoirs du mariage. Le chagrin que lui cauſa cette déciſion, & les tracaſſeries qu'on lui avoit ſuſcitées dans ſa famille, pour des affaires d'intérêt, altérèrent ſenſiblement ſa ſanté en peu de tems ; une maladie ſur-

vint à laquelle il ſuccomba. Morgagni, curieux d'examiner les parties de la génération, trouva le ſcrotum & les teſticules bien placés, leur forme & leur volume ne préſentoient rien que de naturel. La verge n'étoit pas ſans défaut ; elle avoit cependant la grandeur & la groſſeur ordinaire ; il paroiſſoit même, à ſa configuration, qu'elle avoit été capable d'érection : mais ſa ſtructure faiſoit croire qu'elle n'avoit pas pu ſe porter vers le bas-ventre. Le gland qui étoit d'un volume commun, étoit imperforé. Le canal de l'urèthre n'avoit pas la longueur convenable : au lieu d'être placé à la partie inférieure de la verge, il s'étendoit ſupérieurement, & ſe terminoit avant d'arriver au gland ; ce n'étoit point un canal entier, mais un demi-canal ; on y voyoit les ouvertures des canaux de la ſemence qui avoient été déplacés pour ſe rendre dans l'urèthre.... La baſe de ce dernier organe étoit plus élargie,

& ses bords formoient deux lèvres assez ressemblantes à la vulve d'une femme : il en résultoit une incommodité en pissant, qui faisoit jaillir l'urine sur cet homme d'une manière désagréable.

L'observation de Morgagni prouve incontestablement qu'un homme portoit, avec les parties naturelles de son sexe, les marques extérieures de celles d'une femme. Il étoit facile de distinguer que l'ouverture de l'urèthre n'avoit pas les caractères de la vulve, puisqu'il n'y avoit point de vagin supérieurement ; qu'elle étoit très-étroite à sa naissance, & qu'en sondant ce demi-canal, on parvenoit directement à la vessie.

Les Physiciens des siècles passés formoient quatre classes d'Hermaphrodites. La première est composée de ceux qui ont les parties de la génération de l'homme parfaitement conformées, & qui portent au périnée une ouverture qui ressem-

ble à la vulve, par laquelle il ne se fait aucune évacuation soit de semence, soit d'urine. La seconde comprend les sujets qui ont les parties naturelles de la femme dans l'état ordinaire, à l'exception d'une excroissance plus ou moins longue, qui a sa base au-dessus du meat urinaire, & qui ne donne passage ni à l'urine, ni à la semence. On ajoute à ces distinctions l'absence des testicules & du scrotum. On range dans la troisième classe les sujets qui ont en apparence les parties de la génération des deux sexes, sans qu'elles puissent les unes & les autres servir également à la génération, l'évacuation de la semence & de l'urine n'ayant lieu que par celles d'un sexe. Dans la quatrième on admet les deux sexes parfaits & pouvant engendrer des deux manières, c'est-à-dire, être à la fois mâle & femelle.

Il est aisé de voir que ceux qu'on désigne par Hermaphrodites de la pre-

mière classe, n'ont pas les parties qui constituent cet état contre-nature, parce qu'une solution de continuité naturelle ou accidentelle n'est point un organe particulier qu'on puisse assimiler à la vulve d'une femme, d'autant que celle-ci est elle-même très-composée; & les Auteurs qui nous ont transmis les portraits de ces prétendus Hermaphrodites, ne nous disent point que cette fente eût une action & une organisation semblable à celle de la vulve. Fabrice d'Aquapendente a vu un homme qui avoit une ouverture au périnée. Les bords ressembloient à ceux de la vulve. Il passoit dans son canton pour un Hermaphrodite. On racontoit de lui des faits très-extraordinaires, que personne ne révoquoit en doute, parce qu'il s'étoit montré nud à des ignorans. Fabrice l'examina: il s'apperçut que l'ouverture n'avoit point de cavité, qu'elle étoit très-superficielle, & ne pouvoit être d'au-

cun uſage. L'accroiſſement extraordinaire du clitoris ne peut pas non-plus conſtituer un Hermaphrodite, parce que les parties ſexuelles de l'homme, ne conſiſtent pas dans la longueur de la verge, qui n'eſt que le canal deſtiné à porter profondément la ſemence filtrée dans ſes glandes. Eſt-il certain qu'on ait vu des Hermaphrodites de la troiſième & de la quatrième claſſe ? c'eſt ce qu'il faut examiner, d'après le récit des Phyſiciens qui ont cru en donner des exemples.

Montus aſſure qu'un Hermaphrodite marié à un homme, eut de lui des enfans de l'un & l'autre ſexe : mais, que peu ſatisfait des plaiſirs qu'il partageoit avec ſon époux, il abuſoit de ſes ſervantes, qui devinrent groſſes à leur tour. Si l'on réfléchit combien on doit être en garde contre le récit des Phyſiciens qui vivoient dans les ſiècles d'ignorance, l'autorité de Montus devient nulle, puiſque lui-même ne

cite ces faits que ſur parole. S'il avoit été à portée d'examiner la conformation de ce prétendu Hermaphrodite, il n'auroit pas ſans doute donné pour une vérité, cette fable qu'on ne peut regarder que comme le fruit du libertinage de ces deux filles. On peut préſumer qu'après s'être livrées aux careſſes de quelques amans, elles auront cru ſauver en partie leur honneur en prétextant qu'elles n'avoient cédé qu'aux violences de leur maîtreſſe. Si on ajoute à ces préſomptions, qu'un mari voit avec répugnance une femme dont la conformation s'oppoſe en quelque ſorte à ſes jouiſſances, on juge d'avance qu'il aura cherché ſes plaiſirs dans un lit étranger.

Mais, dira-t-on, eſt-il permis de ſuppoſer des circonſtances qui détruiſent un fait atteſté ? Sans doute, quand on ne combat qu'une autorité qui contredit les connoiſſances reçues, & qu'elle n'a pour baſe qu'une fable ab-

ſurde, démentie par le tems & par un examen ſcrupuleux. Conſtance Varole, conſulté en pareil cas pour déterminer le ſexe d'une perſonne, à laquelle on imputoit une action qui n'étoit pas en ſon pouvoir, apperçut les apparences ſur leſquelles on avoit jugé la poſſibilité de l'acte dont elle étoit accuſée. Il convient qu'à la première inſpection, on auroit pu s'y tromper, mais un examen attentif le tira de cette erreur. Il ajoute que, s'il n'avoit pas été prévenu par le témoignage d'hommes dignes de foi & d'un ſavoir connu, il n'auroit pas même éprouvé cette première ſurpriſe. C'eſt donc le défaut d'obſervation bien exacte, qui ſouvent a fait croire à l'exiſtence des Hermaphrodites.

C'eſt auſſi l'opinion de Colombus qui ouvrit le cadavre d'une femme qu'on croyoit Hermaphrodite, parce qu'elle avoit un clitoris très-long. Il trouva la matrice & ſes annexes dans

l'état naturel. Le clitoris étoit ſoutenu par une eſpèce de ſcrotum, qui ne contenoit point de teſticules. Le même auteur nous a tranſmis l'hiſtoire de deux autres Hermaphrodites ; l'une eſt une obſervation parfaitement ſemblable à celle de Fabrice d'Aquapendente ; l'autre, eſt la deſcription des parties imparfaites dela génération. Une femme avoit le clitoris de la longueur & de la groſſeur du petit doigt ; ſa vulve étoit ſi étroite, qu'elle n'auroit pas permis l'introduction d'un tuyau de plume à écrire. Elle pria Colombus de faire l'amputation du clitoris, parce qu'il étoit un obſtacle aux careſſes de ſon mari : elle vouloit auſſi qu'il dilatât l'ouverture du vagin, pour jouir plus facilement des plaiſirs du mariage.

Les faits que j'ai réunis dans ce Chapitre, prouvent d'une manière certaine que l'exiſtence des Hermaphrodites eſt abſolument ſuppoſée. Les obſervations anatomiques de Colombus,

de Varole, de Morgagni, & de quelques autres, constatent la vérité de cette dernière proposition.

CHAPITRE V.

Opinion des Anciens sur le changement de sexe supposé.

Les enfans mâles, qui étoient nés avec les parties sexuelles peu marquées, ont été pris pour des filles, jusqu'à ce que la puberté donnât un entier accroissement aux organes extérieurs de la génération. Cette révolution subite a lieu lorsque l'accroissement est presque complet. Le sang qui est poussé avec force dans toutes les parties du corps, éprouvant moins de résistance de la part de celles qui n'ont pas acquis un développement suffisant, porte son action sur elles, & les amène tout-à-coup au degré de perfection dont elles sont susceptibles. Pour mieux

concevoir le méchanisme de cette mutation, qui paroît extraordinaire aux personnes qui n'ont pas médité les opérations de la nature, on lira le Chapitre qui traite de la menstruation & de ses causes.

Il n'est pas douteux que les premières impressions de volupté ne contribuent beaucoup à la rapidité de ce développement. Elles excitent dans les organes de la génération, une irritation qui détermine le sang à s'y porter en plus grande abondance. L'éréthisme qui subsiste quelquefois pendant un tems considérable, la force du tempérament qui en augmente la durée, sont de nouvelles causes du phénomène dont je parle. On observe en effet que le penis prend des dimensions rapides en longueur & en grosseur, dans le tems des premières érections, sur-tout chez les jeunes gens qui n'ont point été épuisés par une débauche précoce. On ne doit pas s'étonner si à l'époque

où l'homme devient propre au mariage, il s'exécute en lui des révolutions instantanées, puisqu'alors les fonctions acquièrent toutes une énergie infiniment supérieure à celle dont elles avoient joui précédemment.

Telle est la manière d'expliquer le prétendu changement de sexe. Pour nous convaincre de la vérité de cette théorie, je rapporterai quelques-uns des faits cités par les observateurs. Jean Bauhin dit qu'une jeune personne habillée en fille, & qui en avoit toutes les habitudes, avoit été gagée comme servante; elle couchoit avec d'autres filles; elle avoit une voix, une gorge, un teint & des traits capables d'éloigner tout soupçon sur son véritable sexe; on l'avoit baptisée sous un nom de femme, parce qu'elle avoit en naissant une ouverture sous la verge, par laquelle s'écouloient les urines. Elle mourut de la peste qui ravageoit le canton. Bauhin examina son cadavre; il trouva

un penis d'une longueur ordinaire, & deux testicules volumineux : à l'ouverture du bas-ventre, il reconnut internes les parties de la génération, qui n'avoient aucun défaut.

Si on en croit Pline, un grand nombre de filles ont été changées en garçons. Il cite les noms des personnes chez lesquelles s'est exécuté ce prétendu phénomène ; la date de ces faits est aussi notée avec soin. Les circonstances de son récit serviront à confirmer les causes que j'ai attribuées à ce changement. Sous le consulat de P. Licinius Crassus, & de C. Cassius Longinus, Mutianus connut en Grèce une jeune personne qui fut changée en homme après son mariage. L. Cossitius Trisditanus a vu une jeune fille qui devint homme la nuit de ses nôces. Tite-Live rapporte des exemples semblables. Amatus dit qu'une demoiselle de Portugal, à l'âge où la menstruation a lieu, vit croître en quelques semaines

un penis très-long qui détermina enfin ſon ſexe : ce nouvel homme s'unit à une belle femme de laquelle il eut pluſieurs enfans. Si on a fait attention que ces changemens ſinguliers ſe ſont manifeſtés la nuit du mariage, ou à l'époque de la révolution des règles, on conçoit dès-lors la vérité des cauſes que je leur ai aſſignées. Il me paroît inutile de multiplier ces exemples ; on les trouvera dans Marcel Donat, Volaterranus, Albert-le-Grand, Julius Alexander, Paré, St. Auguſtin, les chroniques d'Euſèbe, Sennert, &c.

Le défaut de dimenſions dans les organes externes de la génération d'un enfant mâle, ne conſtitue pas les marques d'un autre ſexe. Il eſt facile d'éviter l'erreur à ce ſujet : ſi le penis d'un enfant n'eſt pas aſſez apparent, ou il eſt ouvert à ſon extrémité, & donne paſſage à l'urine; ou ſa baſe eſt mal conformée, & le canal de l'urèthre s'y trouve placé, & l'urine ſort par

une ouverture contre-nature : ce dernier cas eſt très-rare. Dans le premier, le ſexe n'eſt point incerain, parce que le clitoris chez les femmes, quelqu'allongé qu'il ſoit, ne contient pas le canal de l'urèthre qui eſt placé quelques lignes plus bas, & qui a ſa conformation particulière. Dans le ſecond, l'ouverture contre-nature n'eſt que l'extrémité du conduit urinaire, & ne préſente point d'autre iſſue ; d'ailleurs on reconnoît aiſément à l'examen que ce conduit s'insère à la baſe du penil, & qu'il eſt placé à la naiſſance des corps caverneux. La diſtance qui doit exiſter chez les femmes entre le méat urinaire & le clitoris, ne ſe trouve donc pas chez les derniers. Si l'on ajoute à ces remarques celles par leſquelles on diſtingue chacune des parties de la génération externe, on aura réuni tous les ſignes par leſquels on reconnoît la différence d'un ſexe à l'autre.

CHAPITRE VI.

De la longueur excessive du Clitoris.

LA difformité du clitoris, quand sa longueur est excessive, n'apporte pas un obstacle absolu à la génération; mais c'est un vice révoltant pour les maris, parce qu'il donne à la femme le simulacre de l'homme, & refroidit sa tendresse pour un objet qui a trop de ressemblance avec lui. Quoique cette conformation soit rare, les observateurs qui vivent dans un même tems, en fournissent des exemples. Elle étoit bien connue des anciens; les femmes grecques & romaines, dans les tems de dissolution des mœurs, ne rougissoient pas d'avouer cet état, & de simuler entre elles les plaisirs qui exigent la réunion des deux sexes. S'il faut en

croire l'hiſtoire, quelques-unes par jalouſie ſe portèrent aux plus grandes violences contre ces amans extraordinaires, & les punirent, par la mort, de leur inconſtance. Les Anciens peignent ces liaiſons illicites avec les couleurs du vice le plus conſommé. Platon croyoit que Jupiter, pour punir ſévèrement les hommes qui avoient excité ſon courroux, les avoit ſéparés en deux parties du même ſexe; & que delà naiſſoit cet amour violent qui tendoit à les réunir: mais qui n'en étoit pas moins une preuve de la colère des dieux. Plutarque dit que ces liaiſons funeſtes dégradent la nature humaine: les Poëtes de l'ancienne Rome n'en parlent qu'avec indignation, & ces déſordres, comme les vices de conformation qui les facilitoient, ont toujours été en horreur.

Tout concours donc à déterminer les parens à ne pas laiſſer ſubſiſter une difformité, qui ſeroit la cauſe preſque in-

faillible du dégoût des hommes pour leurs épouses, qui en éprouveroient bientôt un mortifiant abandon. Telle fut l'issue d'un mariage contracté, il n'y a pas long-tems, dans une ville de province peu distante de la capitale. Le mari indigné de s'être uni à une demoiselle qui portoit ce vice de conformation, ne passa qu'une nuit avec elle : la femme fut contrainte à reporter dès le lendemain chez ses parens ses richesses & sa honte.

La longueur du clitoris varie en ses excès ; elle s'étend depuis un pouce jusqu'à six, sept & plus. Un observateur assure avoir mesuré un clitoris qui avoit douze pouces. Quoi qu'il en soit de ces dimensions excessives, qu'on a peut-être exagérées, il n'en résulte pas moins que cet organe est susceptible d'acquérir une longueur nuisible. Les anciens proposoient d'en faire l'extirpation par le fer ou par le feu. Les modernes ont ajouté la ligature. Examinons quelle est la méthode qu'on doit préférer d'a-

près l'examen ſommaire de la ſtructure de cette partie.

Elle eſt compoſée comme la verge de l'homme, de couches de fibres tendineuſes, qui ont une double origine. L'une s'élève de la tubéroſité de l'iſchion un peu intérieurement ; à ces fibres s'en joignent de nouvelles qui partent de la branche de l'os pubis : elles ſe réuniſſent des côtés oppoſés pour former un corps arrondi, mais comprimé. Il eſt compoſé à l'intérieur, de cellules formées par un tiſſu cellulaire, dont les lames ſont plus allongées que celles qu'on trouve dans les autres parties du corps. A ſon extrémité, eſt placé un gland ou une tête recouverte d'un prépuce. L'examen de ces dernières parties n'a pas un rapport immédiat avec notre objet.

Binnerger dit que la bleſſure des corps caverneux du clitoris, eſt ſuivie d'hémorragies conſidérables : on n'en eſt pas ſurpris quand on vient à con-

ſidérer que les artères qui leur fourniſſent du ſang, ſont d'un volume à en verſer une grande quantité avant que leur diamètre ſoit effacé. La ligature qui a été tentée pour faire tomber cet organe par la mortification, eſt dangereuſe, parce que ſa ſenſibilité exceſſive cauſe une irritation violente qui détermine, à ſon tour, une grande inflammation dans toutes les parties de la génération. Felix Plater, qui avoit tenté cette opération, convient qu'il fut contraint d'abandonner ce traitement. Le feu eſt un moyen cruel qui occaſionneroit auſſi des accidens graves par l'inflammation, & cette ſeconde méthode, quoiqu'elle ſoit conſeillée par des hommes d'un mérite diſtingué, doit être abſolument rejetée.

Aetius nous apprend que les Egyptiens faiſoient uſage de l'amputation. Il paroît par ſon récit & celui de quelques hiſtoriens, qui ont parlé des mœurs de ces peuples, que le défaut

de conformation qui fait le sujet de ce chapitre, n'étoit pas rare parmi les Egyptiennes. On se proposoit, en les guérissant par l'opération, deux objets essentiels; 1°. celui de rendre les femmes supportables à leur mari; 2°. de faire cesser en elles ou de prévenir le goût excessif des plaisirs de l'amour, qui étoit inévitable ou une suite nécessaire de cette conformation; disposition augmentée à chaque moment par le frottement des habillemens qui les tenoit dans une érection constante, & par conséquent dans le désir de jouir des embrassemens de leur époux. Le même auteur décrit la méthode qui étoit en usage dans cette contrée. On ne peut rien ajouter de bien intéressant aux procédés qui en font la base; on plaçoit les femmes d'une manière commode pour faciliter les manœuvres du chirurgien, (on emploie les mêmes précautions dans l'opération de la taille)

on fixoit le clitoris avec des pinces, en le tirant légèrement à soi, (il vaut mieux le tenir simplement de la main gauche sans se servir d'instrument qui occasionne de la douleur) & on le coupoit tout près des dents de la pince. On observoit dans l'amputation d'éviter un trop grand tiraillement pour ne pas faire la section trop profonde, en même tems on avoit soin de ne pas laisser le reste de cet organe trop long. On lavoit ensuite la plaie avec un vin astringent, puis on la recouvroit de substances propres à absorber le sang qui en découloit, & pardessus le tout on fixoit des éponges imbibées d'oxicrat. Il est plus simple après l'extirpation, de laver la plaie, comme l'enseigne Ætius, & de la recouvrir avec des plumaceaux faits de charpie molle qu'on fixe sur le lieu, comme on se comporte aujourd'hui dans l'amputation des extrémités. Le

reste de la curation n'a rien qui diffère de celle des autres plaies dans lesquelles on doit éviter les hémorragies.

CHAPITRE VII.

Des Tumeurs des aînes, des grandes lèvres, &c.

Les grandes lèvres ont une structure qui facilite la naissance des engorgemens indolens : ils ont assez communément de la ressemblance avec les polypes charnus qui tirent leur origine de la membrane pituitaire ; ils forment par la suite des tumeurs considérables. Quelques auteurs ont pensé que ces maladies étoient plus fréquentes à l'âge où les femmes sont sur le point de pendre leurs règles. Cependant en recueillant les observations qui nous ont été transmises sur ce sujet, on trouve un nombre de faits de cette nature,

à peu-près égal dans les différentes époques de la vie, en obſervant toutefois que c'eſt plus particulièrement depuis dix-huit ou vingt ans juſqu'à quarante-cinq à cinquante, que ces maladies ſe manifeſtent.

Une femme de quarante-cinq ans, dit Amatus, ſe préſenta à l'hôpital de Piſe : elle portoit une tumeur charnue qui avoit ſa baſe à l'aine, & qui pendoit entre les cuiſſes ; outre cette maladie elle avoit une hernie inteſtinale. Peu de jours après ſon entrée à l'hôpital, elle mourut. Je fis faire l'ouverture du cadavre en préſence d'un grand nombre de Médecins & de Chirurgiens. On fendit la tumeur par le milieu, on n'y trouva point d'inteſtins comme quelques-uns de nous l'avoit préſumé. La matrice n'y étoit pas non plus renfermée comme d'autres l'avoient cru. La maſſe préſentoit à l'aſpect une chair blanche pituiteuſe ſans épanchement de ſéroſité. Elle reſ-

sembloit par sa struture aux mammelles des grands quadrupèdes. Sa base occupoit presque toute l'étendue de l'aîne, & une portion de la tumeur étoit adhérente à une des grandes lèvres qui se confondoit avec elle. On emporta cette masse volumineuse qui pesoit vingt-cinq livres. Nous examinâmes ensuite les viscères du bas-ventre. Le foie étoit plus gros que dans l'état naturel ; nous n'y reconnûmes point les divisions qui distinguent ses différens lobes. La rate avoit acquis un volume qui ne laissoit aucun doute sur son engorgement.

Il paroît que c'est aux maladies de ces deux viscères qu'on peut attribuer la formation de la tumeur dont j'ai donné la description. Deux raisons concourent à prouver cette opinion. L'une tient au méchanisme de la circulation, & l'autre aux vices des liquides. La congestion du foie étoit un obstacle au retour du sang des veines

portes - ventrales : toutes celles qui ont des anastomoses avec elles, & qui leur portent le fluide qu'elles contiennent, se trouvent constamment distendues & engorgées. Le séjour des liquides favorise la naissance des congestions. On ne peut pas non-plus douter que l'obstruction du foie & de la rate, ne soient des marques certaines de l'épaississement du sang, circonstance qui concourt aussi à déterminer ces congestions lentes dans les parties qui n'ont qu'une foible action sur le fluide qui les parcourt : d'où leur tuméfaction & les concrétions de différente nature qui en sont la suite. L'utérus étoit petit, dur & racorni. Les menstrues avoient donc été irrégulières, peu abondantes ou supprimées trop promptement, & le sang qui devoit s'écouler par la matrice ne trouvant point d'issue par les vaisseaux de ce viscère, avoit été contraint de stazer dans les parties environnantes,

nouvelle cause de la formation de cette tumeur. Telle est l'opinion de Vesale sur les causes de ces excroissances monstrueuses que portent quelques femmes, opinion fondée sur les vices des viscères, & que l'inspection anatomique a démontré être constans.

Cette théorie confirme celle que j'ai établie en traitant des causes de l'hydropisie du péritoine, des ovaires, &c. & des congestions lymphatiques ou squirreuses dont les parties internes de la génération sont si fréquemment attaquées. J'ai toujours trouvé le foie dans un état contre nature chez les Femmes qui portoient de grandes tumeurs dans les ovaires, la matrice ou ses ligamens. Cette observation doit donc avoir une grande influence sur la méthode curative qu'on doit employer dans la guérison radicale de ces maladies; & on conçoit dès-lors pourquoi elles renaissent aussi promptement toutes les fois qu'on ne joint

pas aux moyens chirurgicaux un traitement interne qui ait pour objet de débarrasser les viscères du bas-ventre des obstructions qui gênent leur circulation : cette vérité dont je me proposois d'examiner tous les rapports dans un recueil d'observations que les circonstances m'ont fournies, a dû trouver place ici ; parce qu'elle indique clairement la cause de ces congestions monstrueuses dont la cure étoit abandonnée à la Chirurgie, quoiqu'elles méritassent toute l'attention des Médecins, en ce qu'elles dépendent des maladies internes qui les ont précédées.

Je n'avance rien au hasard quand j'assure que les tumeurs qui naissent dans les organes de la génération internes ou externes, & les parties environnantes, sont constamment précédées par des embarras, des obstructions ou des squirres du foie ; nous avons vu, M. Faure, Médecin à Lan-

gres, & moi, deux Malades qui avoient des engorgemens à ce viſcère. Nous conſeillâmes les fondants, les apéritifs & les eaux de Bourbonne. Ces engorgemens avoient eu une longue durée, ſans que les perſonnes qui les portoient en ſoupçonnaſſent l'exiſtence. L'inconſtance de ces deux Femmes dans l'uſage des remèdes, prolongea la curation : elle reſta imparfaite ; nous remarquâmes des tumeurs dans le bas-ventre à la région hypograſtrique, qui ſuccédèrent à celles du foie : leur accroiſſement fut prompt. Elles parurent, à différentes époques, céder à l'action des remèdes que nous preſcrivîmes, cependant elles ne furent point diſſipées complettement ; enfin, la continuation des moyens curatifs ne retarda plus leur derniers progrès : les Malades moururent d'hydropiſie. Nous ſoupçonnions des duretés au foie ; M. Faure fit l'ouverture des deux cadavres, & m'envoya le détail des

obſervations qu'il avoit faites : j'étois alors de retour à Paris. Toutes les circonſtances qui étoient rapportées dans ſes lettres, confirmoient mon opinion ſur les cauſes de ces deux maladies, c'eſt-à-dire, que les engorgemens des ovaires avoient été précédés de ceux du foie, & qu'il reſtoit encore des parties ſquirreuſes dans ce viſcère.

Outre les tumeurs charnues qui prennent naiſſance dans les grandes lèvres, il en exiſte d'une autre eſpèce qui ont leur ſiège primitif dans les glandes ſébacées dont les parties externes de la génération ſont remplies; c'eſt pourquoi l'intérieur de ces maſſes extraordinaires contient très-ſouvent une ſubſtance qui a quelque onctuoſité comme la graiſſe, mais qui n'eſt pas auſſi liée qu'elle. Cette ſubſtance reſſemble davantage à une graiſſe décompoſée qui s'écraſe ſous le doigt, & qui a quelque choſe de pulvérulent. Amatus a vu une Femme portant une

tumeur qui avoit pour baſe, une des grandes lèvres; il eſtimoit ſon poids à ſix livres: il l'ouvrit & y trouva une ſorte d'humeur glaireuſe qui infiltroit tout le tiſſu cellulaire dont elle étoit composée, tiſſu qui avoit pris une extenſion proportionnée au volume de la tumeur.

Camérarius dit qu'une jeune Fille fut guérie de cette maladie par l'extirpation; la tumeur étoit composée de graiſſe & de noyaux qu'il appelle glanduleux. Elle peſoit dix-huit livres: elle tirailloit tellement la vulve par ſon poids, que cette ouverture étoit ramenée à droite & s'ouvroit obliquement dans le vagin. Cette maladie n'eſt pas rare parmi les Femmes attaquées de ſcrophules, j'en ai vu deux exemples.

La curation exige des précautions qu'il eſt indiſpenſable d'indiquer. Quand la tumeur acquiert un volume conſidérable, elle forme un ſorte d'égoût

où ſe dépoſe une partie des humeurs qui auroient pu refluer ſur quelques viſcères, ou ſortir par la voie des urines ou de la tranſpiration. La couleur que quelques-unes de ces tumeurs préſente, le caractère cancereux de quelques autres, quand elles ſont ouvertes, montre aſſez que le fluide dont celles-ci ſont formées, eſt d'une nature délétère : auſſi ces dernières s'obſervent plus particulièrement dans les ſujets qui ont un ſang vicié ou acrimonieux. Il n'eſt donc pas étonnant qu'on y rencontre des cancers, comme Moriceau l'avoit remarqué.

Deux cauſes concourent enſemble à développer le vice cancereux dans ces tumeurs; l'eſpèce de fluide qui les fournit & les frottemens auxquels elles ſont expoſées. Quant au fluide, il paroît que celui qui eſt le produit de la ſecrétion des glandes, & ſur-tout des glandes cutanées, acquiert plus facilement cette eſpèce de dégénereſcence que les autres

liquides; c'eſt pourquoi la plupart des cancers affectent la peau par-tout où elle eſt plus glanduleuſe ; c'eſt pourquoi ils ſont fréquents dans les mammelles : mais ces derniers ſeroient plus rares, ſi les ſeins n'étoient pas expoſés à des contuſions, circonſtance qui prouve la ſeconde propoſition que j'ai établie ci-deſſus. Or, de ces obſervations il résulte que les tumeurs des parties externes de la génération ſont très-ſuſceptibles de la dégénéreſcence cancereuſe, puiſque ces mêmes parties ſont parſemées d'une infinité de glandes, ainſi qu'il eſt démontré par l'inſpection anatomique. On remarque auſſi que la plupart de ces tumeurs, & peut-être toutes ſans exception, ont leur origine dans quelque glande ſébacée, particularité qui indique encore l'eſpèce de terminaiſon à laquelle elles peuvent parvenir; le vice cancereux.

La cauſe qui hâte ſingulièrement les progrès de cette dégénéreſcence,

ainſi que ſon invaſion, c'eſt le frottement inévitable auquel elles ſont continuellement expoſées; il occaſionne une chaleur dans les liquides coagulés, de laquelle réſulte une fermentation ſourde. Les mouvemens que fait une Femme ne ſont pas toujours aſſez ménagés pour ne pas occaſionner quelques contuſions dans une tumeur d'un volume conſidérable, & qui ſe trouve naturellement comprimée par le ſiège qu'elle occupe. Comme les chocs qu'elle éprouve ſont inſenſibles, l'attention néceſſaire pour les éviter ne peut pas être toujours ſoutenue. La ſtaze des fluides dont l'amas eſt compoſé, la déſorganiſation des ſolides qui retenoient les liquides, ſéparés les uns des autres, ne s'oppoſe plus au mouvement qui s'excite dans la maſſe, & la décompoſition qui en réſulte amène avec elle la dégénéreſcence cancereuſe.

Il ſuit de ces réflexions que l'extir-

pation de la dernière eſpèce ne peut être pratiquée qu'en obſervant les mêmes loix que pour toutes les autres tumeurs qui indiquent un vice cancereux. Si l'acrimonie du ſang, quelle qu'elle ſoit, eſt moins dangereuſe que le virus dont je parle, l'amputation en devient plus praticable ; cependant comme la ſuppuration qui s'y forme n'eſt pas toujours bien bonne, je préférerois le cauſtique au fer tranchant, pour déterminer une meilleure ſuppuration ; on n'a point ici à craindre des accidens graves de la part de l'inflammation, parce que ſon ſiège eſt dans le tiſſu cellulaire & graiſſeux, très-abondant & très-profond dans ces parties; d'ailleurs quand il y a des prolongemens qui s'étendent un peu loin, le cauſtique les détache par la ſuppuration, ce qu'on ne peut pas eſpérer des ſuites de l'extirpation avec le fer tranchant.

Quelque méthode qu'on ſuive, on ne peut s'abſtenir de détourner les

humeurs qui sembloient affluer vers le lieu qu'occupoit la tumeur. Quand même la suppuration auroit subsisté pendant quelques mois, les remèdes internes n'en sont pas moins nécessaires. Qu'on observe que la plupart des personnes qui ont subi des opérations de cette espèce ne survivent pas long-tems, quand elles ne prennent pas les précautions dont je parle; sur-tout quand les tumeurs qu'elles portoient ont pris un accroissement rapide; car c'est la marque d'un sang qui n'est pas pur & qui se débarrasse des fluides viciés en formant les dépôts ou les congestions dont je donne l'histoire. Lorsqu'ensuite par des cicatrices bien solides, on a fermé les issues par lesquelles ces liquides dégénérés se portoient dans la partie affectée, ils restent quelque tems errans avec le sang qu'ils détériorent, ou ils se déposent sur des viscères dont les fonctions sont essentielles à la conservation

de la vie. Il en naît des cachexies de toute nature, & qui deviennent indomptables par l'action des remèdes; des maladies aiguës qui ont une marche rapide, ou chroniques, qui détruisent sourdement l'organisation des parties, & qu'on ne reconnoît par la suite que pour apprendre qu'elles sont incurables.

Personne n'a mieux fait connoître qu'Hoffmann la nécessité de faire porter des cautères ou des exutoires de quelque nature que ce puisse être, aux sujets qui ont subi l'extirpation de ces grandes masses charnues. M. Desnoues, Maître en Chirurgie, à Paris, qui s'occupe avec succès de ces opérations, avoit fait il y a quelques années l'extirpation d'une masse polypeuse, qui ne présentoit aucun mauvais caractère. Après la cure il conseilla au malade qu'il avoit opéré, de se faire ouvrir un cautère : on ne suivit point son conseil malgré les motifs pressans qu'il avoit

exposés pour en faire connoître la nécessité. Il ne se passa pas un an sans que la même personne ne vînt le trouver portant une nouvelle tumeur dans une partie différente. J'étois chez lui au moment où elle arriva. M. Desnoues la guérit comme la première fois : mais elle porta ensuite un cautère. Elle jouit à présent d'une très-bonne santé. Cette circonstance, engagea entre M. Desnoues & moi une conversation sur les suites de l'extirpation des tumeurs indolentes ou sensibles ; & nous nous rappelâmes réciproquement des observations multipliées, par lesquelles il étoit prouvé qu'un grand nombre de malades avoient vécu peu d'années après l'opération, toutes les fois qu'elles avoient rejeté l'usage des cautères.

Il résultoit de nos remarques, que les femmes, malgré l'évacuation menstruelle qui sembleroit devoir les préserver des maladies subséquentes, n'en étoient pas toujours exemptes ; que

cependant les hommes y étoient plus exposés. Mais qu'entre les femmes, celles qui étoient plus rapprochées du terme de la cessation des règles, étoient plutôt attaquées de maladies consécutives à l'opération, que les femmes jeunes dont les menstrues étoient très-abondantes & devoient encore avoir une longue durée. Qu'au reste, si on avoit suivi ces dernieres à la cessation des menstrues, on se convaincroit probablement par l'observation qu'elles sont plus assujetties que les autres à des maladies, suites des congestions, qui prennent chez elles de si prompts accroissemens sans qu'il soit toujours possible d'en déterminer la cause.

On ne pourroit donner sur le traitement postérieur à l'opération, que des préceptes généraux, parce que chaque constitution exige l'usage d'une méthode particulière, & très-long-tems continuée.

CHAPITRE VIII.

De l'intempérie de l'Uterus, selon les Anciens.

PEUT-ON regarder comme une constitution particulière à un viscère, les signes d'un tempérament pituiteux, sanguin ou bilieux ? S'il en faut croire les Médecins qui nous ont précédés, tous assurent que l'utérus a son tempérament plus ou moins marqué, qu'il regardent comme une modification qui lui est particulière & qui lui appartient exclusivement. Cette doctrine paroît tirer sa source du sentiment d'Arétæe & de quelques autres Médecins célèbres de l'antiquité. Ils considéroient la matrice comme un organe ayant sa vie, & sa manière d'exister, en quelque sorte indépen-

dante des loix qui régiſſent l'économie animale. Ils avoient porté cette opinion ſi loin, qu'ils ſuppoſoient que l'uterus lui ſeul pouvoit opérer des changemens remarquables dans la conſtitution des Femmes, ſans que les autres viſcères participaſſent à ces révolutions, ou fuſſent capables d'avoir quelqu'influence ſur elles.

Perſonne ne s'eſt expliqué à cet égard d'une manière auſſi poſitive & auſſi expreſſive qu'Arétæe « L'utérus » dit ce Médecin, eſt dans la femme » comme un animal renfermé dans un » autre. Il ſe meut lui-même dans tous » les ſens, il ſe porte juſqu'à la poitrine » quand il s'élève; il s'élance de même » indiſtinctement à droite ou à gauche, » tantôt vers le foie, tantôt vers les » autres viſcères. Cependant il a plus » de tendance à ſe diriger vers les » parties inférieures. Enfin, il eſt » comme un être errant; il goûte » avec plaiſir les odeurs agréables, &

» se porte vers le lieu d'où elles
» émanent. Mais il s'éloigne aussi de
» celui d'où partent des exhalaisons
» fétides, & s'attriste de la situation
qu'elles lui font éprouver. &c. &c.

Un tableau formé de traits qui, tous en particulier, présentent une sorte de vérité avouée par l'observation, a séduit un grand nombre de physiciens. On trouve encore aujourd'hui, parmi les Médecins instruits, des sectateurs de cette opinion, qui la défendent avec chaleur. Pour apprécier au juste ce qu'on doit penser de cette doctrine, il suffit de se rappeler les attaches qui fixent la matrice dans le bas-ventre, pour se convaincre que ses mouvemens ne peuvent pas s'étendre bien loin; à plus forte raison, elle ne va point exercer des compressions, ou pour parler comme Aretæe, des étranglemens dangereux dans la région épigastrique. Composée en partie, de fibres musculaires, il est impossible de lui

lui refuser cette sorte de mouvement convulsif qu'on remarque dans tous les muscles irrités. Quant à son abaissement, il est aisé à concevoir par la contraction des fibres longitudinales du vagin & des ligamens ronds. Des Physiologistes célèbres & des Anatomistes qui ne reconnoissent la fibre musculaire que dans les grosses masses charnues, se sont trompés en refusant au vagin toute irritabilité. L'usage des femmes & sur-tout de celles qui ont fait une étude des moyens d'étendre leurs jouissances par les ressources d'une volupté recherchée, ne laisse aucun doute sur les contractions de cet organe. Je dirai ailleurs comment on explique ces mouvemens tumultueux qui agitent les viscères de toutes les capacités, & qui prennent leur origine dans la matrice. Il suffit dans ce moment de prévenir qu'ils sont dûs à la communication des nerfs de ce viscère avec ceux qui se distribuent dans les parties les

plus éloignées, dont ils déterminent l'action.

J'ai, ce me ſemble, fait connoître, aſſez clairement, que le ſentiment d'Arétæe étoit erroné. Mais pour détruire plus complettement la fauſſe doctrine à laquelle il a donné naiſſance par la ſuite des tems, revenons aux différens tempéramens de l'utérus, ſelon l'opinion des Médecins qui nous ont précédés.

On compte quatre *intempéries* diſtinctes de l'utérus, l'intempérie chaude, la froide, l'humide & la sèche. A ces premières conſtitutions, on en ajoute de mixtes, & on multiplie les diviſions à l'excès. La première, dit Sennert, ſe reconnoît aux ſignes ſuivans. Les femmes ſont portées à l'amour & à ſes plaiſirs; leurs règles ſont peu abondantes, elles ſont âcres, la couleur en eſt jaune, noire & comme d'un ſang brûlé: elles n'ont pas non-plus des périodes bien régulières. A ces par-

ticularités il faut ajouter la naissance précoce du poil, mais d'un poil, dit Marc-Antoine Ulmus, noir, dur, épais, & plus long que chez les autres femmes.

La seconde intempérie, c'est-à-dire, la froide, se reconnoît à l'éloignement des femmes pour les plaisirs de l'amour, à leur défaut de volupté dans ses jouissances : leur poil est rare & mol, elles conçoivent difficilement ; leurs menstrues s'arrêtent ou fluent mal & sans régularité. Leur sang est muqueux, épais & pituiteux ; il staze dans les vaisseaux de la matrice, il y forme un empâtement. Une substance aëriforme se dégage des fluides & distend l'utérus. Les femmes de ce tempérament sont sujettes aux fleurs blanches : elles ont la chair molle, le visage pâle ; elles vivent dans l'inaction, & n'ont presque point de sensibilité.

L'intempérie humide a pour marques des règles abondantes, tenues

& aqueuſes, une humidité continuelle dans le vagin & à la vulve, & ſouvent un écoulement ſéreux, qui a une conſiſtance muqueuſe & légère. Les femmes de ce tempérament ne ſont pas ordinairement voluptueuſes : elles conçoivent difficilement, parce que la matrice eſt recouverte d'un fluide qui détruit l'action de la ſemence, en ſe mêlant avec lui. Si elles deviennent groſſes, elles ne portent pas leurs enfans au tems marqué par la nature.

Enfin, l'intempérie sèche de l'utérus ſe diſtingue par la ſécheresſe même de l'orifice de ce viſcère, la petite quantité des règles, une habitude générale des ſolides, sèche & grèle. Ces femmes ne reſſentent l'amour qu'à un âge où les autres ſont ſouvent épuiſées par les plaiſirs. Elles s'humectent difficilement dans les careſſes des hommes : elles ont la peau d'un rouge brun & noirâtre.

Tels ſont les caractères, par leſquels

on a désigné la constitution particulière de la matrice. Examinons maintenant ce qu'on doit penser de ce système pour en connoître plus parfaitement les avantages ou l'erreur. Considérons un moment ce qui a été dit de l'intempérie chaude. Dans celle-là, les femmes *ont des règles peu abondantes : le sang en paroît desséché* ; mais celui qui circule dans les autres viscères, est de même nature. Il cause des inflammations fréquentes, parce que son épaississement facilite les engorgemens. Ce sang *est âcre* : c'est par-là qu'on explique pourquoi il porte le trouble dans la matrice, & fait désirer les plaisirs de l'amour, car c'est un aiguillon dont l'action est continuelle. L'imagination ardente des femmes de ce tempérament, joint son influence au stimulus du sang pour les solliciter à la volupté ; l'irrégularité des périodes menstruelles, vient des mêmes causes, c'est-à-dire, de la sécheresse & de l'irritation qui

troublent, l'une & l'autre, le cours des liquides. La quantité de ſang qui s'échappe eſt peu abondante, parce que ce fluide n'eſt pas étendu dans une féroſité ſuffiſante. Le poil croît de bonne heure : il eſt dur, noir & ferme; mais les cheveux & les ſourcils, ont les mêmes qualités. Eſt-ce encore la matrice qui leur donne cette reſſemblance avec le poil qui recouvre le mont de Vénus & une partie des grandes lèvres, &c. ? Enfin le ſang des règles eſt bilieux : Hyppocrate l'avoit remarqué. S'il cauſe des accidens nombreux dans ces parties, s'il les enflamme & les gangrène, n'occaſionne-t-il pas les mêmes ravages dans les poulmons? N'eſt-ce pas au ſang bilieux que ſont dues ces péripneumonies terribles, qui font ſuccomber promptement les malades à la violence de leurs ſymptômes ? N'eſt-ce pas encore lui qui forme ces fièvres intermittentes, dont les accès ſe manifeſtent par des déſordres

effrayans ? Enfin c'est lui qui donne naissance aux fièvres continues remittentes, qui désorganisent les viscères en développant les germes d'une putréfaction prompte & destructive.

Il suit de ces réflexions & de toutes celles que j'aurois pu ajouter sur les autres constitutions prétendues de l'utérus, que c'est au tempérament général, à celui de toute l'économie animale, qu'on doit rapporter les accidens que les Médecins ont attribués à l'état particulier de ce viscère. Mais en donnant quelques éclaircissemens sur ce point de doctrine, je ne m'en tiendrai pas seulement à démontrer la fausseté de l'opinion des anciens : Il me reste à faire l'examen des moyens curatifs qu'ils employent, pour en apprécier l'utilité ou les inconvéniens.

Si l'on s'étoit restreint, dans la curation, aux remèdes internes, tels que les délayans, les tempérans & un régime approprié, il n'y auroit rien à changer

dans la méthode qu'on avoit généralement adoptée; mais on a eu recours aux remèdes locaux, aux pessaires, aux injections, aux linimens qui étoient souvent composés les uns & les autres, de substances âcres, aromatiques, incendiaires, capables d'augmenter l'effervescence du sang & la chaleur de la matrice. On étoit d'autant plus porté à suivre ce dangereux usage, que les femmes d'un tempérament chaud, étoient la plupart infécondes, & qu'on cherchoit à dissiper les causes de la stérilité, par des fumigations de résines très-odorantes, des pessaires irritans, &c.

Cependant Galien avoit donné sur cet objet des préceptes sages. Il avoit prouvé par l'observation, que la constitution de chaque partie du corps étoit celle de tout le corps même; qu'on ne pouvoit pas en admettre une différente dans un viscère, sans tomber dans une erreur préjudiciable: c'est

par cette raison qu'il insistoit sur les remèdes qui portoient indistinctement leur action sur toute l'économie animale, & particulièrement sur le régime, parce qu'il étoit persuadé qu'une manière de vivre toujours égale, & longtems continuée, étoit capable de changer un tempérament accidentel; & qu'elle avoit avec le tems la même influence sur un tempérament qu'une femme avoit apporté en naissant. Mercurialis a suivi à cet égard la doctrine de Galien.

Je ne ferai pas ici le détail des remèdes qu'il convient de prescrire à chaque tempérament, ni la sorte de régime qui lui est propre, parce que la constitution une fois bien connue, indique d'elle-même la méthode qu'on doit préférer, & tous les livres contiennent des conseils utiles à ce sujet.

CHAPITRE IX.

Des Menstrues.

LORSQUE le corps d'une jeune fille s'est développé par un accroissement qui ne doit plus s'augmenter d'une manière bien sensible, la circulation éprouve une gêne qui la soumet bientôt à d'autres loix. Les parties qui ont acquis le plus promptement le volume auquel elles doivent parvenir, résistent davantage à l'effort du sang qui tend à les étendre en tout sens. La résistance qu'il éprouve de leur part, le force à chercher de nouvelles routes dans l'utérus & tout ce qui l'environne. On peut, ce me semble, expliquer de la manière suivante, pourquoi ce viscère est susceptible à cette époque d'une extension nouvelle.

Le sang, comme tous les fluides

qui ſont chaſſés avec violence, s'élance avec impétuoſité dans les canaux qui lui offrent une voie plus directe. L'aorte eſt diſpoſée de manière à lui donner un paſſage facile, pour ſe porter aux extrémités ; parce que tous les grands vaiſſeaux qui s'y diſtribuent ſont ouverts par des lignes qui ſe rapprochent beaucoup de la même direction que celle de cette artère ſpacieuſe. Ainſi les ouvertures qui ſont dirigées en ſuivant des angles droits ou rétrogrades avec le canal principal, ſont celles qui reçoivent le moins de ſang dans un tems donné, eu égard à leur capacité ; car l'impulſion des corps, quel que ſoit le mobile qui la détermine, ſe perpétue toujours ſuivant la même direction quand rien ne s'oppoſe à la continuation de leur marche.

Il ſuit de cet expoſé ſommaire, dont les principes ſont démontrés juſqu'à la rigueur par les loix de la méchanique, que la matrice eſt ſouſtraite

en partie à l'impulſion générale du ſang par la diſpoſition des artères qui ſe diviſent dans ſa ſubſtance. Mais une circonſtance qu'il eſt plus eſſentiel de conſidérer pour ſe convaincre des vérités que je viens d'établir, c'eſt la poſition des vaiſſeaux, & l'ordre de leur diſtribution. Les deux plus apparens partent de l'artère honteuſe & ſouvent de l'origine de l'hipogaſtrique. Ils ſortent preſque à angle droit de ces principaux troncs, de chaque côté & près du lieu où l'aorte a été diviſée en pluſieurs grands canaux qui forment des angles très-aigus avec la ligne qu'elle ſuivroit ſi elle étoit prolongée: par conſéquent, la circulation eſt lente dans ces parties. Le ſang qui affecte la même direction, n'eſt déterminé à paſſer dans les artères utérines que par un effort très-foible. Il en réſulte une impulſion légère dans les vaſes de la matrice, qui n'eſt pas capable de leur donner promptement le développe-

ment dont ils ſont ſuſceptibles par la ſuite.

Si on objecte que les artères émulgentes partent auſſi à angle droit de l'aorte deſcendante, & que les reins acquièrent de très-bonne heure une conformation ſuffiſante pour les rendre propres aux fonctions qu'ils doivent exécuter : qu'on conſidère un moment qu'ils ſont placés preſqu'au milieu de la longueur de cette artère, que l'effort du ſang agit vivement ſur les parois de ce grand canal avant qu'il ne donne ſes principales diviſions ; que ce fluide éprouve une compreſſion conſidérable, qui le chaſſe vivement dans toutes les ouvertures qui ſont placées depuis la grande courbure juſqu'à la bifurcation ; que là il eſt reçu dans des vaſes d'une grande capacité, qui lui fourniſſent une route facile, & qui s'écartent peu de la première direction ; que par conſéquent ceux qui en ſont les prolongemens latéraux en s'appro-

chant de l'angle droit, reçoivent moins de fluide que les canaux qui ſuivent la même ligne, puiſque pour les parcourir, le liquide change de détermination & perd une grande partie de l'impulſion qui lui étoit donnée; d'ailleurs l'artère principale qui porte le ſang à la matrice, après s'être inſérée dans ſon col, ſe diſtribue dans la ſubſtance de ce viſcère en remontant vers ſon fond, nouvelle cauſe du rallentiſſement de mouvement de la part du fluide qui la parcourt.

Un fait connu de tous les Anatomiſtes, ſuffira pour prouver ce que j'avance d'une manière démonſtrative. Si on injecte le cadavre d'une femme qui ait eu ſes règles depuis pluſieurs années, l'injection paſſe juſqu'aux extrêmités, remplit les vaiſſeaux des doigts des pieds, & les gros vaiſſeaux de la matrice reſtent vuides, à moins qu'on ne prenne des précautions particulières, ou que l'injection ne ſoit

poussée très-long-tems, de manière à refluer dans les canaux de l'utérus ; & pour y parvenir, il faut qu'elle soit très-lente à se coaguler, & d'une grande finesse.

Mais l'âge met enfin des bornes à la rapidité de l'accroissement ; la quantité de sang nécessaire pour le développement & la nourriture de toutes les parties se trouve trop abondante, parce qu'elle n'est plus employée aux mêmes usages & dans la même proportion. Cependant la sanguification est toujours considérable, parce que les organes qui s'occupent de cette fonction n'ont rien perdu de leur énergie. Le sang trop abondant résistedavantage à l'impulsion des vaisseaux dont les dimensions ne s'accroissent plus & la gêne devient universelle. (Je parlerai plus bas de la sensation qu'elle fait éprouver.) Les parties qui jusqu'alors n'avoient éprouvé que des chocs légers, & qui, par ces raisons,

conſervoient leur entière diſpoſition à ſe développer complettement, reçoivent une impulſion nouvelle; elles s'étendent par l'effort du fluide qui ſe fraie de nouvelles routes, & qui dilate celles qu'il avoit parcourues; c'eſt à cette époque que l'utérus acquiert tout ſon développement. Comme les artères qui s'y diſtribuent, s'ouvrent dans ſa cavité, leur diamètre ne peut être augmenté juſqu'à un certain point ſans verſer dans ce viſcère une partie du ſang qu'elles contiennent, d'où les menſtrues; & d'une nouvelle plétore leur retour périodique.

Je ne m'arrêterai pas à détruire les objections qu'on a faites contre ce ſyſtême; elles ont été imaginées par ces hommes incertains, qui ne voyent qu'avec un eſprit de détail, des faits iſolés dont ils s'appuient pour les oppoſer aux vérités qui ont leur ſource dans la marche ordinaire de la nature. Ce ſyſtême eſt prouvé d'ailleurs par les

recherches ingénieuses de Clifton Wintringham.

Il n'y auroit pas de plétore plus marquée chez la femme, que chez l'homme, si la solidité des veines étoit également proportionnée à celle des artères; mais la différence de force qui existe entre le systême artériel & veineux de l'homme, surpasse cette proportion dans la femme : il en résulte chez cette dernière, une plus grande résistance de la part du sang, qui retourne au cœur; & par conséquent une sorte d'engorgement plus marqué dans les artères, ou, pour parler avec plus d'exactitude, une plénitude plus constante dans les artères. Ces dernières sont aussi plus molles & plus lâches dans la partie inférieure du tronc que chez les mâles, & cette observation est confirmée par des expériences faites sur des animaux de différentes espèces & de chaque sexe. Il suit delà que les artères du bassin

ſont plus dilatables dans les femmes que dans les hommes. D'une autre part, les veines des mêmes lieux (& en général celles de tout le corps) ſont plus difficilement remplies par le ſang qui ſort des artères, car leur diamètre (des veines) eſt plus petit chez les femmes; ce qui établit le principe ſuivant: qu'en général les artères font paſſer plus difficilement le ſang dans les veines chez les femmes que chez les hommes.

La capacité des artères qui ſe diſtribuent dans les viſcères du baſſin, eſt plus conſidérable dans la femme, & la force de ſes parois eſt moindre que dans l'homme. Les veines au contraire ſe comportent d'une manière oppoſée. La force de leurs parois décroît plus ſenſiblement, à proportion qu'elles s'approchent de leurs extrémités, dans les mâles que dans les femelles. Il réſulte de cette ſtructure que le ſang artériel remplit plus faci-

lement les viſcères contenus dans le baſſin d'une femme, mais qu'il repaſſe plus difficilement dans le torrent de la circulation générale que dans l'Homme, ce qui établit la facilité avec laquelle ſe forme la plétore de l'utérus.

La plétore des filles qui ſont ſur le point de perdre le premier ſang qui forme les menſtrues, ſe reconnoît par les ſignes ſuivans; l'embarras de la région lombaire, l'engourdiſſement & les douleurs des cuiſſes, la difficulté de les mouvoir, une peſanteur inacoutumée dans le bas-ventre, des palpitations fréquentes, un ſommeil inquiet & interrompu par des rêves fatigans, la rougeur de la peau, & ſur-tout des joues; les effloreſcences paſſagères de la peau, les ſaignemens de nez, la peſanteur & les douleurs de tête; la force du pouls augmentée, & quelquefois des accès de fièvre éphémère, les crachemens de ſang chez

les ſujets dont les poumons ſont à la gêne dans un thorax mal conformé la chaleur de ces viſcères, leur état de ſéchereſſe & de douleur, les vertiges, les éblouiſſemens, &c. ſymptômes qui ne laiſſent aucun doute ſur l'exiſtence d'une quantité de ſang trop abondante.

On ne peut douter de cette vérité, en voyant les hommes à l'époque de la puberté, expoſés aux mêmes accidens; en conſidérant la facilité avec laquelle ils contractent des maladies inflammatoires, la fréquence des ſaignemens de nez qui leur arrivent, le changement de leur pouls, le développement de leur force & de leur couleur, & la ſorte de fermeté & de hardieſſe qu'ils acquièrent à cet âge, s'ils n'ont pas été épuiſés par une débauche prématurée, ou par une vie molle & inactive, comme les foibles enfans des cités corrompues.

Quel ſigne d'ailleurs annonce davantage la gêne de la circulation & le

développement accéléré d'un viſcère dont les fonctions ont tant d'influence ſur le moral, que l'inquiétude de l'ame chez une jeune fille de quatorze ans, née avec une bonne conſtitution ? A quelle autre cauſe pourroit-t-on attribuer cet état de ſollicitude qui fait déſirer mille choſes qu'on ne démêle pas par la penſée, mais qui ne laiſſe pas ignorer qu'on a des déſirs ſans en connoître le ſujet? (Je parle ici d'une Fille élevée loin du ſpectacle de la débauche) Tout lui eſt cher dans la nature, mais la nature entière, qui eſt belle à ſes yeux, ne ſatisfait pas ſon cœur. Ses regards inquiets ſe perdent ſur tout ce qui ſe préſente devant elle; mais elle ſent qu'elle ne peut pas les fixer ſur un objet. Une ſorte de langueur mêlée de crainte, ſe peint dans ſes traits : elle eſt toujours agitée; cette agitation eſt encore douce. Si elle fuit la ſociété pour ſe récueillir un moment, elle verſe quelquefois des

larmes ; elle s'étonne de n'en avoir pas de ſujet, cependant elle commence à diſtinguer la foibleſſe de ſon cœur. A chaque inſtant elle voudroit avouer ſon embarras. Mais quel ſera le confident de ce ſecret tourment ? Sera-ce ſa mère qui l'accable de careſſes ? Ce ſeroit un reproche fait à ſon amitié ; elle ne veut pas faire un reproche à ſa mère. Si elle l'embraſſe, elle ſent des pleurs mouiller ſes yeux & couler ſur ſes joues, mais il faut les cacher. Pourquoi déſire-t-elle quelque choſe en embraſſant celle qui lui a donné la vie, & qui juſqu'alors ſuffiſoit à ſon bonheur ? Que va-t-elle devenir ? Rien ne la peut plus rendre heureuſe : les goûts de ſa première jeuneſſe ſont paſſés, les jeux qui rempliſſoient agréablement ſes loiſirs, ſont fatigans ou ennuieux ; le ſilence de la nuit ne donne pas plus de calme à ſon cœur, & le tumulte du jour ne la diſtrait pas de ſa ſollicitude.

Cependant ſon ſang qui bouillonne dans ſes veines, lui fait bientôt ſentir une autre gêne, & celle-ci s'explique quelquefois par des douleurs; ſes yeux s'obſcurciſſent, ſa tête s'embarraſſe, & ſes paupières ne ſe ferment plus au ſommeil; les roſes de ſon teint ſe flétriſſent, ſa peau ne brille plus d'un éclat animé; une pâleur qui s'accroit chaque jour couvre ſes traits languiſſans. Enfin le ſang ſurmonte les obſtacles qui s'oppoſoient à ſon paſſage, il s'échappe avec impétuoſité par l'ouverture des vaiſſeaux qui n'ont pas pu réſiſter davantage à ſon effort. Une jeune fille timide peut être effrayée un moment en voyant couler le fluide qui l'animoit, mais dans ſa ſurpriſe même, elle éprouve un calme dont elle n'avoit pas joui depuis long-tems. Le voile qui obſcurciſſoit ſes yeux ſe diſſipe, ſon cœur n'eſt plus agité par des palpitations continuelles, ſa tranquillité renaît en partie, & ſon teint

reprend ſon premier éclat. Quel eſt donc ce tumulte dans les fonctions, ſi ce n'eſt pas l'effet de la plétore ? Qui peut donc encore la méconnoître, au déſordre qu'elle occaſionne dans toute l'économie animale ?

On n'eſt pas plus d'accord ſur la nature des vaiſſeaux qui fourniſſent le ſang menſtruel, que ſur les cauſes de cette évacuation. Columbus prétendoit que ceux qui ſe diſtribuent dans le fond de l'utérus, ne verſoient point le liquide des menſtrues, mais qu'il s'échappoit des canaux qui ſe réuniſſent au col de l'utérus. Un grand nombre d'Accoucheurs ont aſſuré poſitivement qu'il partoit des vaiſſeaux du vagin; ils expliquoient, par ce ſyſtême, comment il étoit poſſible que quelques femmes fuſſent réglées pendant la groſſeſſe. L'obſervation de Moriceau qui avoit ouvert le cadavre d'une jeune fille pendue au moment où les règles ceſſoient de couler, démontre

démontre que le ſang menſtruel ſort des vaiſſeaux qui s'ouvrent dans la cavité de l'utérus, & ſur-tout à ſon fond. Morgagni dit qu'ayant ouvert le cadavre d'une Femme morte pendant qu'elle avoit ſes règles, il comprima légèrement les parois de la matrice, & qu'il en exprima facilement des gouttes de ſang: il fit la même tentative ſur le col de ce viſcère & les parois du vagin, il n'en réſulta aucune expreſſion de ce liquide.

Des faits de cette nature donnoient déjà des éclairciſſemens complets ſur le ſiège qu'occupoient les vaiſſeaux deſquels les règles tiroient leur origine, mais ils n'apprenoient pas d'une manière convaincante, ſi c'étoit aux veines ou aux artères qu'étoit due cette fonction. Pour s'en aſſurer, Duverney, Aſtruc & Winſlou ont injecté la matrice par les artères; ils ſe ſont convaincus que l'injection ſe répandoit dans la cavité du viſcère par les extrémités

artérielles. Ce fait semble porter sa conviction avec lui ; cependant il ne détruiroit pas complettement le systême des Hommes célèbres, qui prétendent que les menstrues sortent des sinus de la matrice. Ces derniers donnent pour preuve de leur opinion, que ces mêmes sinus sont toujours très-remplis de sang au moment de l'apparition des règles : comme il y a des artères qui se rendent dans ces cavités, on peut croire que le sang qui en découle leur est fourni par les vaisseaux artériels & peut-être aussi en partie par les vaisseaux veineux. Mais il n'en résulte pas moins des expériences que j'ai citées, que les extrêmités artérielles fournissent au moins la plus grande quantité du sang qui forme les menstrues. Ce que je dirai en parlant des lochies, établira la solidité de cette opinion d'une manière démonstrative.

CHAPITRE X.

De l'état des Parties de la génération à la première apparition des Menstrues.

SI l'on formoit quelques doutes sur la plétore locale de la matrice, & qu'on ne se rendît pas aux raisons par lesquelles j'ai prouvé qu'il existoit une surabondance de fluides retenus dans les parties de la génération, il suffiroit d'examiner l'état d'une jeune fille au moment où les règles sont prêtes à paroître pour la première fois : les grandes lèvres sont tuméfiées, le vagin est plus étroit, parce que le sang qui engorge les vaisseaux de ses parois, en augmente le volume ; l'utérus lui-même a pris un accroissement subit ; il est plus bas qu'il n'étoit auparavant ; il forme un poids plus sensible & quelquefois fatigant. En le touchant il offre

moins de résistance, il est plus mol, plus humecté. On y reconnoît une sorte d'empâtement occasionné par la congestion des fluides qui remplissent ses canaux au-delà de leur diamètre habituel.

Outre les signes que je viens d'indiquer, il y a un écoulement d'une humeur plus ou moins lymphatique qui sort du vagin; sa consistance & sa couleur varient dans les différens sujets ; en général elle est très-séreuse: dans les premiers jours, elle est presque diaphane, mais insensiblement elle prend une teinte rougeâtre, & acquiert plus de consistance.

Elle sort des extrêmités des vaisseaux qui doivent fournir le sang menstruel. Comme la dilatation subite qu'ils ont éprouvée, ne suffit pas pour permettre à la partie rouge du sang de franchir les capillaires, il ne s'échape d'abord qu'une sérosité presque pure; mais la dilatation se continuant par l'accroisse-

ment de l'engorgement, les points qui s'ouvrent dans la capacité de l'utérus se dilatent insensiblement; & à proportion que l'ouverture s'augmente, un fluide plus épais la franchit; l'extension enfin arrivée au point de permettre au *cruor* de couler librement, les règles paroissent dans toute leur force, & la matrice se dégorge par cette évacuation de la quantité superflue de liquides qui l'accabloient.

Les choses se passeroient autrement, si la plétore momentanée de la matrice n'avoit pas donné lieu aux phénomènes dont j'ai expliqué le méchanisme: l'état où étoit l'utérus avant l'évacuation persisteroit. Mais quand les règles ont cessé de couler, les parties dégorgées sont rendues à leur première fermeté, la matrice remonte un peu plus haut, les grandes lèvres & le vagin ne sont plus aussi volumineux, on n'y reconnoît plus le même gonflement, l'utérus n'est pas si pesant;

l'embarras de la région lombaire cesse; l'engourdissement des extrêmités inférieures se dissipe, la marche & les autres mouvemens deviennent plus libres & plus faciles; la tête qui étoit pesante, la respiration qui étoit gênée, le cœur qui éprouvoit des secousses occasionnées par des palpitations, l'inertie générale qui causoit une langueur universelle, tous ces simptômes n'existent plus: la plétore de l'utérus portoit le trouble dans toutes les fonctions; dès qu'elle cesse, une activité nouvelle ranime l'action des viscères, & tout rentre dans l'ordre nécessaire à la conservation de la santé.

On peut comparer l'état d'une fille, lors de la première apparition de ses règles, à celui des quadrupèdes dans le tems de leurs amours; tous les rapports physiques sont les mêmes: un engorgement égal dans les parties de la génération, tant internes qu'externes, une même sollicitude qui tourmente,

une agitation qui fatigue l'esprit, s'observent uniformément dans toutes les femelles; mais ce qui est le plus remarquable, c'est un engorgement de la vulve des quadrupèdes, un suintement sanguinolent qui s'en échappe, une plus grande sensibilité dans ces organes, une volupté que le tact fait naître, & qui est commune à toutes les espèces, signes qui manifestent tous le besoin d'évacuer les liquides que la nature a fait aborder dans ces parties.

CHAPITRE XI.

De l'incontinence d'urine.

SI l'on refusoit encore d'admettre la plétore locale de l'utérus, après toutes les preuves que j'ai données de son existence, l'indisposition de quelques filles qui sont sur le point d'être réglées, & qu'on connoît sous le nom

d'incontinence d'urine, viendroit à l'appui de mon ſyſtême, pour ne laiſſer aucun doute ſur ſa réalité. Cette maladie eſt la ſuite d'un engorgement ſanguin du ſphincter de la veſſie; j'entends, par engorgement, une plénitude exceſſive de ſes vaiſſeaux qui compriment les nerfs qui s'y diſtribuent, & leur occaſionne une inſenſibilité paſſagère. L'urine ne fait plus d'impreſſion ſur cet organe, par conſéquent il ne ſe contracte point à ſon contact: ce liquide paſſe ſans qu'on s'en apperçoive. L'inſenſibilité eſt plus ou moins marquée, enſorte que quelques filles retiennent leur urine pendant le jour, tandis que d'autres les laiſſent échapper le jour & la nuit; c'eſt que le ſommeil diminue la perception du ſtimulus, & le ſphincter eſt moins diſpoſé à ſe contracter.

Les Femmes qui régiſſent des Communautés de filles où ſe trouvent un certain nombre de penſionnaires, ne

ſont point inquiettes de cette indiſpoſition; elles ſavent que l'apparition des menſtrues la fera ceſſer ; c'eſt un ſigne qui annonce l'abord des règles. Cet état dure ordinairement deux & trois mois, rarement davantage; chez quelques ſujets il ne ſubſiſte que quelques ſemaines ; il ne ſe rencontre pas ordinairement chez les perſonnes foibles , ce ſont particulièrement celles qui jouiſſent d'une bonne ſanté, qui ſont affectées de cette incommodité.

Elle n'exige aucun ſecours de la Médecine , parce que la nature la guérit d'elle-même, en donnant lieu à l'écoulement des menſtrues : le dégorgement que cette évacuation procure, diſſipe complettement l'embarras du ſphincter de la veſſie; alors ſa ſenſibilité renaît, & ſes fonctions ne ſont plus interrompues.

CHAPITRE XII.

Du Sang des Menstrues.

Les Philosophes de l'antiquité croyoient que le sang des menstrues étoit pur comme celui des victimes qu'on immoloit à leurs divinités. Hippocrate & Aristote le plus grand naturaliste de son tems, étoient dans cette opinion. Les médecins Arabes ont pensé différemment sur cet objet : il paroît que c'est par eux que nous est parvenue cette multitude de préjugés qui a pris croyance parmi des hommes qu'on ne peut pas regarder d'ailleurs sans mérite. Quelques-uns assurent positivement qu'une femme qui a ses règles, ne peut pas approcher une cuve qui contient du moût en fermentation, sans lui faire contracter l'acidité; que celle qui, dans le même tems, touche

une fleur, la flétrit, & que son tact, anéantit les germes qui devoient la reproduire, &c. &c.

Que ceux qui en émanent & qui sont ensuite disséminés dans la terre ne forment point une plante nouvelle; que les fruits des arbres sous lesquels elles se reposent, tombent faute de nutrition plus long-tems continuée; que les liqueurs les plus diaphanes qu'elles enferment dans des vases propres à les conserver, perdent leur transparence & s'obscurcissent; que leur approche ternit l'éclat des miroirs, celui des ouvrages d'acier & d'yvoire; que les Abeilles périssent si les femmes touchent les alvéoles qui leur servent d'habitation; qu'elles font contracter par le tact, au cuivre & au fer, une rouille d'une odeur désagréable; phénomène, qu'on dit être plus remarquable au déclin de la lune que dans toute autre époque.

On assure que les chiens qui ont

avalé du ſang menſtruel ſont attaqués de la rage, & que les plaies qu'ils font par leur morſure ſont abſolument incurables ; que les vaiſſeaux ſouillés de ſang menſtruel, leur donnent de l'horreur, & qu'ils ne boivent point dans ces vaſes ; que les fourmis même s'en éloignent. Les anciens croyoient que l'impreſſion faite par ce fluide, étoit inévitable dans le déclin du jour & de la lune ; que les plaiſirs de l'amour étoient funeſtes aux époux qui approchoient leurs femmes à l'époque de l'écoulemens des menſtrues, &c.

La même crédulité qui attribuoit à ce liquide des vertus ſi délétères, lui accorde auſſi de grandes propriétés médicinales. Sans compter les effets ſurprenans des filtres qui en étoient en parties compoſés, & la faculté qu'il a d'inſpirer, dit-on, les paſſions les plus violentes, on étoit perſuadé que la goutte, les écrouelles, les parotides, les tumeurs indolentes, le feu

ſacré, l'anthrax, les furoncles ſe guériſſoient en appliquant ſur les parties malades un linge imbibé du ſang menſtruel ; que la rage, les fièvres intermittentes cédoient au pouvoir d'un petit morceau de laine imbibé de ce ſang, & attaché au bras ; qu'une femme à qui on faiſoit frotter la plante des pieds d'un malade attaqué de fièvre tierce ou quarte, le guériſſoit infailliblement ; pourvu que ſes menſtrues coulaſſent dans ce moment, & qu'elle ignorât l'utilité du moyen qu'elle employoit. On aſſuroit encore qu'une femme nue au milieu des campagnes, dans le tems dont je parle, écartoit les orages, éloignoit la foudre des lieux où elle ſe trouvoit, diſſipoit la grèle, & changeoit la face du ciel par ſa préſence. On ne trouve point la fin des rêveries des anciens, ſur les prétendues propriétés des menſtrues : fables abſurdes qui feroient la honte de la crédule humanité, ſi elle ne s'é-

toit pas toujours livrée & ne se livroit pas encore tous les jours aux prestiges.

Peut-être que les loix qu'observoient les Juifs ont contribué à perpétuer une partie de ces erreurs parmi nous. L'usage où ils étoient d'exclure les femmes de toutes les cérémonies & de leurs plaisirs, pendant l'écoulement de leurs menstrues, a fait croire à la plupart que leur présence étoit dangereuse, & que leur attouchement portoit avec lui des principes de mort sur la nature : car c'est le sentiment de quelques écrivains de leur nation. Ces préceptes dont le but étoit ignoré du peuple, a dû leur inspirer les préjugés dont je viens de rendre compte.

Quoi qu'il en soit, quand une croyance, quelle qu'elle soit, devient générale, elle a toujours un fondement. On ne peut pas désavouer que les humeurs des femmes qui habitent les climats chauds, n'aient une sorte d'odeur très-désagréable. Sans aller chercher

des exemples de cette vérité parmi les nations étrangères, j'ai vu dans les climats du nord de la France, des femmes habituées aux travaux de la campagne, porter avec elles une ſorte d'infection qui en rendoit l'approche inſoutenable pendant leurs règles. Mais cet état aulieu d'être une maladie, eſt un effet de la vigueur de la diſpoſition organique & de la force de la circulation. Les autres excrétions, & ſur-tout la ſueur, opèrent le même effet ſur l'odorat, quand le ſujet du quel elle émane, eſt exercé, robuſte & vigoureux; c'eſt qu'un ſang fortement attenué & élaboré avec énergie par les vaiſſeaux dans leſquels il circule, laiſſe exhaler les principes ſalins & volatils qui en ont été dégagés par l'activité de la circulation.

Quand une acrimonie quelconque aura altéré juſqu'à un certain point les humeurs, il eſt impoſſible alors que le ſang des menſtrues ſoit parfaitement

pur : il est une portion de la masse totale qui a pris un caractère de dégénérescence, il doit donc être souillé comme elle. C'est ainsi, qu'on peut expliquer pourquoi il y a des règles bilieuses dans les tempéramens chez lesquels cette humeur (la bile) est très-abondante. C'est une vérité qui n'avoit pas échappé aux observations d'Hippocrate : ce qui prouve qu'en parlant de la pureté du sang des menstrues, il ne s'expliquoit que par rapport aux femmes saines, *si mulier sana sit*, & pour détruire l'opinion générale d'après laquelle on étoit persuadé que le sang menstruel étoit d'une nature différente de celui qui circuloit dans les autres vaisseaux.

Ce que j'ai dit précédemment des prétendues intempéries de la matrice, vient encore à l'appui de la doctrine que je soutiens ici : c'est parce qu'on n'a pas considéré l'ensemble de l'économie animale, qu'on est tombé dans

cette erreur. On a attribué à la conſtitution d'un viſcère, une affection qui étoit accidentelle : & des faits iſolés ſont devenus la baſe d'un ſentiment univerſellement ſuivi par les phyſiciens. Enfin pour prouver l'intempérie chaude d'un viſcère comme l'utérus, il auroit fallu rencontrer cette affection habituelle dans une conſtitution phlegmatique ; & pour démontrer l'intempérie humide du même viſcère indépendante du tempérament du ſujet, la faire reconnoître dans une femme d'un tempéramment ſec, pour me ſervir toujours des expreſſions des fauteurs de ces erreurs. Il en eſt de même du ſang des menſtrues, qui doit participer des qualités du reſte de la maſſe : s'il péche en quelque choſe, c'eſt parce que tout eſt vicié, car je préſume qu'on n'oppoſera pas à ces principes, l'état de ce fluide & les changemens qu'il auroit ſubi en ſéjournant quelque tems dans l'utérus ou le vagin.

CHAPITRE XIII.

Du Sang des Menstrues dans les differens âges.

POUR connoître parfaitement la différence du sang des menstrues dans les divers âges de la vie, il est nécessaire de considérer généralement les phénomènes de la sanguification. Je suppose, dans ce chapitre, qu'on a une idée exacte de la structure & de la distribution des organes destinés à cette fonction. Je me contenterai d'examiner les changemens dont les fluides sont susceptibles par le mouvement nécessaire à la continuation de la vie.

Quelque solidité qu'acquièrent les parties de notre corps, elles ont commencé, comme on sait, par être liquides : ces liquides tiennent en dissolution une grande quantité de matière muqueuse;

l'action des vaisseaux lui fait contracter des qualités nouvelles, alors elle devient gélatineuse. Il y a un passage constamment observé de l'état muqueux à l'état gélatineux dans tous les animaux : ce passage est prompt dans les adultes, parce qu'il est l'effet de l'animalisation qui s'occupe dans tous les instans à perfectionner les fluides : c'est par elle qu'ils perdent les caractères qui leur sont communs avec les végétaux, afin d'acquérir, par l'effet de cette élaboration, les propriétés animales. Cette vérité est démontrée par l'existence des êtres vivans, qui ne se nourrissent que de végétaux. Le changement de la portion mucilagineuse du sang en gélatineuse, dépend encore de la force du systême vasculaire : comme elle est foible dans les jeunes animaux, on retrouve beaucoup de mucilage dans leurs fluides. La gelée suit les mêmes variations en passant à l'état de lymphe coagulable, & celui-ci

à l'état qu'on nomme proprement fibreux. De ce dernier résultent les molécules qui composent (ainsi que cela est démontré) le tissu des solides irritables, & peut-être, par une modification particulière, la trame des solides qui ne paroissent jouir d'aucune irritabilité. Les quantités respectives de ces différens liquides sont donc en raison de la densité des vaisseaux qui concourent à leur formation.

La consistance des solides a aussi un rapport immédiat avec les qualités des liquides, par deux raisons; 1°. la continuité du mouvement donne plus de cohérence aux principes élémentaires, en les rapprochant & en les comprimant, 2°. comme la proportion des molécules fibreuses & lymphatiques s'augmente avec l'âge, celles-ci s'appliquent en plus grande quantité aux solides, d'où leur fermeté est augmentée. De cette action réciproque naît nécessairement plus de fixité dans les organes,

& plus de confiſtance dans le ſang des vieillards que dans celui des jeunes gens. C'eſt auſſi ce que l'examen des uns & des autres a démontré être conſtamment vrai dans la ſanté.

Comme le mucilage & la partie gélatineuſe qui abondent dans le ſang des jeunes animaux, ſont très-ſolubles dans la ſéroſité, l'un & l'autre n'apportent aucune gène à la circulation (je parle toujours de l'état ſain) c'eſt pour cela que les fonctions ne peuvent être léſées que par la plétore: c'eſt l'unique maladie des jeunes gens d'une bonne conſtitution. Auſſi la nature guérit-t-elle ſeule les accidens qui en dépendent, en leur ſuſcitant fréquemment des hémorragies. Le ſang qui s'échappe par l'ouverture des vaiſſeaux, préſente dans ſa coagulation des phénomènes qu'il eſt important de conſidérer. Il forme une maſſe tremblante qui n'eſt entourée que d'une très-petite portion de ſéroſité, par la raiſon que

le mucilage & la gelée qui s'y trouvent diſſous, ne ſe ſéparent point de l'eau avec laquelle ils ont beaucoup d'affinité; ſi on diviſe la maſſe, elle préſente une conſiſtance à peu près uniforme dans toute ſon épaiſſeur.

Le ſang des vieillards au contraire forme en ſe coagulant, une iſle rouge, qui nage dans une certaine quantité d'eau; ſi on lave cette concrétion, elle laiſſe échapper la petite portion de mucilage & de gelée qui y étoient mêlés: il en réſulte une maſſe ſpongieuſe, ſolide, fibreuſe & qui ne perd qu'une partie de ſon volume; c'eſt que la lymphe & la partie fibreuſe dont elle eſt formée n'eſt pas ſoluble dans la ſéroſité, elle n'y étoit qu'interpoſée; l'affinité qu'elles ont entr'elles les réunit, & leur immiſcibilité avec l'eau ne leur fait éprouver aucune perte par le lavage.

Il ſuit de cet expoſé, que dans des vaiſſeaux d'un diamètre donné, le

ſang des jeunes animaux circulera plus facilement que celui des vieillards. L'abondance de la ſéroſité aide ſingulièrement l'apparition des règles, en ce que s'inſinuant ſans obſtacle dans les vaſes les plus étroits, elle parvient aiſément à franchir leurs extrémités : le mucilage qu'elle diſſout paſſe en partie avec elle, & bientôt il coule librement. On remarque en effet que les premières portions de liquides qui tranſſudent de la matrice, ſont preſqu'entièrement ſéreuſes ; elles ont enſuite une onctuoſité qu'on ne peut attribuer qu'à la gelée & au mucilage.

Le ſang des vieilles femmes eſt épais, viſqueux, noir & tenace : il ſort avec irruption, parce qu'il paſſe par des canaux ſpacieux; celui des jeunes filles coule paiſiblement ; le premier fait effort pour s'ouvrir un paſſage, parce que ſon épaiſſiſſement retarde ſa marche, & que pour s'élancer au dehors, il a beſoin d'une ſecouſſe violente,

mais jusqu'à ce qu'il franchisse les obstacles qui le retenoient renfermé, il s'amasse dans ses vases ; d'où leur engorgement & les simptômes qui en dérivent, & que j'ai décrits dans d'autres Chapitres.

La staze, presqu'indispensable chez les femmes âgées, d'un sang abondant en parties glutineuses & lymphatiques, produit les phénomènes suivans : une désunion des différens élémens dont il est composé, une attraction ou une affinité qui facilite la réunion de ceux qui ont de l'analogie entr'eux ; car quelque retardement qu'on suppose dans le cours des liquides, il existe encore une locomotion entre leurs principes, qui favorise la combinaison des molécules qui ont de la tendance à se réunir : c'est cette sorte d'agitation intestine qui constitue particulièrement la liquidité. Or, comme il a été démontré plus haut que la concrescibilité de la lymphe & du gluten s'augmentoit avec le tems, le

le ſang des vieilles femmes eſt donc plus diſpoſé à la coagulation dans les vaiſſeaux où ſa circulation n'eſt pas continuelle ; c'eſt préciſément ce qui a lieu dans la matrice où les liquides s'amaſſent juſqu'au moment où ils ſont tranſmis au dehors. Pendant ce retard les élémens concreſcibles s'uniſſent & obſtruent leurs propres canaux. C'eſt par cette raiſon que les maladies d'engorgement ſont fréquentes à un certain âge, dans les viſcères de la génération des femmes ; c'eſt à cette cauſe qu'on doit attribuer ces empatemens & ces obſtructions ſi promptement formées, qu'on obſerve à la ceſſation des règles ; c'eſt auſſi à la même cauſe qu'on doit rapporter la fréquence des hémorragies qui ont lieu à cette époque. Comme j'ai traité de ces différentes maladies en particulier, je me contente d'indiquer ici comment la viſcoſité du ſang peut contribuer à leur naiſſance, & les différences remar-

quables que présente sa consistance dans les divers âges de la vie.

Chez les femmes dont la constitution est vigoureuse, & dont la vie est plus rapprochée de l'ordre naturel, les menstrues sont moins considérables. Lorsqu'elles sont sur le point de disparoître, elles diminuent insensiblement de quantité; ce n'est qu'aux vices de la matrice qu'il faut rapporter les hémorragies qui arrivent à la plupart des femmes de nos villes. Il y a une relation intime entre la qualité du sang menstruel & la quantité qui s'écoule chaque mois. Cette relation consiste dans un écoulement moins abondant, à proportion que le sang est plus consistant & qu'il a plus perdu de la sérosité dans laquelle il étoit étendu auparavant. La raison en est que la sanguification diminuant à proportion que les parties du corps ont moins besoin d'extension & de réparation, l'évacuation du liquide menstruel suit les révolutions qui

ſe manifeſtent dans l'économie animale à ces différentes époques.

Il ſuit auſſi de ces réflexions que ſi le ſang des menſtrues eſt ſec, bilieux, glaireux, &c., on ne peut lui redonner les qualités néceſſaires à la conſervation de la bonne ſanté, qu'en changeant toute la ſomme des fluides ; c'eſt ce que je conſidérerai en détail.

CHAPITRE XIV.

Du Sang des Menſtrues qui pêche par défaut de ſéroſité.

QUAND par un mouvement trop rapide ou par une autre cauſe qui produit un ſemblable effet, le ſang a été privé de la ſéroſité néceſſaire pour faciliter ſa circulation, ſon mouvement alors ſe rallentit dans les extrémités capillaires, ſur-tout lorſqu'elles ſont ſinueuſes comme celles de la matrice ; mais

comme la force qui le chasse reste toujours la même, & que la quantité de fluide qui s'échappe par l'évacuation menstruelle, est moindre que celle qui se porte chaque mois dans les vaisseaux de ce viscère, il en résulte une plétore locale qui se manifeste par les signes suivans : une pesanteur dans l'utérus plus considérable qu'elle ne doit être dans l'état naturel ; un peu plus de chaleur & de sécheresse ; une sorte d'embarras dépendant de ces deux dernières circonstances ; un retard dans l'écoulement périodique, qui quelquefois est prolongé à six, huit, dix, douze & quinze jours : dans quelques sujets une suppression d'un ou de plusieurs mois, ou une suppression absolue.

Quand ce dernier accident arrive, la chaleur s'augmente dans la matrice, qui devient plus pesante & plus douloureuse : alors il y a une phlogose presque constante, & cet état dispose à l'inflammation, il en est une cause

très-fréquente. Je parlerai ailleurs de l'inflam mation de l'utérus & de la suppression des règles. Je reviens à son engorgement occasionné par un sang privé de sérosité. Si on touche les femmes, on sent le viscère plus sec & plus ferme qu'il ne l'est habituellement : le tact en est douloureux : on y reconnoît une chaleur plus sensible & les parties environnantes sont moins humectées. Le pouls prend un caractère d'irritation accompagné de fréquence, il est dur, tendu & fort ; les femmes se plaignent de tiraillement dans les lombes & dans les cuisses. La chaleur de leur peau & leur constitution viennent aussi à l'appui des phénomènes que j'indique pour faire connoître leur maladie.

Le sang qu'on leur tire est privé de sérosité ; il est d'une couleur foncée ; il forme un coagulum considérable. Celui qui passe par les voies naturelles ne coule pas avec facilité : il teint les linges en rouge presque

noir, il eſt peu abondant, il ſe coagule dans le vagin, & quelquefois dans la matrice, & forme des maſſes aſſez volumineuſes pour occaſionner de la douleur au paſſage, & cauſer ces ſortes de coliques que les femmes comparent aux premières douleurs de l'accouchement, & que les Médecins ne confondent point avec celles des autres viſcères, parce qu'elles ont leur ſiége dans les attaches de l'utérus.

Cette affection pathologique ne peut être conſidérée avec trop d'attention de la part des Praticiens; car quand la matrice a été ſouvent engorgée de la manière que je l'ai expoſé ci-deſſus, elle eſt aiſément priſe d'inflammation violente. Quoiqu'elle reſte quelquefois long-tems dans une phlogoſe douloureuſe qui peut-être diſſipée par des moyens connus, on ne peut pas toujours eſpérer une iſſue auſſi heureuſe.

Le traitement qui convient eſt ſimple; le ſang eſt trop épais, il faut lui

rendre la ſérosité qu'il a perdue pour le faire circuler librement. Les bains, les alimens humectans, les fomentations, quelques ſaignées légères qui déſemplisent les vaiſſeaux d'un fluide trop tenace pour faire place à l'eau qui doit augmenter ſon volume en ſe mêlant avec lui, ſont les moyens les plus convenables à la maladie que je viens de décrire. Je n'inſiſte pas ſur les bains de ſiége & autres remèdes locaux, parce que l'affection morbifique n'eſt pas particulièrement celle de la matrice : comme elle a ſon origine dans le vice du ſang, les autres viſcères peuvent en être affectés de la même manière.

C'eſt pourquoi on preſcrira aux malades les alimens convenables tirés du regne végétal, & ſur-tout les légumes, comme l'aroche, les bettes rouges & jaunes, la bourache, les choux rouges, le chervi, les chicorées, les concombres, les melons, la citrouille, la

dent de lion, les laitues, le pourpier, le ſcorſonère; on fera cuire ces plantes, & on les aſſaiſonnera de différentes manières pour éviter le dégoût, en obſervant que l'eau de la décoction ne ſoit pas trop abondante, puiſqu'elle ſe chargeroit des parties extractives & ſavoneuſes qui ſont les ſubſtances médicamenteuſes. Les potages de riz, de maïs, d'avoine, d'orge, de ſeigle & de froment ſont auſſi très-rafraîchiſſans; ils forment une nourriture légère, très-convenable aux femmes qui ont un ſang aduſte & compacte; les émulſions rafraîchiſſantes, les boiſſons acidules; les fruits qui ont une qualité délayante, comme les baies de ſureau, toutes les ceriſes douces, les pêches, les concombres, les figues, les fraiſes, les limons, les oranges, les prunes d'une ſaveur douce, les groſeilles rouges, blanches & noires, les mûres, les framboiſes, cuits ou crus, ou confits, ſont des alimens, parfaitement indiqués,

pour toutes les personnes qui ont le sang chaud, effervescent & trop dépouillé de sérosité.

CHAPITRE XV.

Des Menstrues bilieuses.

Les Auteurs, & sur-tout Hyppocrate, parlent des menstrues bilieuses, comme d'un phénomène assez commun. Ils leur attribuent une grande acrimonie, & les croient capables de donner naissance à des irritations fréquentes de la matrice. Ce qu'on remarque le plus ordinairement parmi les sujets de cette constitution, est un spasme qui s'empare des viscères du bas-ventre, & occasionne une gêne dans la circulation des vaisseaux veineux de cette capacité. C'est de là que tirent leur origine les hémorroïdes dont quelques femmes sont attaquées, soit avant, soit après,

ſoit encore pendant l'apparition des règles, & ſouvent dans l'un & l'autre tems. Le dégorgement qui s'opère par l'évacuation menſtruelle, ne ſuffit pas pour dégager les vaiſſeaux des veines portes : il laiſſe ſubſiſter l'embarras que cauſe la plétore locale de la matrice. C'eſt pourquoi la tuméfaction des vaiſſeaux hémorroïdaux perſiſte ſouvent pendant quinze jours, un mois & plus, dans les cas même ou les règles ont paru plus abondantes. C'eſt donc dans l'irritation particulière qui naît de l'acrimonie d'un ſang trop bilieux, qu'il faut chercher la cauſe d'un ſpaſme auſſi permanent.

L'humeur bilieuſe produit dans l'économie animale des effets qui ne ſont pas encore aſſez connus par les praticiens modernes : cependant les bons obſervateurs ne ſe ſont pas trompés ſur les ſuites de ſon influence dans l'ordre des fonctions. Quelques-uns même n'ont pas héſité à rapporter à

cette qualité du ſang, les congeſtions les plus fréquentes formées dans l'utérus, ainſi que les ſquirres & les cancers dont ce viſcère eſt ſouvent attaqué. Sa grande irritabilité & ſa ſenſibilité, font aſſez concevoir comment un liquide un peu irritant peut y être retenu, fixé, coagulé, &c. Il eſt donc bien eſſentiel de ſuivre de près la marche des fonctions de la matrice, quand elle verſe un ſang bilieux, pour prévenir les accidens qui pourroient réſulter de ſon acrimonie, ſi elle étoit portée à un certain point.

Les ſignes par leſquels on diſtingue les menſtrues bilieuſes, ſont d'abord la conſtitution du ſujet, une certaine irritation que les menſtrues occaſionnent dans le vagin, les grandes lèvres & même à l'orifice de la matrice quand le ſang reſte quelques tems en contact avec ces parties, & qu'on néglige les ſoins de propreté convenable ; une démangeaiſon inſupportable chez quel-

ques ſujets. Le fluide qui les fait naître & dont la préſence les entretient, eſt quelquefois ſi âcre qu'il cauſe des fiſſures à l'orifice de l'utérus & ſur-tout aux grandes lèvres : la couleur du ſang teint les linges d'un rouge brun & jaunâtre , ſur-tout dans les derniers tems de l'écoulement; tems où la partie rouge du ſang n'étant plus auſſi abondante , laiſſe à la bile la facilité de développer ſa couleur. Les femmes de ce tempérament ont auſſi des fleurs blanches très-acrimonieuſes. Le liquide qu'elles rendent eſt ordinairement d'une couleur jaunâtre & quelquefois verte. Il irrite les lacunes du vagin , il les corrode. Cette maladie eſt longue & difficile à détruire : j'en parlerai plus amplement quand je traiterai *des fleurs blanches*.

Puiſque les menſtrues bilieuſes ſont irritantes, & par cela même occaſionnent des accidens fâcheux dans les parties de la génération, elles exigent

un ſoin particulier de la part du Médecin. Le traitement ſe fait par des remèdes internes capables de corriger l'acreté de la bile, & lui donner la fluidité néceſſaire. Il conſiſte dans l'uſage des plantes ſavoneuſes & amères, priſes de la claſſe des chicoracées; des diaphorétiques, comme le ſcorſonère, la barbe de bouc, le ſalſifi: des hépatiques, comme l'eupatoire d'Avicêne, l'aigremoine, la ſcolopendre, la fumeterre, le polipode, l'hépatique terreſtre, le tréfle hépatique à fleur ſimple, l'hépatique étoilée: vulnéraires apéritives, comme l'yvette, la pimprenelle, les deux véroniques, la verge d'or: les béchiques, comme la bugloſſe, la viperine, la bourache, le politric, la pulmonaire: les diuretiques, comme l'oſeille, le chiendent, la patience, le fraiſier, la bardane: les rafraîchiſſantes, comme le pourpier, la joubarbe, la mache, la raiponſe, & ſur-tout les fruits qui ont un ſuc ſucré & acidule.

Comment arrive-t-il que les engorgemens, les obſtructions & les ſquirres ſoient des maladies ſi fréquentes dans les ſujets d'un tempérament bilieux? Il ſembleroit que l'excès de la bile devroit au contraire maintenir les fluides dans un état d'atténuation capable de prévenir les coagulations, puiſque la combinaiſon de l'alkali fixe avec les huiles contenues dans la bile, forment un ſavon. Celui-ci eſt le diſſolvant de la lymphe & de la partie coagulable du ſang. Pourquoi ne s'oppoſe-t-il pas à la formation des congeſtions lymphatiques dans tous les viſcères du bas-ventre? Il paroît que la fibre élémentaire contractile eſt très-mobile chez les bilieux; elle eſt auſſi plus roide & plus ſéche, quoique ces deux qualités, la mobilité & la ſécheresſe, ſoient en général des modifications qui ſe détruiſent réciproquement dans l'économie animale. Mais il exiſte une mobilité particulière, qu'on pourroit

appeler de ſpaſme, qui ſubſiſte long-tems dans certains individus très-agaçables, & qui, au lieu de décroître par l'âge comme dans l'ordre de la ſanté, acquiert de l'accroiſſement dans l'état pathologique. Il doit en réſulter, 1°. que les viſcères chez les perſonnes de cette conſtitution, ſont très-irritables; 2°. que la bile ne trouve pas paſſage à travers les vaiſſeaux réſorbans de l'eſtomac & des inteſtins; 3°. qu'elle s'y amaſſe en grande quantité, parce qu'elle ne repaſſe point dans le trajet des veines-portes; 4°. que le ſang de ces veines qui a beaucoup d'épaiſſiſſement, n'étant point diſſous faute de bile, ſtaſe néceſſairement dans l'abdomen; 5°. enfin que les obſtructions ſont une ſuite néceſſaire de ces phénomènes.

Baglivi a raiſon à beaucoup d'égards, quand il dit: Ce ſeroit faire une grande faute que de vouloir guérir une femme

bilieuſe, dont la fibre eſt sèche, dont ſa face eſt rouge & enflammée, avec des remèdes qui corrigeaſſent un épaiſſiſſement quelconque des humeurs; s'il exiſte, il tire plus particulièrement ſon origine de l'état des ſolides, que de la propenſion même des fluides à la coagulation. C'eſt pourquoi les médicamens chauds, inciſifs, toniques, amers, aromatiques & volatils, ſont d'un uſage très-dangereux; non-ſeulement on ne facilite pas le cours des règles ſupprimé ou diminué, mais on donne encore naiſſance à des maladies chroniques, très-graves, comme les ſquirres, les cancers & les autres tumeurs de l'utérus. L'état des menſtrues dans les femmes de ce tempérament, ſuit beaucoup plus les variations qui arrivent dans les ſolides, que dans les fluides; la ſécheresse & l'irritabilité extrême des premiers eſt la vraie cauſe qui s'oppoſe le plus for-

tement à l'évacuation menstruelle. C'est pourquoi il faut employer des remèdes adoucissans, tempérans, humectans : les bains entiers, les bains de pieds, les fomentations émollientes, les émulsions des semences froides ; les décoctions de racines d'althea, de graine de lin ; les gelées de viandes, celle de veau, de corne de cerf, & les bouillons rafraîchissans. C'est par ces moyens qu'on relâche les fibres dont le spasme gênoit la circulation, & qu'on vient à bout de donner un libre cours au sang qui stasoit dans ses couloirs ; mais ces effets sont encore plus prompts, quand la saignée a précédé l'usage des remèdes que je viens d'indiquer.

Baglivi a bien vu que l'éréthisme étoit la première cause du défaut de circulation de la bile. Dans les premiers tems la cure se borne sans doute à diminuer l'irritation des solides ; mais quand ce dernier état a persisté pendant quelques années, les engorgemens

naiſſent de toutes parts, & les délayans ne ſuffiſent plus; il faut donc alors fondre les congeſtions en même-tems qu'on calme le ſpaſme des ſolides trop irritables.

Si les règles bilieuſes donnent lieu aux obſtructions de la matrice, la même *intempérie*, (le vice dominant de la bile) étant inhérente à toutes la maſſe des liquides, occaſionne les mêmes maladies dans les autres viſcères. Il ne faut donc point regarder les règles bilieuſes comme un ſymptôme qui annonce une combinaiſon de liquides, particulière à l'utérus, mais comme un vice général dans toute la maſſe; auſſi l'obſervation prouve, comme je l'ai dit précédemment, que la matrice n'eſt peut-être jamais engorgée chez les femmes bilieuſes, qu'il n'exiſte une maladie dans le foie ou la véſicule du fiel: ce qui confirme la doctrine que j'ai expoſée précédemment ſur les prétendues *intempéries* de la

matrice, & prouve manifestement que ce viscère ne contracte pas des maladies organiques qui lui soient inhérentes, à moins qu'elles n'aient leur source dans le désordre de toute la machine.

CHAPITRE XVI.

Des Règles pituiteuses.

QUAND le mouvement vital est languissant, les fluides acquièrent un épaississement qui se manifeste d'abord par une humeur pituiteuse dont l'estomac & les intestins sont remplis; elle naît de la foiblesse des organes de la digestion, & de l'espèce de fermentation que le chyle éprouve dans le canal alimentaire, faute d'être pompé assez promptement par les vaisseaux lymphatiques. Là il acquiert un caractère d'ascence qui se développe plus

ou moins manifeſtement, ſelon la foibleſſe plus ou moins marquée de l'action vitale. Par cette eſpèce de fermentation, les liquides contenus dans les inteſtins deviennent viſqueux, la viſcoſité ſe communique au ſang; les différens fluides qui le compoſent ne le défendent pas de cette dégénéreſcence. Comme la lenteur du mouvement avec laquelle il circule, & la foibleſſe des organes qui le meuvent, ne ſont pas capables d'aſſimiler ſes principes, il en réſulte que la partie muqueuſe s'épaiſſit & forme cet état que les anciens appeloient ſang pituiteux.

C'eſt ſur-tout dans la matrice que cette circonſtance a lieu. L'anatomie démontre que les alvéoles, les ſinus dont elle eſt en partie compoſée, ſont remplis d'une portion muqueuſe du ſang qui s'y dépoſe abondamment. Il paroît que cette diſpoſition organique en fait plus particulièrement l'organe

ſecrétoire de cette humeur. Elle ſtaſe dans ces réſervoirs, & paroît ſouſtraite, à quelques égards, à l'action desvaiſſeaux. Comme le défaut de mouvement a été la première cauſe de ſa viſcoſité, elle en acquiert une plus conſidérable pendant ſon ſéjour dans ces cavités; mais quand le ſang des menſtrues engorge la matrice, il entraîne avec lui ces mucoſités lentes. J'ai vu des femmes qui en avoient de ſi abondantes, que ces matières tomboient en gros floccons ſur les linges dont elles étoient garnies.

Pendant que le ſang devient épais, en même-tems il ſe décolore; la difficulté qu'il éprouve à parcourir ſes canaux rend encore ſa marche plus lente; ajoutez à cette raiſon que les vaiſſeaux qui n'ont qu'une force médiocre, n'agiſſent pas aſſez puiſſamment ſur lui, pour empêcher qu'il ne forme des empâtemens dans les viſcères: de-là naiſſent les engorgemens & les obſtructions.

Ces maladies ſont toujours précédées par une ſorte de plénitude dans les organes les plus mols, & dont les fonctions n'exigent pas des contractions répetées : c'eſt pourquoi la matrice s'engorge très-promptement ; il en réſulte que les règles paſſent plus difficilement par la ſuite, & que le ſang qui y ſéjourne, s'y épaiſſit au point de ne plus couler qu'avec la plus grande gêne ; enfin les menſtrues ceſſent quelquefois complettement dans quelques ſujets, long-tems avant le tems où elles doivent diſparoître. De la ceſſation de cette évacuation, & de l'engorgement de la matrice qui lui a donné lieu, réſultent une multitude de maladies que mon ſujet ne me permet pas de ſoumettre dans ce moment à un examen plus particulier.

Les anciens connoiſſoient parfaitement les règles pituiteuſes ; Hippocrate eſt celui qui les a le mieux décrites : c'eſt un ſang décoloré, une

lymphe, viſqueuſe & rougeâtre; on y trouve des flocons de pituite qui eſt la véritable pituite vitrée & inerte; elle nage dans une ſéroſité peu abondante, qui ne charie avec elle qu'une très-petite portion de parties rouges. Le *cruor* du ſang paroît décompoſé, il ne ſe répare plus, faute d'action ſuffiſante dans le ſyſtême vaſculaire.

Après avoir fait connoître quels ſont les accidens généraux auxquels ſont expoſées les femmes qui ont des règles pituiteuſes, & les ſignes par leſquels on les diſtingue, examinons maintenant les indications que cet état préſente. J'ai obſervé précédemment qu'elles avoient lieu plus particulièrement chez les perſonnes d'une conſtitution foible ou affoiblie; que la viſcoſité étoit une ſuite du défaut de circulation & de l'inertie des organes qui portent le ſang dans toutes les parties du corps. Le but qu'on doit

ſe propoſer conſiſte donc à rendre aux vaiſſeaux la force néceſſaire pour exécuter les fonctions auxquelles ils ſont deſtinés, & à détruire en même-tems la viſcoſité pituiteuſe qui obſtrue les viſcères. On remplira la première indication par un exercice modéré & des frictions ſur toute l'habitude du corps. On commencera par des mouvemens doux & peu répétés, parce que la foibleſſe des organes ne ſupporteroit pas une action trop vive ſans épuiſement.

On augmentera de jour en jour l'exercice, comme les promenades à pied, à cheval, ou en voiture; on habituera les malades à des jeux qui exigent des mouvemens doux; on imaginera une ſorte de gimnaſtique qui ſoit proportionnée à leur force & aux circonſtances où elles ſe trouvent. On pourra imprégner les linges avec leſquels on fera des frictions, de vapeurs des

des ſubſtances aromatiques, balſamiques, comme le ſuccin, le maſtic, & toutes les réſines odorantes.

Sydenham faiſoit tant de cas de l'équitation dans la cure des maladies chroniques, qu'il croyoit que cet exercice étoit un des plus grands moyens pour raffermir la ſanté. En effet, le mouvement doux & cette ſecouſſe légère que procure la marche du cheval à tous les viſcères, diſſipe les ſtagnations des liquides, occaſionne une agitation continuée, qui contribue beaucoup à les faire rentrer dans le torrent de la circulation. Mais il recommande expreſſément de modérer la marche du cheval dans les premiers tems, afin d'accoutumer les viſcères des malades au mouvement qui en réſulte, & de ne les pas expoſer tout-à-coup à des ſecouſſes violentes, qui leur ſeroient dangereuſes.

A ces moyens on joindra les toniques & les amers, qui fortifieront les

viſcères de la digeſtion, qui ranimeront l'action du cœur & des artères; on les unira aux ſubſtances ſavoneuſes, capables de fondre les amas de lymphe gélatineuſe qui ſe ſont formés dans toutes les cavités. Pour remplir en même-tems toutes les indications, on ajoutera à ces médicamens des purgatifs doux, qui entraînent les matières en les diviſant. C'eſt ainſi qu'on formera des bols composés d'abſorbans, comme le corail, les yeux d'écreviſſes, la magnéſie, ou quelqu'autres médicamens de cette claſſe; de ſavon médécinal en très-petite doſe, de rhubarbe ou de racines d'eupatoire en poudre & de quinquina, ou quelqu'autre ſubſtance amère & tonique; on variera les formules ſuivant les indications. Il ſera néceſſaire de purger les malades quand on aura diviſé les humeurs; ou on fera en ſorte que la combinaiſon des remèdes que j'indique, ou de quelques autres analogues, ſoit telle qu'elle

procure presque constamment une évacuation par jour. Par cette méthode on ne fatiguera pas les malades, que l'usage des purgatifs affoiblit, & on entraînera les humeurs en fortifiant les viscères.

Quant au régime, il sera composé, dans les premiers tems, de substances d'une facile digestion. Boerhaave prescrit des bouillons de gelée de viande, comme un aliment très-restaurant; les œufs cuits & mêlés au bouillon, ou aux décoctions de graines farineuses qu'on aromatise avec la canelle, le gérofle, &c. Le lait pur ou coupé avec les bouillons de viande qui empêchent son aissance, seront la principale nourriture des malades: on leur donnera du vin, mais on aura soin qu'il ne soit pas disposé à s'aigrir; les vins vieux qui abondent en mucilage sucré, en esprit ardent, sont les plus convenables. On les coupera avec une quantité d'eau suffisante. La boisson

hors des repas ſera une eau gaſeuſe, & mieux encore une eau ferrugineuſe, pourvu qu'elle ne ſoit pas vitriolique; il faut que le fer y ſoit diſſous par l'acide craieux: les eaux vitrioliques ſont trop aſtringentes; leur action eſt trop forte ſur des viſcères affoiblis, qu'on ne peut pas ſe diſpenſer de ménager.

CHAPITRE XVII.

Des Règles ſéreuſes.

IL ne faut peut-être qu'un peu plus de foibleſſe dans les viſcères, pour former un ſang ſéreux, qui n'ait pas une conſiſtance en même-tems viſqueuſe comme le ſang pituiteux. Cette eſpèce de dépravation eſt due ordinairement à des cauſes qui ont changé tout-à-coup la conſtitution, comme il arrive après les grandes hémorragies, les ſaignées trop abondantes, les purga-

tions répetées, &c. Quand ces accidens n'ont point eu lieu, on remarque que les sujets dont le sang est trop séreux ont la fibre grèle, très-irritable, & par conséquent très-mobile : l'action des vaisseaux n'est pas rallentie, comme chez les personnes pituiteuses, mais elle n'a pas assez de force pour assimiler les différens fluides & leur donner la consistance nécessaire. Ce n'est donc pas toujours faute de mouvemens fréquens que le sang est décoloré, mais parce qu'il est formé dans des organes trop délicats. En effet, les femmes qui ont un sang séreux ont la peau très-fine, la fibre grèle & tendre, (pour me servir de l'expression d'Huxam,) elles sont sujettes aux hémorragies du nez dans la première jeunesse. Elles se fatiguent aisément par l'exercice, parce que l'adhésion des principes élémentaires de la fibre primordiale, est trop foible & ne supporte pas des contractions répetées.

Cependant ſi cet état ſubſiſte longtems, le ſang acquiert une diſpoſition ſcorbutique qui ſe manifeſte par une deſtruction ſourde dans les ſolides; maladie qui prend d'autant plus aiſément naiſſance, que les principes, ainſi que je l'ai dit ci-deſſus, ne ſont pas aſſez fortement unis pour réſiſter à l'eſpèce de corroſion qui réſulte de l'acrimonie que les liquides contractent. C'eſt donc dans le vice même de la ſtructure des ſolides, que conſiſte la cauſe de la maladie dont je parle. Celle-là eſt eſſentielle, & j'appellerai ſymptomatique celle qui eſt une ſuite des hémorragies conſidérables, &c. Cette dernière exiſte ſouvent chez un ſujet dont le tiſſu muſculaire étoit bien compoſé: par conſéquent, elle eſt plus facile à guérir, parce qu'en réparant convenablement les fluides, la maladie ceſſe aſſez promptement. Il n'en eſt pas de même de la première, qui exige des ſoins continuels qui puiſſent ſup-

pléer au défaut de force suffisante pour entretenir la santé; autrement le sang se décompose, la maladie devient plus dangereuse avec l'âge; parce-que l'irritabilité diminuant à proportion que les années augmentent, la nature plus languissante ne contribue plus, ou contribue foiblement aux opérations de l'art dans le rétablissement de la santé.

Je n'ai montré les inconvéniens qui résultoient de l'existence d'un sang trop séreux, que pour faire concevoir la nécessité d'apporter des changemens à cette disposition, soit qu'elle fût habituelle au sujet, c'est-à dire, qu'elle dépendît de son organisation, soit qu'elle fût accidentelle, comme après les accidens dont j'ai donné l'énumération dans les articles précédens. Au reste, la dégénérescence scorbutique n'est pas la seule qui naisse de cet état; il en résulte plus ordinairement une leucophlegmatie difficile à détruire. Mon objet n'est pas d'examiner

dans ce Chapitre les différentes maladies auxquelles celle-ci donne lieu.

La curation est simple, elle exige les alimens chauds qui fortifient les viscères, & raniment la circulation. De ce nombre sont les amers, les toniques, les préparations de mars. Les purgatifs sont indispensables pour détourner de la matrice l'abondance de sérosité qui l'abreuve. Mais les hydragogues seroient pernicieux; ils occasionnent trop d'ébranlemens dans la machine, & par conséquent ils diminueroient encore le ton des viscères. Les purgatifs amers conviennent mieux à tous égards, parce qu'en procurant les évacuations nécessaires, ils augmentent les forces vitales. Pour parvenir à ce but, on les prescrit à une dose modérée, afin d'en pouvoir continuer plus long-tems l'usage; de ce nombre, sont les préparations de rhubarbe, d'eupatoire d'Avicenne, ou ces substances elles-mêmes sans addi-

tion : les pillules, cochées mineures, de turbith de Mesué, d'hiere simple de Galien : stomachiques de Mesué, d'Alkind, de Rufus ; hépatiques, de rhubarbe, &c. On défend les nourritures aqueuses, on prescrit un régime sec, l'exercice & la dissipation ; avec ces secours long-tems continués, on change la constitution & on dissipe les sérosités superflues.

CHAPITRE XVIII.

Remarques sur les intempéries *de l'utérus, les règles bilieuses, pituiteuses, &c.*

QUOIQU'ON ne doive considérer les affections de l'utérus dont j'ai parlé dans les Chapitres précédens, que comme des altérations universelles dans l'économie animale, cependant comme les humeurs qui les occasion-

nent affectent plus particulièrement la matrice, la curation générale ne seroit peut-être pas suffisante pour guérir radicalement. Il paroît que dans toutes les maladies habituelles qui ont affecté un viscère, il existe toujours dans la partie une sorte de dérangement qui subsiste long-tems après la destruction de sa cause, & qui se perpétue de lui-même par les désordres qu'il a occasionnés. Certaines maladies de la peau en sont un exemple; on en peut dire autant des obstructions qui affoiblissent le ton des organes qui en ont été le siège, & qui les disposent à s'engorger de nouveau & plus aisément que la première fois. La même chose a lieu dans les écoulemens vicieux de la matrice; les remèdes les mieux indiqués ne les tarissent pas toujours: quoiqu'ils en paroissent sensiblement diminués dans les premiers tems de leur usage, la maladie semble ensuite reprendre une nouvelle force. Elle cède encore impar-

faitement à d'autres remèdes, & le vice local la perpetue malgré les efforts qu'on fait pour la détruire entièrement.

Pourquoi la chose se passe-t-elle ainsi? C'est que la partie malade conserve une disposition contre-nature, qui la met hors d'état de résister à l'afluence des humeurs qui s'y portoient habituellement. Ce que je dis ici des règles vicieuses & des intempéries de matrices, doit particulièrement s'entendre des fleurs blanches, des gonorrhées, &c. Je ne reviendrai plus sur cet objet quand je traiterai de ces différentes maladies, parce que les réflexions que je fais ici leur sont applicables.

C'est sans doute d'après un examen attentif des phénomènes dont je donne le détail dans ces remarques, que les anciens faisoient usage des pessaires, capables d'irriter la matrice, de faire

contracter sa substance & de la forcer ainsi à des évacuations locales. Ils se servoient quelquefois de médicamens assez âcres, pour exciter un mouvement fébrile, causer des gonflemens aux articulations, &c. On en a l'exemple dans Hippocrate, Moschion, Priscian, Cléopatre, &c.; il paroît que l'effet le plus ordinaire est une fièvre locale qui occasionnoit une crise favorable, & qui dissipoit par ce moyen les désordres invétérés de la partie malade. On ne peut pas douter de cette dernière vérité, en lisant différens passages d'Hippocrate, qui prescrit l'usage des pessaires & des injections âcres, & la continuation de ces moyens jusqu'à une irritation manifeste de l'utérus; malgré laquelle il conseille de suivre la même marche, en observant seulement de calmer ces accidens passagers. Enfin rien ne prouve davantage le succès qu'il espéroit retirer de ces

ſecours, que la longue énumération qu'il donne des compoſitions qu'il employoit dans ces circonſtances.

Tout l'art conſiſte donc dans le choix des médicamens dont on fera des peſſaires en forme de ſuppoſitoires, pour les introduire dans le col de l'utérus. Afin de pratiquer plus aiſément cette opération, Hippocrate veut qu'on dilate l'orifice de la matrice avec des inſtrumens d'étain, auxquels on adapte un manche de bois. Il préparoit la matrice à cette dilatation par des bains de ſiéges, des fumigations & des injections dirigées ſur cette partie; enſuite il introduiſoit un ſtilet d'étain formé en cône obtus, & le ſoutenoit en place pluſieurs heures, pendant leſquelles la malade étoit aſſiſe ſur un vaſe rempli de décoctions émollientes, dont elle recevoit la vapeur; cette précaution prévenoit l'irritation & l'inflammation qui en auroit été la ſuite. Il changeoit d'inſtrument chaque

jour, se servant d'un plus volumineux que le précédent. Si malgré les bains l'irritation étoit assez forte pour le déterminer à suspendre la continuation de cette manœuvre, il se contentoit de calmer les symptômes par des injections composées de la décoction de plantes adoucissantes & narcotiques. Ensuite il continuoit la dilatation du col de l'utérus, comme il l'avoit commencée.

Quand l'ouverture étoit assez ample pour y insérer un pessaire, il s'en tenoit à ce moyen préparé suivant ses vues. Si l'orifice de la matrice étoit engorgé, il ne précipitoit pas la dilation, il se contentoit alors d'une ouverture suffisante pour faire parvenir dans la matrice des injections qu'il avoit jugées convenables. Il employoit le même moyen pour rendre fécondes des femmes qui avoient le col de la matrice trop petit, & par conséquent l'ouverture de ce viscère trop étroite pour permettre facilement l'intromission de

la liqueur ſéminale. Il y a trois ans qu'une dame de cette ville a été rendue féconde de cette manière, malgré que les Médecins qu'elle avoit conſultés avec moi, euſſent regardé cette méthode comme infructueuſe; elle porte actuellement ſon ſecond enfant.

En général les peſſaires (*glandes*) dont les anciens faiſoient uſage, étoient compoſés de ſubſtances purgatives, mêlées aux graiſſes, au miel, ou à d'autres excipiens, ſelon l'indication qu'ils ſe propoſoient. Quand ils vouloient purger la matrice des humeurs vicieuſes ou ſuperflues, ils uſoient de peſſaires adouciſſans dans les inflammations ou les douleurs de l'utérus; il eſt aiſé d'en compoſer ſelon les vues qu'on ſe propoſe de remplir: la circonſtance ſeule peut déterminer le choix des médicamens néceſſaires.

CHAPITRE XIX.

De la Chlorose.

EN considérant les malades affectées de la chlorose, on reconnoît en elles au premier aspect l'existence d'une cacochimie manifeste. Il y a bouffissure dans toute l'habitude du corps: elle est plus apparente aux paupières qui sont pâles ou livides. La peau est pâle, jaunâtre, avec une teinte plus ou moins verte. Ces symptômes ne laissent aucun doute sur l'acrimonie des fluides dont la stagnation occasionne la bouffissure. Cet état des liquides donne lieu à son tour à la fièvre lente, que quelques praticiens ont nommée *fièvre blanche des filles*, FEBRIS ALBA VIRGINUM. Cette maladie est connue aussi sous le nom de *pâles couleurs*; en effet ce symptôme est le plus appa-

rent. Elle attaque particulièrement les filles qui ne ſont pas réglées, & qui éprouvent de la difficulté à l'être ; elle exiſte auſſi quelquefois après la menſtruation, mais cela eſt moins ordinaire.

On peut conſidérer ſa cauſe ſous deux aſpects, ou le vice des ſolides comme leur défaut de force rend la circulation languiſſante, & laiſſe former cette ſtagnation qui donne lieu enſuite à la cachexie ; ou les fluides eux-mêmes ont éprouvé des changemens qui les rendent incapables de circuler librement dans leurs canaux, d'où la ſtagnation, & par ſuite l'infiltration commençante du tiſſu cellulaire en quelques parties, principalement au viſage & aux paupières. Les cauſes dont je parle étant les plus ordinaires de cette maladie, je m'attacherai particulièrement à leur examen. Je ne diſtinguerai pas dans ce chapitre la chloroſe compliquée, du défaut de menſtruation d'avec celle qui eſt réunie à l'exiſtence

de cette évacuation, parce que les moyens curatifs sont à peu-près les mêmes ; la seule différence consiste en ce que chez les filles réglées, la maladie paroît moins rebelle. D'ailleurs chez les unes & les autres la chlorose semble presque toujours dépendre d'une pléthore générale, au moins relativement aux vaisseaux, *ad vasa*.

L'état de l'estomac, des intestins, du foie & de la rate exige sans doute une attention toute particulière dans l'examen des causes de la chlorose; cependant pour ne pas m'écarter de la marche que j'ai cru devoir suivre, je traiterai d'abord de la chlorose comme cacochimie ; je parlerai à l'article de la curation, de l'affection des différens viscères que j'ai nommés.

On a vu dans les chapitres précédens comment les fluides qui avoient contracté des altérations, étoient nuisibles à la santé en portant le désordre le plus grand dans les parties internes de

la génération. Il s'agit maintenant de considérer quelles sont les suites de l'action vasculaire affoiblie jointe au vice des fluides à l'époque de la première menstruation, car c'est dans ces deux circonstances que consiste plus singulièrement la chlorose.

S'il a fallu que l'action vasculaire fût comme vingt pour développer les vaisseaux de l'utérus, dans une femme d'une stature ordinaire ; supppofons que, dans un sujet déterminé, la force réelle ait été moindre, le développement dont je parle n'aura pas lieu : par conséquent la menstruation ne s'établira pas ; il en résultera une pléthore générale très-manifeste. Je suppose encore que les fluides ne sont pas altérés, afin de rendre la question plus claire. Quelque diminution qu'il y ait de la part de la force des vases, le tems n'apporte guères moins d'accroissemens dans un sujet foible que

dans un robuſte à l'âge de puberté : l'un & l'autre acquièrent donc un développement preſque parfait à la même époque ou à peu de choſe près; circonſtance qui ſuppoſe une ſanguification toujours égale : donc chez les femmes foibles les liquides ſont auſſi abondans que chez les femmes robuſtes. Il paroît même prouvé par l'obſervation, que la quantité en eſt plus conſidérable chez les premières que chez les autres : ſoit que le défaut de la tranſpiration, ſoit que le vice de quelques autres excrétions empêche le ſang de ſe débarraſſer de la ſéroſité ſurabondante ; il en réſulte, au moment des premières menſtrues, une pléthore réelle, parce que le ſang ne peut pas ouvrir les vaiſſeaux de l'utérus qui ne ſont pas convenablement développés. La ſanguification parfaite ou imparfaite (quant à la nature du ſang) ſe continue toujours dans la même propor-

tion, la pléthore s'augmente, l'embarras s'accroît & la ſtaſe devient plus manifeſte.

On a remarqué que chez les perſonnes languiſſantes le ſang étoit très-ſéreux, mais il contient un mucilage aſſez abondant qui éprouve un mouvement de fermentation. La matrice réſiſtant toujours à la foible impulſion de ce liquide, ne s'ouvre qu'avec la plus grande lenteur. Pendant qu'elle ſe dépioie (car l'excès de pléthore dirige alors le ſang dans les vaiſſeaux utérins faute d'être contenu dans les autres) la fermentation s'augmente & donne lieu aux dégénéreſcences de toute eſpèce. Si au défaut d'action des ſolides, ſe réunit la viſcoſité du ſang, un caractère catharral ou pituiteux, la circulation devient plus difficile.

Pendant la durée de ces obſtacles les fluides diſtendent tous les vaiſſeaux; les viſcères éprouvent des congeſtions

qui se reconnoissent à l'engourdissement général, à l'abattement, à la difficulté que les malades éprouvent dans les mouvemens, à un poids considérable dans la région hipogastrique & lombaire, des tiraillemens douloureux dans ces parties, une tendance insurmontable à l'inaction, un ennui & un dégoût pour les plaisirs que rien ne peut changer, un besoin d'étendre les membres en tout sens, celui de les changer d'attitude pour dissiper l'engourdissement qui s'y fait ressentir, une douleur & une pesanteur continuelles à la tête, de la pente au sommeil ou plutôt au repos, symptôme qui naît de la géne du cerveau; une sensation douloureuse dans les nerfs du col & de la tête, souvent dans le fond de l'orbite, une mollesse plus sensible dans les chairs, une bouffissure très-remarquable dans quelques sujets; chez d'autres, une hédematie, un gonflement aux extrémités inférieures sur-tout le soir &

après un léger exercice ; une couleur pâle quelquefois livide ou verte, une respiration gênée qui cause des soupirs fréquens sans cause réelle de chagrin, mais parce que les poulmons sont gorgés de fluides ; d'où les bâillemens fréquens ; des palpitations insoutenables, après lesquelles la foiblesse est plus grande ; des songes laborieux, une oppression fréquente dans le sommeil, &c. Phénomènes qui prouvent tous d'une manière démonstrative, que les fluides ne sont pas mus avec assez d'activité.

Pendant leur stase, dit Hippocrate, ils deviennent lents & glutineux, la sérosité s'augmente, le sang se décolore, la chaleur se dissipe, la partie aqueuse chargée des substances salines acquiert plus d'acrimonie ; le sang se décompose d'où premièrement la dégénérescence acide, (car il faut toujours se rappeler que ces accidens se remarquent de préférence dans les cons-

titutions foibles ou affoiblies, dans les sujets dont la fibre est lâche & inerte). Cependant l'acidité ne peut pas subsister long-tems sans une nouvelle décomposition; de celle-ci, naissent l'hydropisie, le scorbut, & une fermentation plus dangereuse; alors il y a un commencement de putridité: une fièvre lente s'empare des malades, la dégénérescence des fluides s'augmente, & la cachexie se manifeste alors avec tous les signes les plus dangereux.

Une jeune demoiselle de dix-sept ans n'étoit pas encore réglée, elle étoit depuis dix-huit mois ou deux ans dans un état delangueur qui inquiétoit beaucoup ses parens; on me demanda des conseils. Je la trouvai avec une fièvre irrégulière & un froid presque continuel, quoique l'été fût assez chaud à cette époque. Ses frissons étoient beaucoup plus sensibles le soir vers les six heures, & ces derniers étoient réguliers. Pendant leur accès, le poulx

étoit

étoit petit, foible & presque ondulant. Au froid succédoit une chaleur incommode quoique assez modérée, pendant laquelle le pouls avoit plus de fréquence mais toujours de la foiblesse.

La malade étoit d'une sensibilité extrême, tout l'affectoit jusqu'aux larmes ; le plaisir, la peine, toute espèce de sensation faisoit couler ses pleurs. On juge bien qu'elle étoit plongée dans une mélancolie extrême. Dès qu'elle avoit été un peu émue, elle éprouvoit des douleurs de tête de la plus grande violence. Elle en avoit presque habituellement de moindres. Ses digestions étoient mauvaises, sa langue blanche & limoneuse : elle ne mangeoit que des alimens très-épicés, de la salade ou des fruits acides : & tous les mets qu'on assaisonne avec beaucoup de vinaigre, lui étoient les plus agréables.

Ses forces étoient presque entièrement anéanties, elle ne pouvoit mar-

cher ſans être accablée de fatigue ; ſes jambes s'enfloient après un léger exercice, tout le tiſſu cellulaire paroiſſoit gorgé d'une ſéroſité muqueuſe. Sa peau étoit quelquefois d'une couleur très-verte : les nuances changeoient très-manifeſtement ſelon les jours ; quand le verd ne dominoit pas, elle avoit un teint jaune, terreux, avec un fond de pâleur univerſelle. La moindre compreſſion faiſoit naître des taches qu'on avoit peine à faire diſparoître. Elle étoit ſi habituée aux contuſions, qu'elle n'y faiſoit plus d'attention ; mais la couleur que les échimoſes formoient ſur la peau, ne s'éteignoit point entièrement, ce qui rendoit ſes bras bigarrés d'une manière déſagréable.

La fièvre qui croiſſoit de jour en jour avec l'accablement, exigeoit les ſecours les plus prompts ; il falloit animer le ſyſtême vaſculaire, je lui preſcrivis les anti-ſcorbutiques. Elle avoit

déjà des ulcères aux jambes, qui se couvroient d'une croûte épaisse, & qui étoient disséminés en differens points des extrémités inférieures : ils s'étendirent dans peu de jours aux bras & aux mains : il y en avoit aussi quelques-uns aux cuisses & au bas-ventre ; ils rendoient une matière roussâtre, sanieuse & d'une odeur désagréable. Malgré sa foiblesse, je lui fis prendre des bains de siége pour dissiper une chaleur presque continuelle, qu'elle éprouvoit aux parties de la génération : elle fit usage des eaux martiales pour boisson.

Soit que l'action de ces remèdes ou une disposition particulière agît sur les humeurs qui étoient stagnantes dans le tissu cellulaire, la peau se couvrit presque universellement de gale scorbutique : ses mains suppuroient abondamment ; mais cette suppuration qui ne donnoit qu'une matière peu liée, fut bientôt tarie. Les croûtes se séchè-

rent très-promptement. J'augmentai insensiblement la dose des remèdes toniques. Elle prit chaque matin la limaille de fer avec le cachou, le quinquina & la gomme ammoniac, sans cesser le vin anti-scorbutique, ni interrompre les bains de siége. Enfin après un mois de ce traitement, les règles parurent pour la première fois ; le sang en étoit pâle & dissous ; à la seconde époque, il parut plus coloré & de meilleure qualité. Trois mois employés à sa guérison rétablirent parfaitement sa santé.

Si les vaisseaux de la matrice s'ouvrent pour laisser passer le sang menstruel, il ne teint presque pas les linges, il est jaunâtre au lieu d'être rouge ; il est séreux, âcre, & en se desséchant, le linge qui en avoit été sali, perd presque toute la couleur qui lui avoit été communiquée. S'il y a une solution de continuité dans quelque partie, le sang qui s'échappe de la plaie est de

la même qualité que celui qui ſort de la matrice. Cette évacuation (les menſtrues) paroit ſoulager les malades, parce qu'elle fait ceſſer les effets de la pléthore ; mais comme l'altération des liquides ne peut être corrigée par ce moyen, la dégénéreſcence s'augmente. Cependant les règles ne ſont pas régulières ; la matrice ſe gorge de liquides, ils ſtaſent dans ſes ſinus & dans ſes vaiſſeaux ; ils s'y altèrent davantage & occaſionnent, ainſi qu'Hippocrate l'avoit remarqué, des ſuppurations putrides dans ce viſcère ; une partie des fluides plus dégénérés repaſſent dans la circulation par les voies que j'ai indiquées précédemment ; la fièvre lente qui ſubſiſtoit, prend un caractère de putridité, cauſe des diſſenteries, des hémorragies, & des gangrenes qui font périr les malades.

Tel eſt le tableau fidèle des accidens qui accompagnent la chloroſe quand on n'arrête pas ſes progrès :

la marche de ses symptômes est encore plus rapide dans les sujets dont le sang est vicié par les scrophules, des dartres, des érésipelles, des gales répercutées, &c. Dans ces dernières circonstances, certains viscères sont affectés de préférence quand leur organisation intime a quelque chose de défectueux : c'est ainsi que j'ai vu périr autrefois de la phthisie pulmonaire trois jeunes demoiselles, parce qu'elles avoient la poitrine étroite & mal conformée, & que toutes trois avoient été attaquées d'une chlorose qui avoit persisté long-tems sans qu'on demandât de secours. C'est une observation dont les détails m'ont été donnés par feu mon père, sept à huit ans après la mort de la dernière.

On comprend, par ce qui vient d'être dit, que la chlorose est une maladie mortelle par ses suites, & que le danger qui l'accompagne se mesure par le tems de sa durée, la nature de

ſes accidens, & le degré de dégénéreſcence qu'elle occaſionne dans les liquides. En effet, celle qui n'a qu'une durée pour ainſi dire momentanée, ſe guérit d'elle-même : dans celle-là, l'altération de la couleur de la peau, les autres ſignes extérieurs, ni les ſymptômes dont j'ai fait l'énumération plus haut, n'ont pas le même dégré d'intenſité. La difficulté de la curation s'augmente donc avec l'accroiſſement des accidens, & quand la dégénéreſcence ou la décompoſition du ſang eſt extrême, les remèdes deviennent inutiles.

La première indication eſt de diminuer la maſſe du ſang, puiſqu'il y a une pléthore réelle dans preſque tous les ſujets attaqués de la chloroſe. Mais dans quel tems doit-on employer la ſaignée : c'eſt ce qu'il faut examiner. Dans la chloroſe commençante chez les ſujets foibles, mais dont le ſang eſt pur, la ſaignée eſt indiquée; elle

l'eſt auſſi quand les douleurs & la peſanteur de tête, ainſi que celle des lombes, des reins, de la région hipogaſtrique & des extrémités, dénotent l'embarras de la circulation. Il faut conſidérer divers degrés d'intenſité dans la pléthore : celle qui ne ſe manifeſte pas par des ſymptômes très-marqués, n'exige pas la ſaignée ; il ſeroit même dangereux d'employer un moyen curatif qui diminueroit les forces, & qui par cela même eſt contraire au but qu'on doit ſe propoſer.

Van-Swieten obſerve judicieuſement que ſi le ſang a contracté quelque dégénéreſcence, s'il y a cacochymie, la ſaignée n'eſt plus praticable, il faut avoir recours alors aux remèdes qui entraînent par leur action les humeurs dégénérées, ou qui changent tellement leur caractère, qu'ils leur rendent les qualités néceſſaires au ſoutien de la ſanté. C'eſt ainſi que dans une diſpoſition ſcorbutique, on

ſera uſage des crucifères & des autres anti-ſcorbutiques ; dans la leucophlegmatie, des purgatifs amers & toniques avant de paſſer aux emménagogues. Van-Helmont aſſure qu'il a vu périr ſubitement des jeunes filles qu'on avoit ſaignées à contre-tems dans une circonſtance ſemblable à celle qui fait le ſujet de cet article. Celſe eſt du même avis: la ſaignée eſt nuiſible, dit cet auteur, quand le ſang eſt dégénéré: elle affoiblit le corps ſans rendre la qualité des fluides meilleure.

Le choix du pied ou du bras exige la plus grande attention. On a vu par ce qui précède, que la matrice ſe développoit difficilement, que la circulation du ſang n'y étoit point encore libre : or, il faut choiſir pour pratiquer la ſaignée, l'extrémité plus propre, non-ſeulement à ne pas détruire l'embarras de ce viſcère, mais encore à faire une révulſion qui lui donne une nouvelle ſurcharge.

En vuidant les veines des extrémités inférieures, on diminue la résistance que le sang éprouve dans ces parties, & on favorise son cours, dans les ramifications de l'aorte descendante. J'ai prouvé par des exemples qui me sont particuliers, & ceux que j'ai tiré des meilleurs observateurs, que la saignée du pied dans les engorgemens inflammatoires de la matrice étoit dangereuse par ses suites, parce qu'elle détermine une révulsion sur ce viscère qui augmente son engorgement; mais dans la chlorose commençante accompagnée de pléthore, il faut que la gêne même de la circulation fixe son effort sur le viscère auquel on veut donner du développement. La saignée du bras seroit en quelque sorte dangereuse, en ce qu'elle retarderoit l'opération de la nature, qu'on veut favoriser.

Il n'en est pas de la première apparition des menstrues comme de leur suppression. Dans la dernière, il y a

souvent un tel engorgement dans les vaisseaux de l'utérus, que les plus volumineux compriment les extrémités capillaires par le diamètre excessif qu'ils ont acquis. Dans la première menstruation au contraire, c'est par faute de développement suffisant que le sang ne coule pas dans l'utérus; il faut donc l'y appeler par les moyens qu'on peut mettre en pratique. L'opinion des grands Médecins de l'antiquité est décisive sur ce point de doctrine. Les saignées faites au bras, dit Galien, font une révulsion contraire à l'effet qu'on en attend; elles débarrassent la matrice; c'est donc les veines des extrémités inférieures qu'il faut ouvrir ou scarifier. Il préféroit, ainsi que Oribase, les scarifications aux saignées, quand les malades avoient de petites veines. Pour que les saignées réussissent plus complettement, il faut les faire précéder de bains locaux, de fu-

migations. Je vais examiner l'utilité qu'on peut tirer de ces derniers ſecours; cependant, avant de paſſer à cet objet, je dirai un mot de la méthode d'Hamilton.

Appelé pour guérir une fille de vingt ans, dont les règles étoient ſupprimées depuis ſept mois, il la trouva décolorée, pâle, foible & languiſſante, ſon pouls étoit ſans force & ſes pulſations éloignées; les digeſtions étoient mauvaiſes, & l'appétit dépravé. Cet état étoit accompagné de nauſées, de vomiſſement, & d'un accablement qui la rendoit incapable de l'exercice le plus modéré; il jugea que les remèdes les plus actifs produiroient ſur elle un effet trop lent, & pourroient occaſionner une effervence dans les humeurs, qu'il étoit eſſentiel d'éviter par rapport à ſes ſuites; il crut qu'u moyen méchanique qui forceroit le ſang à ouvrir les vaiſſeaux de la ma-

trice dans un court eſpace de tems, ſeroit infiniment plus avantageux; il avoit obſervé d'ailleurs qu'il n'y avoit ni gonflement ni tuméfaction dans les parties de la génération, & il en conclut que les règles ne couloient pas par défaut de force ſuffiſante de la part des artères de l'utérus.

Pour y ſuppléer, il appliqua un tourniquet, comme on le fait dans l'amputation de la cuiſſe, & par le moyen de cet inſtrument, il comprima modérément l'artère crurale. Pendant que le tourniquet étoit ainſi placé, il expoſa la malade à l'action de l'eau, réduite en vapeurs dirigées vers la vulve; il avoit fait prendre la veille de cette opération, un purgatif à cette demoiſelle. Dans l'eſpace d'une demi-heure, elle ſentit un poids & une gêne dans la région de l'utérus; ſon pouls étoit plus accéléré, cependant elle étoit plus languiſſante. Comme la poitrine & la tête

n'étoient point affectées, il laissa la ligature en place & fit prendre à la malade une cuillerée d'une potion cordiale ; au même instant les menstrues coulèrent. L'engourdissement des pieds qui commençoit à se manifester, l'engagea à desserrer le tourniquet ; mais il le laissa jusqu'au lendemain matin, tems auquel le sang couloit paisiblement & sans que la malade éprouvât de mal aise. L'évacuation fut continuée trois jours.

Les anciens avoient mis en usage un moyen à peu près semblable. Paul d'Ægine recommande les ligatures aux extrémités inférieures, pendant trois ou quatre jours avant l'apparition des menstrues, quand elles ont de la difficulté à couler. Il faut convenir, au reste, que si la compression des veines recommandée par Paul d'Ægine, peut produire un effet salutaire, c'est un moyen long, douloureux, & très-gênant,

Sans doute que la ſtaſe du ſang dans les veines, empêche celui des artères d'y parvenir auſſi facilement qu'avant l'application des ligatures, & par conſéquent il reflue dans les artères hipogaſtriques, mais l'engourdiſſement & la douleur inſéparables du reſſerrement des extrémités, ſi long-tems continué, eſt un état inſupportable. Le tourniquet appliqué ſur l'artère crurale eſt moins fatigant & produit un effet plus ſûr & infiniment plus prompt.

On demande s'il n'y a pas d'inconvénient de baigner une jeune fille chez laquelle les règles ont de la difficulté à s'établir? Il paroît que les Praticiens ne font pas un uſage aſſez fréquent des bains. Je les ai preſcrits avec ſuccès, & voici les motifs qui m'ont déterminé à les conſeiller. Les ſolides réſiſtent trop à l'action des liquides; l'immerſion dans l'eau diminue leur roideur, & leur permet de prendre une nouvelle extenſion, dont ils n'auroient pas été ſuſ-

ceptibles ſans ce ſecours. Si on objecte que la foibleſſe organique contre-indique ce remède en donnant plus d'atonie aux vaiſſeaux : je réponds que le ſpaſme de l'utérus qui eſt inſéparable de cette maladie, eſt diminué & ceſſe même complettement par l'effet des bains; en ſecond lieu, en reſtreignant l'immerſion aux parties qui ont beſoin de développement, on évitera l'inconvénient dont je parle. Ainſi les bains de fauteuil long-tems continués, qui n'auront d'action que ſur les organes qui environnent l'utérus, diſpoſeront donc les vaiſſeaux de ce viſcère à s'ouvrir plus complettement, & par cela même hâteront l'apparition des menſtrues. On doit auſſi conſidérer que les extrémités vaſculaires de l'utérus ne participent point à l'atonie générale, parce qu'elles n'ont point été engorgées faute de développement ; elles éprouvent plutôt un ſpaſme qu'on fait ceſſer par les bains.

S'il étoit poſſible de porter des

fumigations dans le vagin, elles produiroient aussi un effet très-salutaire; mais si le soin qu'on a de conserver précieusement l'hymen (membrane qui rétrécit l'ouverture de cet organe, & que tant de circonstances concourent à détruire,) ne permet pas qu'on emploie les fumigations ni les injections émollientes, on y suppléera par un plus grand nombre de bains simples, ou de bains de vapeurs, qu'on fera en sorte de retenir à la circonférence du corps. Il n'en est pas de ces derniers, surtout de la manière dont je les propose, comme de la saignée; celle-ci n'est praticable que dans un court espace de tems; car quand les liquides sont décomposés, elle devient nuisible; les bains au contraire comme tendans au ramollissement des vaisseaux de la matrice, sont toujours avantageux.

L'autorité d'Hippocrate suffiroit pour donner à cette doctrine toute la croyance qu'elle mérite, quand même ces

considérations physiques ne nous démontreroient pas son utilité. Le détail dans lequel est entré le Médecin grec sur cet objet, est presque minutieux: il y revient à chaque instant, circonstance qui prouve qu'il en faisoit un usage habituel avec succès. Moschion & Cléopatre l'ont imité à cet égard. Ces derniers veulent qu'on plonge les femmes dans un demi-bain; qu'elles soient toujours couvertes de flanelles ou d'éponges imbibées de décoctions émollientes ou de peau d'agneau encore chaude; qu'on fasse des injections fréquentes; qu'on prescrive aux malades des bains de vapeurs; qu'on leur fasse des embrocations sur la région hipogastrique, &c.

Rien ne contribue davantage à rappeler le sang aux extrémités, & par suite aux viscères contenus dans le bassin, que la chaleur des pieds; elle occasionne une révulsion qui attire les fluides dans les parties inférieures; c'est

par cette raiſon que les bains juſqu'à mi-jambes ſont auſſi très-recommandés, & connus de tout le monde; mais ce qu'on n'obſerve pas aſſez généralement, c'eſt d'engager les perſonnes dont les règles coulent avec difficulté, d'avoir toujours les pieds & les jambes ſoigneuſement préſervés de l'impreſſion du froid, puiſque lui ſeul peut faire ceſſer la menſtruation chez les femmes les plus fortes, & d'un tempérament ſanguin. Auſſi obſerve-t-on tous les les jours que celles qui habitent des lieux humides, & qui ont les pieds ſur le carreau, ſont mal réglées; tandis que les femmes qui ont toujours des pots de feu ſous leurs pieds, ſont ſujettes à une maladie contraire. Elles ont un écoulement habituel, & chez quelques-unes il eſt toujours ſanguin; je parlerai de cette maladie en ſon tems.

En prenant les précautions que j'ai indiquées, on paſſe plus ſûrement à

l'ufage des fubftances actives des toniques, des emménagogues, &c. On propofe parmi les toniques, les eaux ferrugineufes, & toutes les préparations de mars. Si les premières contiennent le fer diffous par l'acide craieux, on peut les employer fans crainte; 1°. comme toniques, & fecondement comme fondantes. Cette feconde vertu eft peut-être plus utile que la première dans la curation de la chlorofe, parce qu'il eft d'expérience que le fang qui circule difficilement s'épaiffit & devient vifqueux; or, les eaux que je propofe, divifent fes molécules en le faifant circuler avec plus devîteffe; d'ailleurs s'il eft une partie dans laquelle la vifcofité du fang foit plus remarquable que dans les autres, c'eft fans contredit celle qui eft compofée de canaux dont les extrémités ne font point ouvertes; c'eft précifément l'état de la matrice dans les jeunes filles. L'obfervation apprend que ce vifcère deftiné à recevoir

une grande quantité de ſubſtance muqueuſe, eſt par conſéquent gorgé de liquides, qui ont une plus grande tendance à la coagulation; c'eſt pourcela qu'un grand nombre de femmes ont des règles pituiteuſes, glaireuſes & dont l'apparition eſt difficile.

Je n'exclus pas l'uſage des eaux ferrées, comme toniques, mais je préfère les préparations des mars, qui ſont ſuſceptibles de ſe combiner avec les acides des premières voies, pour former des ſels neutres à baſe métallique; j'en ai donné les raiſons dans les articles précédens.

Les amers ont toujours paru réuſſir dans la chloroſe, & on ne les conſidère que comme toniques. Il me ſemble au contraire que c'eſt en facilitant les digeſtions qu'ils ſont devenus plus ſalutaires, autrement les emménagogues, qui donnent plus d'activité à la circulation, leur ſeroient toujours préférables. Les digeſtions ſont preſque toujours

vicieuſes dans les filles chlorotiques; c'eſt une obſervation qui n'a point échappé à l'attention des Praticiens. Or on ſait que du vice des digeſtions dépend auſſi la dégénéreſcence que contracte néceſſairement le ſang, & de ce dernier état, le trouble de ſon mouvement circulatoire. Il ſuit de ces réflexions, que toutes les fois que le ſang ſera de meilleure qualité, il ſera plus diſpoſé à ſuivre les routes qu'il doit parcourir, puiſqu'il n'aura ni viſcoſité ni acrimonie : c'eſt donc ainſi qu'on doit conſidérer plus particulièrement les toniques; la preuve en eſt, que les règles ne paroiſſent qu'au tems où le trouble des digeſtions eſt diſſipé, & que le ſang a les qualités néceſſaires pour faciliter ſon mouvement.

On n'a pas fait aſſez d'attention au ſpaſme des viſcères dans cette maladie; cependant tout concouroit à fixer les idées ſur cet objet, la délicateſſe originaire d'organiſation des malades, la

ſenſibilité qui leur eſt particulière, la facilité avec laquelle elles reçoivent des impreſſions de triſteſſe, les étouffemens qu'elles éprouvent, le gonflement ſpontané de la région épigaſtrique, ſur-tout après le repas; enfin les mouvemens convulſifs de quelques-unes ne pouvoient laiſſer aucun doute ſur cet objet. Il eſt donc indiſpenſable d'unir les anti-ſpaſmodiques aux ſubſtances toniques. Le quinquina qui réunit ces deux qualités, eſt d'un uſage généralement utile, pourvu qu'on le donne en ſubſtance. Il eſt vrai que le ſpaſme des viſcères, tant du bas-ventre que des autres cavités, dépendant très-fréquemment du mauvais état des digeſtions, les amers quels qu'ils ſoient, deviendront dans ce cas anti-ſpaſmodiques par leur effet ſur l'eſtomac & les inteſtins.

Les bons Praticiens ont trop répandu l'uſage des emménagogues dans le public, & les hommes d'un mérite mé-

diocre qui ne connoiſſent pas d'autre manière de guérir que celle de formules, s'en ſervent preſque toujours dans les commencemens de la chloroſe. Ils ſont nuiſibles en raréfiant le ſang, en le diſpoſant à l'effervеſcence, & en occaſionnant de plus grands accidens que ceux qu'on veut guérir. J'ai vu pluſieurs fois des jeunes filles attaquées de fièvre violente, après avoir pris des emménagogues; d'autres ont eu des hemophthiſies, d'autres des convulſions, parce que ces remèdes contiennent preſque tous un principe fétide & virulent, dont l'action eſt très-dangereuſe. J'ai parlé ailleurs d'une fille qui étoit devenue hémiphlégique par l'uſage des emménagogues. On trouvera dans les livres des obſervateurs des exemples funeſtes de l'emploi trop fréquent de ces médicamens.

Je ne déſavoue pas cependant qu'il n'aient ſouvent accéléré l'apparition des premières menſtrues, mais ce n'eſt qu'en

qu'en portant un trouble destructeur dans l'économie animale; & si l'on avoit observé long-tems ce qui se passoit dans les tems postérieurs chez les malades, on en auroit assurément restreint l'usage à un plus petit nombre de circonstances. Si les fluides sont viciés, en leur communiquant un mouvement trop rapide, on hâte leur décomposition ultérieure, ou tout au moins on retarde l'action des causes qui leur rendroient les qualités nécessaires à l'entretien de la santé; d'une autre part, en donnant des secousses trop vives aux solides, on les affoiblit davantage, on les rend plus mobiles & plus irritables, ce qui entraîne de grands accidens par la suite des tems. L'usage de ces médicamens ne seroit pas accompagné de tant d'inconvéniens, si on ne les prescrivoit pas presque toujours seuls, & sans avoir fait subir aux malades les préparations dont j'ai parlé plus haut. En les mêlant en petite

quantité aux amers & aux antispasmodiques, ils ne sont pas nuisibles: c'est la seule façon de s'en servir avantageusement.

J'aimerois encore mieux que leur action s'exerçât autant que cela seroit possible, sur le viscère qu'on veut ouvrir. On peut les employer de deux manières, en topiques & en injections ou lavemens. Dans le premier cas, on feroit cuire une poignée de rhue avec deux poignées de feuilles de violettes, ou d'autres émolliens, qu'on méleroit avec une quantité suffisante de mie de pain, pour donner au tout de la consistance & de la liaison; on en formeroit des cataplasmes assez étendus pour couvrir la région hipogastrique, le pubis & les aînes. Cette préparation ou d'autres analogues, auroient l'avantage de faire une sorte de bain local, & l'action des emménagogues se porteroit plus particulièrement sur les viscères enfermés dans le bassin. On dit

qu'un Médecin, mort ces années dernières, faiſoit grand uſage des cataplaſmes émolliens dans la maladie dont je donne la curation. Cette méthode a quelque choſe de reſſemblant à celle que je propoſe: la mienne en diffère en ce qu'elle a plus d'activité, & que par cela même elle eſt plus utile.

La ſeconde manière d'employer les emménagogues, eſt d'en compoſer des lavemens; la quantité & le choix des plantes que j'ai preſcrites ſuffit pour deux lavemens; on paſſe la décoction avec expreſſion, & on y ajoute un gros de ſel ammoniac; on en prend la moitié le premier jour, & le reſte le lendemain. Ces lavemens ne peuvent être d'une efficacité marquée que quand les voies de la circulation auront été préparées, ainſi que je l'ai dit ci-deſſus. Mais ſi ces remèdes ne répondoient pas à l'attente qu'on s'en promet, il ne faudroit pas les réitérer trop ſouvent: on pour-

roit les donner ſans crainte de huit en huit jours.

Quoique l'exercice ſoit toujours utile aux malades, cependant il doit être dirigé ſuivant des vues phyſiques, qui en fixent l'eſpèce. Sans doute qu'un exercice, quel qu'il ſoit, donne une action avantageuſe à la machine, par cela ſeul qu'il procure du mouvement; mais il exiſte un choix qui convient au caractère de la maladie; c'eſt celui qui n'eſt pas ſuivi d'une grande fatigue, qui n'occaſionne pas de diſpoſition fébrile, & qui peut être continué ſouvent. La marche eſt très-difficile chez les filles chlorotiques, parce que les nerfs des extrémités inférieures éprouvent une certaine compreſſion qui les engourdit; d'ailleurs les jambes ſe refuſent en quelque ſorte au mouvement. Si la promenade n'eſt pas long-tems continuée, elle n'eſt preſque d'aucune efficacité; ſi elle dure aſſez long-tems

pour donner un peu de mouvement au ſang, elle cauſe de l'étouffement, elle fait enfler les pieds & les jambes, & occaſionne des douleurs inſupportables; dans ce cas les malades ſont obligées de paſſer pluſieurs jours dans l'inaction; & ce repos trop long-tems continué, détruit l'effet de l'exercice.

Je préfère les promenades à cheval, parce qu'elles ſont moins fatigantes, parce que l'attitude qui en réſulte diſpoſe les fluides à ſe porter en bas, & que la ſecouſſe modérée qu'imprime la marche du cheval, ſe communique à tout le corps; mais je voudrois que les filles montaſſent à la manière des hommes. L'écartement des cuiſſes favoriſe la circulation; cette poſition eſt moins gênante que d'être de côté. Celle-ci cauſe de l'engourdiſſement, parce que le tronc ſe plie pour être vis-à-vis la tête du cheval. Pendant que le baſſin reſte poſé longitudinalement ſur le

dos du cheval, l'épine ſe contourne, & les viſcères du bas-ventre ſont comprimés.

Il y a d'ailleurs une ſorte de chatouillement dans les parties extérieures de la génération, qui eſt utile pour les filles qui ne ſont pas réglées; quand elles montent à la manière des hommes. Il en réſulte un ébranlemcnt léger des nerfs, qui ſe diſtribuent à la vulve, au périné & à l'anus, & cette ſorte de commotion donne plus de reſſort aux parties que j'ai nommées, ainſi qu'à celles qui leur ſont adhérentes. C'eſt ſans doute par ces raiſons que les femmes voluptueuſes aiment beaucoup l'exercice du cheval; s'il ne fait pas une impreſſion ſemblable ſur les jeunes filles, qui ne diſtinguent pas encore des ſentations qui s'expliquent chez elles d'une manière obſcure; elles ne déterminent pas moins une affluence de liquides dans les organes qui en ſont af-

fectés, & cet état contribue beaucoup à ouvrir les vaisseaux qui sont destinés à verser le sang menstruel.

Quand le plaisir accompagne l'exercice, une jeune fille ne s'apperçoit guère de la fatigue; en suivant son goût dans le choix de ce moyen curatif, on est assuré qu'elle ne refusera pas les occasions d'accélérer le rétablissement de sa santé. La danse est agréable à presque toutes les femmes; elle devient un objet d'empressement quand elles y trouvent la société qu'elles préfèrent: c'est un amusement salutaire aux filles chlorotiques. Mais comment des malades qui ne peuvent marcher danseront-elles? Comme des femmes qui quittent leur lit pour aller au bal, où elles passent des nuits, sans être sensiblement incommodées: c'est que le plaisir est l'ame de la vie; c'est qu'il donne une force nouvelle, une nouvelle existence & une action dont on n'est pas capable sans lui. D'ailleurs on doit convenir

que la cadence, en fixant les pas, diminue la fatigue, parce que la marche qui n'eſt pas incertaine, eſt plus ſupportable. Il ſemble qu'un même mouvement exécuté par un grand nombre, ſoit plus facile à chacun en particulier. C'eſt ce qui faiſoit dire au Maréchal de Villars, que la manière adoptée de faire marcher les troupes au ſon des inſtrumens, eſt beaucoup moins accablante qu'une marche tumultueuſe d'un grand nombre d'hommes qui s'embarraſſeroient réciproquement, ſi leurs pas n'étoient pas égaux & meſurés. Ces principes ſont applicables à la danſe; vérité d'autant plus conſtante, qu'une femme qui danſeroit ſeule, éprouveroit après quelques momens, une très-grande fatigue, ce qui n'arrive pas en prenant le même exercice au bal.

Quant aux frictions, je renvoie aux Chapitre précédent; j'ai fait connoître les avantages qu'on en peut tirer, lorſ-

qu'on les emploie un tems suffisant, & avec les précautions convenables.

Il ne faut pas être moins attentif à conserver la tranquillité de l'ame d'une chlorotique, qu'à exercer son corps, pour rétablir sa santé. Les jeunes filles sont, dans cette maladie, très-disposées à recevoir des impressions de tristesse, qui porte le trouble dans toutes les fonctions. Elles sont arrivées au tems où la vue des personnes d'un autre sexe fait éprouver une sensation de gêne & d'inquiétude auxquelles on s'abandonne aisément; ces impressions sont sur-tout très-marquées, quand la société n'est pas assez variée, quand elles rencontrent souvent les mêmes hommes, quand elles passent beaucoup de tems avec eux, quand les circonstances permettent entr'eux & elles, une certaine liberté, qui s'accorde avec la décence & les mœurs; ce qui arrive fréquemment dans la société de leurs parens & de leurs amis intimes; liberté

qui devient funeſte, parce que l'amitié ne peut pas être bornée, à cet âge, aux impreſſions douces qui la caractériſent. Un ſentiment plus tumultueux, une paſſion plus vive ſe nourrit dans le cœur ſous le voile d'un attachement ordinaire ou d'une liaiſon permiſe, & quand l'amour ſe montre à découvert, il a déjà tourmenté l'ame par l'inquiétude, la jalouſie, le déſeſpoir, la crainte d'une abſence prochaine, ou déjà arrivée, les contrariétés des parens, les différences de fortune, de condition & de convenances.

Quand le cœur eſt occupé d'une paſſion naiſſante, les fonctions languiſſent, & la circulation trop foible ſe trouve encore anéantie par une attention fatigante, toujours fixée ſur le même objet. Il ſeroit donc bien prudent de multiplier les diſſipations pour prévenir une affection trop vive; mais l'exécution de ce précepte eſt difficile. Il reſte une autre reſſource; elle conſiſte

dans le choix des ſociétés, qui ne doivent être composées que de perſonnes qui ſe conviennent, afin d'éviter les paſſions dangereuſes que l'empire des parens ne peut anéantir, que leurs oppoſitions animent davantage, & qui portent ſouvent les femmes à des excès funeſtes, toutes les fois que les perſonnes qui les éprouvent ſont forcées à les cacher à celles qui les environnent.

Puiſqu'il eſt d'obſervation que les plaiſirs de l'amour provoquent les règles, le mariage deviendroit auſſi un moyen curatif dans la Chloroſe. Au reſte, ce ſeroit une reſſource utile pour terminer les effets deſtructeurs d'une paſſion vive qui auroit porté dans les fonctions un trouble dont les ſuites ſeroient contraires à la conſervation de la ſanté.

Il y a cependant quelques remarques à faire à l'égard du mariage; il faut

confidérer les femmes chlorotiques en différens états. Il n'eſt pas douteux que celles qui concevroient ſeroient bientôt délivrées des ſuites de leurs maladies, ſi le ſang n'avoit pas encore acquis chez elle une dégénéreſcence marquée. La rapidité avec laquelle il ſe porte à l'utérus après l'imprégnation, développe les canaux de ce viſcère, & rend l'écoulement des règles plus facile à l'avenir. C'eſt par cette raiſon que les femmes qui avoient des menſtrues dont l'écoulement étoit lent & pénible, & dont l'évacuation n'étoit pas aſſez abondante, ſont beaucoup mieux réglées après la groſſeſſe : on connoîtra plus parfaitement la cauſe de ce phénomène, quand j'aurai parlé de la dilatation des vaiſſeaux utérins pendant la geſtation. Hippocrate, d'après la connoiſſance qu'il avoit de ces changemens, recommandoit qu'on mariât les filles chlorotiques ; mais il vouloit auſſi

qu'on ne tardât pas, *quam citissime*; il ajoute que si elles conçoivent, leur guérison est certaine.

Il n'en seroit pas de même d'une femme dont le sang seroit porté à un degré d'altération considérable. Un fluide dégénéré n'est pas propre à servir à la nutrition du fœtus; il manque des qualités nécessaires pour donner à l'organisation d'un embryon, la consistance nécessaire; les membranes même qui contiendroient le fœtus, n'auroient pas une solidité capable de les faire adhérer à la matrice, sans être exposées à un décollement qui feroit la perte du fœtus, & celle de la mère. En supposant encore que la grossesse pût arriver à son terme, la fièvre de lait dans un corps cacochyme, seroit un événement plus dangereux par ses suites & plus promptement destructeur que la maladie qu'on auroit voulu guérir. Ce sont autant de vérités qui seront développées

dans un grand jour, & dont on connoîtra mieux les rapports, quand on aura lu ce que je dirai des maladies de la grossesse; il suffit de les laisser entrevoir dans ce moment pour connoître la juste valeur du précepte d'Hippocrate. Au reste, ces réflexions sont conformes à sa maxime, parce qu'il propose le mariage dans l'invasion de la maladie.

Parmis les objets de dissipation qui peuvent détourner l'esprit de toute impression de l'amour, l'étude des beaux arts dans la classe des citoyens qui peuvent les cultiver, offriroit aussi une diversion ; mais il ne faut pas oublier que l'état d'affoiblissement d'une chlorotique, ne permet pas qu'elle s'astreigne long-tems à une occupation uniforme, & qui exclut souvent le mouvement. Il n'en est pas de même de ceux qui donnent une certaine action à la machine, comme le chant,

les instrumens, &c. ces derniers sont préférables à tous égards, j'en ai dit la raison ci-dessus.

Il suit de ces réflexions, que l'exercice étant un des meilleurs moyens curatifs de la chlorose, les jeunes filles de la campagne, qui passent leur vie dans un travail fatigant, ne doivent pas être attaquées de cette maladie; en effet elle y est très-rare, & on ne l'observe guère que parmi celles qui ont une vie sédentaire, comme les ouvrières en linge, &c., à quoi il faut ajouter qu'elle a rarement des suites dangereuses comme dans les grandes villes, parce que leur organisation n'est pas viciée ou affoiblie, & que par conséquent les fonctions s'exercent plus librement: la chlorose parmi elles ne peut avoir & n'a réellement qu'une médiocre durée.

Si la pléthore est simple & que le sang ne soit pas vicié, à la saignée on fera succéder les purgatifs antiphlogis-

tiques, dont l'action eſt de fondre les humeurs, & de les évacuer ſans augmenter le mouvement des fluides; tels ſont les tamarins, les prunaux acides, les feuilles de ſéné, les ſels neutres, comme celui de glauber, le tartre ſoluble, la crême de tartre, &c. Cependant, on fait un uſage plus fréquent des purgatifs qu'on nomme utérins, & qui ont une vertu atténuante, capable de diviſer les humeurs épaiſſes: ils ſont ſur-tout indiqués dans la cacochymie, qui eſt une ſuite ordinaire de la chloroſe. On les emploie pour évacuer plus ſûrement les matières glutineuſes des premières voies; car quand les digeſtions ſont viciées, (ce qui arrive ordinairement dans la maladie dont je parle, après une certaine durée,) l'eſtomac & les inteſtins ſont remplis de ſaburres glutineuſes. Celles-ci ne s'évacuent complettement qu'après avoir été diviſées. Les pilules de Rufus à une doſe modérée (vingt grains chaque

matin ſont ſuffiſans), & toutes les préparations dans leſquelles on fait entrer l'aloës & les gommes fondantes, ſont préférables à tout autre évacuant.

En les preſcrivant à la doſe de vingt grains, elles purgeront rarement les premiers jours; mais elles fondront les humeurs d'une manière inſenſible; elles rendront cependant les ſelles plus abondantes & plus fréquentes. Les ſubſtances amères dont elles ſont compoſées fortifieront en même-tems l'eſtomac & les inteſtins, & les digeſtions deviendront plus faciles & plus égales. Méad recommande l'uſage de la teinture d'ellébore noir, à la doſe d'une petite cuillerée matin & ſoir: on étend ce médicament dans un véhicule convenable: c'eſt un bon fondant qui a auſſi la propriété d'accélérer le mouvement du ſang, & par conſéquent l'apparition des menſtrues. La fecule de brioine & les trochiſques Alhandal, qui ne ſont qu'un mélange de poudre

de coloquinte avec la gomme adragant, ſont employés avec ſuccès par les Médecins Allemands. J'obſerverai à cet égard que la différence de climat, une conſtitution originairement meilleure que celles des femmes de nos grandes villes de France, ont dû les déterminer à ſe ſervir de médicamens plus actifs; mais nous ne pourrions pas toujours les imiter dans leurs moyens curatifs, ſans inconvéniens. C'eſt par ces raiſons que je préfère les aloetiques, qui ont d'ailleurs une qualité tonique & roborante ; qualité qui convient mieux aux femmes françoiſes, dont la conſtitution eſt plus foible. Cependant on pourroit ſans crainte faire uſage de la coloquinte avec les corrections convenables, dans la plupart de nos provinces ; en obſervant conſtamment de ne preſcrire ce médicament qu'aux ſujets dont les nerfs n'auroient pas une grande mobilité.

L'uſage des purgatifs ne demande

pas moins de circonſpection que celui de la ſaignée : ils ne ſont pas indiqués chez les perſonnes épuiſées, maigres & languiſſantes, mais ils ſont indiſpenſables chez celles qui ſont gorgées d'humeurs. Hippocrate diſtingue auſſi très-ſoigneuſement, quels ſont les évacuans dont on doit faire choix. Pour avoir une idée juſte de l'application de ces remèdes, il eſt eſſentiel de remonter aux cauſes de la maladie. La chloroſe exiſte avec plénitude, c'eſt ſa marche ordinaire : mais quelle eſpèce de plénitude a lieu? c'eſt ce qui reſte à conſidérer. Souvent les humeurs ſéjournent dans l'eſtomac & les inteſtins ſans que le tiſſu cellulaire ait été empâté, comme cela arrive dans les progrès de la chloroſe ; dans ce cas les évacuans ſont néceſſaires; on preſcrira l'ipécacuanha pour exciter le vomiſſement : on pourra aider ſon action par une boiſſon qui ſollicite auſſi les évacuations par les ſelles.

Je préfère l'ipécacuanha aux autres émétiques, & sur-tout aux purgatifs ordinaires, parce que son action étant momentanée, elle n'entraîne point après elle une foiblesse & une atonie qui est presque la suite nécessaire de l'action de tartre stibié. Il suffit, dans cette circonstance, de débarrasser les premières voies pour faciliter ensuite l'exécution des fonctions.

Baillou confirme l'utilité de cette pratique par l'exemple suivant. Une fille de vingt ans avoit depuis long-tems les pâles couleurs ; on avoit employé des remèdes chauds & actifs pour la guérir. Sa maladie avoit fait des progrès ; elle cessa tous les remèdes. Quelques tems après, elle fit une chûte légère, mais qui lui causa de la frayeur : il en résulta un vomissement d'une bile abondante. Dès le même jour l'appétit reparut, & dans très-peu de tems elle fut parfaitement guérie.

La difficulté consiste donc à connoître le véritable siège de la maladie, car comme on le voit par l'observation précédente, sa cause est souvent cantonnée. Cet effet a lieu, plus particulièrement dans les campagnes où, les jeunes filles se nourrissent de mauvais alimens. Je l'ai observé un grand nombre de fois en province, & j'ai remarqué que les purgatifs qu'on leur administroit souvent sans discernement, suffisoient pour les guérir. Qu'on ne croye pas qu'il y ait ici une inconséquence en rapportant des cures opérées par les purgatifs, quand je propose de combattre le même symptôme par les vomitifs; il faut savoir que les filles de la campagnes ont les viscères moins irritables que celles des grandes villes, & que pour les évacuer convenablement, il est indispensable de leur occasionner une secousse plus vive & plus long-tems continuée. D'ailleurs, ayant la fibre en général moins mo-

bile, l'action des purgatifs ne les irrite pas aussi aisément. Quant aux signes qui annoncent l'embarras des premières voies, ils sont assez connus; & je me dispenserai d'entrer dans aucun détail à cet égard. Les réflexions ultérieures donneront des éclaircissemens sur les cas où les purgatifs sont convenables.

On ne peut pas désavouer que la bile n'ait une grande influence dans la formation de la chlorose ou dans la continuité des accidens qui l'accompagnent. La couleur de la peau annonce que sa sécrétion est très-imparfaite. Mais doit-on toujours l'attribuer aux vices du foie? Baillou reproche avec raison, à la plupart des praticiens, d'en accuser les engorgemens & les obstructions de ce viscère: car la plupart du tems ces causes n'ont pas lieu. Cet accident dépend donc des liquides qui s'y portent, & qui, n'ayant pas les qualités convenables à la sécrétion de la bile, s'unissent ensuite aux au-

tres fluides, en mêlant avec eux la bile qui n'en a point été ſéparée. C'eſt donc dans les déſordres du ſyſtême des veines-portes, ou dans les vices des liquides qu'elles contiennent, qu'il faut chercher la cauſe de ce phénomène.

On diſtinguera donc ſi le foie eſt empâté, dur, ou obſtrué, avant que de preſcrire les remèdes qu'on juge convenables à combattre la chloroſe. Mais il eſt eſſentiel auſſi de connoître l'empâtement du bas-ventre, afin de s'aſſurer ſi les vaiſſeaux de cette capacité ne ſont pas gorgés d'humeurs. Dans le premier cas, les apéritifs ſont néceſſaires pour déſobſtruer le foie; dans le ſecond, les délayans ſont préférables, afin de préparer les humeurs aux évacuations par les purgatifs. Ces derniers remèdes ſeroient contraires à la cure des engorgemens du foie: ils ſont de la plus grande néceſſité dans l'empâtement du bas-ventre. Cependant leur

uſage exige une prudence extrême ; on ſuſciteroit en vain des évacuations ſans avoir délayé les humeurs ; au lieu de guérir les malades, on rendroit leur état plus déplorable. Ce n'eſt donc que par un mélange ſagement combiné des décoctions des plantes altérantes & ſavonneuſes, avec les purgatifs adminiſtrés à des diſtances convenables, qu'on parviendra à la guériſon.

J'ai dit plus haut que les perſonnes émaciées ne retiroient aucun ſoulagement des purgatifs. Il paroît que chez ces dernières, la dépravation des fonctions dépend davantage de la roideur de la fibre ; & que ſi les ſécretions & ſur-tout celle de la bile, ne ſe font pas convenablement, il faut en accuſer le vice des ſolides. On ſuivra donc à leur égard la conduite que j'ai preſcrite à la fin du chapitre où j'ai traité des règles bilieuſes, car, comme Baglivi l'a judicieuſement remarqué, c'eſt au ſpaſme & à l'érétiſme des ſolides qu'il

qu'il faut attribuer le plus ſouvent l'impureté du ſang, qui reconnoît pour cauſe, le mélange de la bile avec lui.

Les engorgemens de la rate ſont, ſelon Galien, une cauſe fréquente de la chloroſe. La compreſſion qu'elle exerce ſur l'eſtomac, quand ſon volume eſt augmenté, trouble les digeſtions & la circulation des vaiſſeaux abdominaux. Cet accident ſe reconnoît aiſément au gonflement de la région hypocondriaque gauche. Galien prétend qu'à l'inſpection de la couleur des malades on doit diſtinguer cet état. Seroit-t-il toujours vrai, qu'une couleur plus foncée de brun avec une nuance verte, fût un ſymptôme des vices de la rate? Nous ſerions ſouvent trompés en jugeant à l'apparence. Le mélange des Américains avec les Européens, eſt très-fréquent aujourd'hui dans nos grandes villes de France. Il ne pouvoit pas ſubſiſter à Rome & à Pergame, dans le tems où Galien

exerçoit la Médecine : il deviendroit actuellement un ſujet d'erreur, par rapport à un grand nombre de familles originairement américaines, ou qui ont eu des alliances avec les habitans de cette partie du Monde. Il ſeroit bien à ſouhaiter, dit un Médecin célèbre (Baillou), que Galien nous eût laiſſé les véritables ſignes d'après leſquels il fondoit un jugement qui nous paroît auſſi difficile ! Quoi qu'il en ſoit, une couleur plombée avec une teinte verte, (car l'embarras du foie & par conſéquent la ſécrétion défectueuſe de la bile, ſe trouvent ordinairement réunis avec les engorgemens de la rate) la difficulté de reſter couché ſur le côté gauche, la gêne & les douleurs qu'on éprouve à la région qu'occupe ce viſcère, l'augmentation de ſon volume, qui ſe reconnoît au tact, ſont des ſymptômes aſſez certains pour reconnoître les affections pathologiques dont il eſt attaqué.

Il n'eſt pas étonnant que le ſang s'y amaſſe plus abondamment que dans les autres parties de l'abdomen : ſa ſtructure nous fait concevoir le méchaniſme de ce phénomène. Composé d'un tiſſu rare, ſpongieux & très-extenſible, il réſiſte foiblement à l'impulſion du ſang, qui eſt abondant chez les filles à l'âge de la menſtruation, le tems le plus ordinaire où la chloroſe ſe manifeſte. Le ſentiment de Galien eſt prouvé par l'obſervation. La méthode curative, propre à combattre l'engorgement de la rate, ne peut pas être uniforme dans tous les cas. Dans les commencemens la ſaignée eſt indiſpenſable, ſur-tout s'il exiſte des ſignes de pléthore : c'eſt le moyen le plus certain de diminuer le gonflement de ce viſcère ; mais comme les liquides qui s'y ſont accumulés ſont preſque toujours épais & & viſqueux, il eſt néceſſaire de les atténuer. On y parviendra par l'uſage des racines apéritives,

le cœtherac, le chamœdris, la bugloſſe, cuits dans une ſuffiſante quantité d'eau pour en faire une tiſanne ; on ajoutera deux gros de vinaigre par livre de décoction, ou mieux encore, deux gros d'oximel. Après quelques jours d'uſage de cette tiſanne, on purgera les malades avec la pulpe de caſſe diſſoute dans ſuffiſante quantité d'eau. Quand on voudra employer un purgatif plus actif, on fera choix du ſirop de roſes pâles ou de chicorée, composé ; on paſſera enſuite aux décoctions apérives, auxquelles on mêlera l'oximel ſcillitique. Foreſtus recommande les eaux ferrugineuſes pour boiſſon ordinaire : elles ſont indiquées à tous égards dans les engorgemens de la rate ; s'ils ſont rebelles, on leur ſubſtituera les eaux thermales-ſalines, qui ſont plus fondantes.

Les Médecins des derniers ſiècles couvroient la région de ce viſcère avec des emplâtres, composés de ſubſtances

capables de lui rendre le ton & l'élasticité qu'il avoit perdus par une distension continuée. Cet usage est utile, mais il ne convient que dans le tems où la rate ne résiste plus à la pression du tact, & que la mollesse de son parenchyme annonce que l'engorgement n'est continué que par le défaut de résistance qu'elle devroit opposer à l'abord du sang qui s'y amasse. Pour remplir cette indication, on se servira de l'emplâtre de melilot réformé de Lémeri; on préférera l'emplâtre stomachal de Lemort ou de Mynsicht pour les sujets dont la fibre organique sera plus lâche.

Les fièvres quartes sont souvent une suite de l'engorgement de la rate : elles attaquent principalement les filles qui ne sont pas réglées, & chez lesquelles ce viscère est obstrué; accident d'autant moins surprenant, dit Baillou, qu'elles sont toujours mélancoliques, & que les fluides ont un épaississement

qui rend leur circulation très-difficile dans le bas-ventre. On conçoit, ajoute le même auteur, pourquoi elles ſont auſſi attaquées d'hydropiſie. Quoi qu'il en ſoit, il eſt démontré que le ſeul vice des fluides, ſans que les viſcères aient contracté des maladies ſenſibles, eſt ſuffiſant pour donner lieu aux fièvres continues ou intermittentes. Les dernières paroiſſent plus particulièrement dépendre des embarras de la circulation dans le bas-ventre, circonſtance qui eſt très-ordinaire dans les femmes chlorotiques. Il ſeroit dangereux d'arrêter ces fièvres par les amers, parce qu'elles ſont ſymptômatiques, & que l'humeur qui les occaſionne a beſoin d'être diviſée par le paroxiſme fébrile. Cependant les friſſons qui précèdent la chaleur fébrile étant très-violens, il y a lieu de craindre que les malades ne ſuccombent, ſi l'on ne ſe hâte pas de diviſer les humeurs par les décoctions de plantes qui contiennent des ſubſ-

tances extractives & ſavonneuſes. Chaque accès de fièvre chaſſant par les ſueurs, une portion de la ſéroſité du ſang, il en réſulte quelquefois une ſéchereſſe ſi conſidérable de la part de ce fluide, qu'il ne pourroit plus circuler dans la ſubſtance des poumons, ſi on ne lui rendoit pas, ainſi que je l'ai dit ci-deſſus, ſa première liquidité.

L'hydropiſie peut avoir la même origine que la fièvre quarte, l'embarras des viſcères du bas-ventre : elle naît quelquefois auſſi de la diſſolution des liquides. Dans le premier cas elle admet encore des moyens curatifs, ce ſont ceux qui détruiſent ſa cauſe : j'en ai parlé précédemment. Dans le ſecond cas, l'hydropiſie eſt incurable, parce qu'elle eſt une ſuite de la diſſolution complette des fluides.

La phyſique nous a fourni, dans ces derniers tems, un moyen très-utile dans la curation des embarras de l'u-

térus. Je parle en ce moment de l'électricité. Nous devons aux Anglois une méthode très-ingénieuse pour diriger à volonté le fluide électrique & le faire parcourir les viscères qu'on veut plus particulièrement soumettre à son action. Cette méthode consiste dans les pointes qu'on dirige vers les parties affectées. Nous savions que l'électricité hâtoit le mouvement des fluides, & les forçoit à traverser plus librement les canaux qui leur refusoient un passage : nous avions déjà obtenu par les bains électriques des cures intéressantes dans la suppression des menstrues : on avoit aussi accéléré l'apparition de celles qui ne couloient pas, faute de trouver la matrice disposée à cette fonction; mais les pointes, en dirigeant toute l'action du fluide électrique sur les viscères contenus dans le bassin, rendent la curation plus prompte, plus sûre & plus facile. C'est un moyen que j'ai

employé plusieurs fois avec un succès très-marqué. M. Mauduit, qui s'est occupé particulièrement d'électricité, nous a donné à cet égard des observations très-satisfaisantes qui ont été publiées dans les mémoires de la Société Royale de Médecine dont il est membre.

L'électricité offre un grand avantage dans la cure de la maladie qui fait le sujet de ce chapitre : elle accélère l'apparition des règles sans occasionner de trouble dans l'économie animale. On ne peut pas dire que les autres remèdes agissent d'une manière aussi modérée & remplissent toutes les indications sans inconvénient. Avec quelque prudence & quelque sagacité qu'on pratique la médecine, on n'est pas maître de diriger à volonté l'action des remèdes internes, & ils ne produisent pas toujours l'effet qu'on en attendoit. Celui de l'électricité est borné

en quelque ſorte à la partie malade, & quand ſon action eſt dirigée par un médecin habile, elle eſt toujours avantageuſe.

Je ſais que cette reſſource précieuſe eſt devenue la cauſe d'une infinité de malheurs entre les mains de quelques ignorans qui ont abuſé de la confiance du public. Cet inconvénient, qui eſt le fruit de la crédulité ſtupide & de l'ignorance générale, ne peut pas changer l'opinion des hommes inſtruits, & ne fera pas perdre de vue une manière de guérir qui réunit en elle ſeule les propriétés qu'on ne rencontre que dans la combinaiſon d'un grand nombre de remèdes; au reſte, elle n'en doit pas moins être dirigée par un médecin prudent, & non par ces enthouſiaſtes pernicieux qui infectent le monde d'une doctrine erronée, qui ſcroit l'opprobre de la médecine, ſi elle devenoit celle des médecins inſtruits.

Quoique le plan de curation que je propose paroisse plus simple que ceux qui ont été indiqués jusqu'alors, cependant je n'exclus point du traitement de cette maladie une nombreuse classe de substances apéritives & emménagogues, dont l'expérience a prouvé que l'usage étoit utile. Mon objet a été seulement de prouver qu'on ne pouvoit compter sur leur efficacité, que par un traitement raisonné. J'ai fait voir quels étoient les obstacles qui s'opposoient à l'apparition des menstrues de la part du viscère qui devoit faire la sécrétion du fluide dont elles sont composées; j'ai donné les moyens d'accélérer son développement, & par conséquent l'ouverture de ses vaisseaux par un traitement local. Quand on est parvenu à ce point, on peut user des lavemens dont j'ai donné la composition ci-dessus; dans le même tems on prescrira à l'intérieur les gommes résines, comme le galbanum,

l'assa-fætida, la myrrhe, l'oppopanax, le castoreum, &c. unis aux préparations de mars, aux amers & aux apéritifs. Soit qu'on les donne en substance, ou qu'on les étende dans un véhicule convenable, on ne doit jamais oublier que, portant dans le sang une raréfaction & un mouvement considérable, il seroit dangereux de n'en pas suivre les effets avec prudence, & de n'en pas modérer l'action, si elle occasionnoit trop d'effervescence dans les humeurs.

Ce n'est pas sans motifs que j'ai insisté particulièrement sur les moyens de favoriser la circulation du sang dans l'utérus, par les relâchans, & que j'ai conseillé une grande modération dans l'usage des médicamens actifs, qui lui donnent une grande agitation. J'ai annoncé quels étoient les dangers qui étoient la suite de cette méthode inconsidérée ; mais je n'ai pas encore fait connoître tous les inconvéniens auxquels elle donnoit naiss-

ſance. Pour mieux concevoir ce que je vais ajouter, je ſuppoſe ici que les vices d'organiſation de la matrice, dont j'ai déjà parlé & dont je parlerai encore, ſont connus, ainſi que le défaut de développement ſuffiſant pour permettre l'écoulement du ſang par l'extrémité des artères utérines.

Morgagni donne, dans ſa quarante-ſixième Epître, la deſcription d'une matrice qui ne paroiſſoit pas plus volumineuſe que celle d'un enfant de vingt-trois jours, à dater de celui de ſa naiſſance, & dont Graaf nous a laiſſé le deſſein; il ajoute que les parois de ce viſcère étoient durs & preſque deſſéchés. La femme de laquelle il étoit tiré, avoit ſoixante-ſix ans. Ces vices d'organiſation, qui ne ſont pas rares, nous prouvent qu'on ne doit employer des emménagogues qu'avec la plus grande circonſpection. On trouvera des exemples de ce dé-

faut d'accroissement dans le Chapitre suivant.

La matrice ne parvient pas toujours au degré de développement convenable à l'âge où elle exécute ordinairement ses fonctions. Une fille qui paroissoit voluptueuse, mourut à vingt-deux ans, sans avoir été réglée. A l'ouverture du cadavre, nous trouvâmes,(un Médecin étranger & moi), l'utérus d'un petit volume, & un peu plus ferme qu'il n'a coutume de l'être. Ne seroit-ce pas souventpar cette raison (défaut du développement de l'utérus), que les menstrues tardent à paroître chez quelques sujets, qui d'ailleurs ont acquis l'accroissement ordinaire? Cette conjecture est d'autant plus probable que des filles qui n'avoient point eu leurs règles, jusqu'à un âge avancé, ont été très-bien réglées étant mariées, & sur-tout après avoir fait des enfans. J'ai démontré plus haut, que cette

circonſtance dépendoit de l'eſpèce d'activité avec laquelle les fluides ſe portent à la matrice, par l'uſage des plaiſirs de l'amour & par l'effet même de la groſſeſſe; ce qui ſera encore mieux éclairci en traitant des maladies des femmes groſſes.

Si les règles coulent quelquefois pendant un tems, avant le dévéloppement de l'utérus, comme on l'a remarqué à l'âge de cinq, ſix & ſept ans, les fauteurs d'une méthode active en concluront qu'on peut forcer le ſang à paſſer par les extrémités des vaiſſeaux du vagin; & que cette évacuation tiendroit lieu des menſtrues, en diſſipant la pléthore. Pour que cette objection eût quelque valeur, il faudroit auſſi prouver que les Médecins ſont les maîtres de diriger le cours du ſang à leur volonté: or, nous ſommes convaincus que rien n'eſt moins en notre pouvoir. Il nous eſt impoſſible de donner ces impulſions par-

ticulières à la nature : si nous parvenons quelquefois à aider la marche des liquides vers une partie, c'est qu'elle est disposée à les recevoir ; autrement nos efforts sont absolument inutiles ; mais en les multipliant on occasionne un trouble dans l'économie animale, toujours plus dangereux, que l'indisposition à laquelle on essayoit de mettre fin. Pour en donner un exemple sensible, j'en choisirai un qui ait un rapport immédiat avec la question présente.

Une fille avoit une suppression de règles depuis quelques années, on lui fit prendre pendant longtems des remèdes violens ; on alluma une fièvre hectique, malgré laquelle on ne discontinua pas les remèdes. Elle mourut, on trouva le bas ventre rempli d'une eau roussâtre & fétide ; il y en avoit aussi dans la cavité du thorax ; les vaisseaux de la matrice contenoient un sang noir & coagulé ; les

parois de ce viſcère étoient épais & durcis. N'eſt-ce pas plutôt à l'action des médicamens dont elle avoit fait uſage, qu'on doit attribuer les déſordres dont je viens d'expoſer le tableau, qu'aux ſuites mêmes de la ſuppreſſion ? C'eſt au moins le ſentiment qui me paroît le plus probable; ſentiment que des obſervations ultérieures (quand on les aura lues), rendront inconteſtable.

Quoi qu'il en ſoit, les femmes qui ne ſont pas réglées faute de développement ſuffiſant de la part de la matrice, ne paroiſſent éprouver aucun accident de ce défaut de menſtruation : en effet, le ſang ne pouvant s'amaſſer dans les canaux de ce viſcère, il eſt impoſſible qu'il y forme les engorgemens qui naiſſent dans des circonſtances différentes. Si la pléthore ſe manifeſte par ſes ſignes, elle donne lieu chez ces femmes aux

accidens qu'on remarque chez les hommes. On les guérit auſſi par les mêmes moyens, & ce ſont les ſeuls qu'on puiſſe preſcrire en pareil cas. C'eſt donc un abus condamnable, que de vouloir forcer le ſang à s'épancher par les extrémités des vaſes utérins, quand ils ne ſont pas ouverts. C'eſt donc une médecine funeſte, que celle qui s'applique à détruire des maux qui ne ſubſiſtent pas, parce qu'elle en crée qui n'auroient jamais exiſté. Il réſulte de ces réflexions, qu'une femme qui n'eſt pas réglée, à quelqu'âge que ce puiſſe être, n'a beſoin d'aucun ſecours, quand ſa ſanté n'eſt pas chancelante, & que les emménagogues, de quelque nature qu'ils ſoient, ne ſont indiqués que par les ſignes d'un engorgement ſanguin dans les viſcères internes de la génération.

J'ai cru que cet article méritoit d'être diſcuté d'une manière ſuivie,

parce qu'il n'est peut-être point de faute aussi fréquente dans la pratique, que celle de vouloir forcer l'écoulement des règles par des moyens violens, & qui font la perte d'un grand nombre de femmes.

CHAPITRE XX.

Défaut d'écoulement des Menstrues par vice de conformation.

§. I.

De l'imperforation du Vagin.

UN vice organique peut aussi s'opposer à l'écoulement des menstrues ; & il en existe de plusieurs espèces. Je ne parlerai dans ce chapitre que de ceux qui sont le plus généralement connus; j'entrerai dans un plus grand détail à ce sujet, en traitant de la stérilité. J'ai dit ailleurs que l'hymen étoit une membrane adhérente au contour

de la vulve, & qu'elle n'avoit pas toujours la même configuration. On a vu des ſujets chez leſquels cette partie étoit ſans ouverture ; ſon imperforation donne lieu aux accidens ſuivans.

Une fille qui a joui d'une bonne ſanté juſqu'au moment de l'apparition de ſes règles, conſerve quelquefois longtems cette ſorte d'embarras qui accompagne la première menſtruation ; cet état de gêne ou d'inquiétude ſe diſſipe en partie ; mais ſi le ſang n'a pas coulé, celui qui ſort chaque mois de l'utérus, s'amaſſe dans la cavité du vagin ; il en réſulte, enfin, un poids incommode, un ſentiment d'engourdiſſement dans cet organe, ſenſation qui s'augmente proportionnellement à la quantité de ſang qui y eſt dépoſée. Le poids augmente avec le tems, gêne la ſortie des matières fécales & celle des urines, par la preſſion que le vagin diſtendu exerce ſur le rectum

& la vessie, & plus particulièrement sur son col; à ces symptômes se joint une sorte d'engourdissement des extrémités, des tiraillemens douloureux, dans les aînes & la région lombaire, suite nécessaire de l'irritation des nerfs du vagin. Cet état occasionne d'autres incommodités sympathiques, par la communication des nerfs des viscères avec ceux du vagin : une jeune fille, dont parle Hyppocrate, étoit devenue boiteuse, parce que le sang amassé dans le vagin, & qui n'avoit pas eu d'écoulement, comprimoit les nerfs sacrés.

On doit observer que l'organe dont je parle, est susceptible d'une grande extension, sur-tout lorsqu'elle est graduée; les règles sont bien propres à lui faire acquérir des dimensions excessives, parce que dans l'intervalle de leur apparition, les membranes du vagin se prêtent à la dilatation, & sont plus propres à s'étendre à l'abord

du fluide menstruel, lorsqu'une nouvelle révolution les fait couler.

Si on examine l'état des parties extérieures de la génération, on apperçoit à l'orifice du vagin une membrane plus ou moins ferme, arrondie dans son milieu, & présentant sa convexité à l'extérieur, parce que le fluide retenu dans le vagin la pousse en dehors; on distingue par le tact le liquide dont elle empêche l'écoulement.

On a proposé plusieurs méthodes pour donner issue au sang: Hyppocrate employoit des topiques caustiques pour détruire cette membrane; c'est une méthode longue, gênante & qui n'est pas sans inconvénient, parce que l'action des substances dont on fait usage peut se porter (quelque précaution qu'on prenne) sur les parties environnantes, les corroder, les enflammer, les faire suppurer, & si on n'y prend garde, les cicatriser ensemble;

inconvénient plus grave que la maladie qu'on veut guérir, & dont j'aurai occasion de parler dans ce chapitre.

Les Modernes emportent cette production avec l'instrument tranchant. Quelques Opérateurs se contentent de la percer avec le troicart ; il en résulte les inconvéniens suivans : elle se durcit à la longue, & rend les plaisirs du mariage impossibles ou difficiles, elle ne laisse pas évacuer tout le sang qui doit s'écouler, parce que le cercle qu'elle forme encore, force une petite portion du liquide à séjourner dans la cavité du vagin ; par sa stase il dégénère, il s'altère, & peut enflammer les parties avec lesquelles il est en contact ; d'ailleurs, il est une source d'odeur désagréable & de malpropreté, à laquelle il est difficile de remédier autrement que par des injections très-difficiles à pratiquer.

Il vaut mieux ouvrir la membrane dans sa longueur, avec la pointe d'une

lancette; on aura ſoin de s'aſſurer avant l'opération, s'il n'y a point de corps ſolide qui ſe trouve placé derrière elle, parce qu'il pourroit arriver que l'abaiſſement de la matrice fît deſcendre ſon orifice juſqu'à l'entrée du vagin ; les membranes de cet organe peuvent auſſi être réunies, & dans ce cas on prendroit d'autres précautions. Après avoir fait une ouverture, on laiſſera écouler le ſang, enſuite on emportera les deux côtés de la membrane avec des ciſeaux courbes, ou la lancette, en ſoutenant les débris avec des pinces. On conçoit bien quelle eſt l'attitude qu'on doit faire garder à la malade, pour opérer plus facilement; cette particularité n'a pas beſoin de développement.

Cette opération n'exige point de panſement, il faut ſeulement preſcrire des injections avec l'eau de miel, ou une décoction émolliente, pour nettoyer le vagin ; il ne ſeroit pas prudent

d'emporter

d'emporter l'hymen avant l'apparition des menſtrues, parce qu'il pourroit arriver qu'on bleſſât les parois du vagin ; le tems le plus convenable eſt celui où le ſang des menſtrues tient les côtés de cet organe ſéparés ; le Chirurgien opère d'une manière plus ſûre. Si le liquide ne couloit pas après avoir ouvert l'hymen, on chercheroit la cauſe de ce phénomène. Ruiſch, avoit obſervé qu'après avoir emporté la première membrane, il en exiſtoit une ſeconde placée plus profondément ; il l'ouvrit, & le ſang menſtruel s'écoula. Si l'extirpation de la membrane occaſionne une hémorragie, on appliquera ſur les bords de la plaie de la charpie imbibée d'une décoction aſtringente, ou on introduira dans le vagin une tente imbibée de la même décoction ou d'eau alumineuſe ; on ſoutiendra l'un ou l'autre avec un appareil convenable.

La vulve n'eſt pas, comme on voit,

la ſeule partie du vagin, qui ſoit ainſi fermée ; un vice de conformation ſemblable, ſe trouve quelquefois placé dans la partie ſupérieure de cet organe ; Morgagni l'a remarqué à l'ouverture du cadavre d'une femme âgée, qui n'avoit point eu l'écoulement de ſon ſexe. Elle avoit joui d'une très-bonne ſanté, juſqu'au moment où elle fut attaquée de la maladie dont elle mourut. A quelque profondeur que cette membrane ſoit placée, l'opération ne doit être pratiquée que dans le tems où la partie ſupérieure du vagin ſera diſtendue par le ſang des menſtrues. Morgagni eſt d'avis qu'on ne faſſe pas d'opération ſi les accidens qui réſultent de l'amas du fluide des règles, n'exiſtent pas, parce qu'alors elle devient inutile, puiſque la femme n'eſt pas réglée. Cependant, ce vice étant un obſtacle à la génération, le conſeil de cet Auteur ne peut regarder que les perſonnes qui

vivent dans le célibat ; car le défaut de menſtruation n'étant pas une cauſe abſolue de ſtérilité, les femmes qui ſe marieront, doivent être ſoumiſes à l'opération.

La place qu'occupe une membrane fixée dans la partie ſupérieure du vagin, ne permet pas qu'on l'enlève avec facilité, comme celle qui ferme ſon orifice externe. On ſe ſervira du troicart pour en faire l'ouverture ; on aura ſoin de diriger l'inſtrument avec l'extrêmité de l'index de la main gauche. Il ſeroit dangereux de le porter trop en avant ou en arrière, parce qu'on pourroit bleſſer une des parois de cet organe, & peut-être la veſſie ou le rectum qui ſont placés immédiatement ſur lui. Après l'écoulement du ſang menſtruel, on dilatera l'ouverture, en y introduiſant des corps qui ſe gonflent par l'humidité, des morceaux d'éponges préparées,

ou quelque ſubſtance analogue. On pourroit ſe ſervir, avec quelque ſuccès, d'un inſtrument qui a été préſenté l'an dernier à la Société Royale de Médecine; c'eſt un cylindre composé de trois branches réunies par une charnière. On introduit à ſa partie inférieure une vis qui dilate ces branches; à meſure qu'elle marche, les branches s'écartent davantage. Cet inſtrument étoit deſtiné, par ſon auteur, à un autre uſage que celui que j'indique; la Compagnie le trouva ingénieuſement exécuté, mais elle ne crut pas qu'il rempliroit le but qu'on s'étoit propoſé. Quelque moyen qu'on emploie, il eſt difficile d'éviter une légère douleur; pour diſſiper cet accident, on preſcrira des injections émollientes, des bains de ſiége & ceux de vapeur. Hyppocrate ſe ſervoit de dilatatoire d'étain, fait en cône; à proportion que l'ouverture ſe dilatoit,

il changeoit d'inſtrument, & introduiſoit un cône d'un volume plus conſidérable.

§. II.

De la réunion des parois du Vagin.

On a obſervé deux ſortes de réunions dans les parois du vagin, l'une naturelle & l'autre accidentelle. La première peut auſſi exiſter de différentes manières; ou le canal du vagin eſt fermé dans toute ſa longueur, ou ſes parois ne ſont réunies que dans ſon commencement ou dans ſon fond. Il n'eſt pas difficile de connoître la réunion qui a lieu dans le commencement de l'organe ou à ſon fond, mais il n'eſt pas auſſi aiſé de ſavoir ſi la première ſubſiſte dans toute la longueur du vagin: une circonſtance peut quelquefois donner une notion exacte ſur ce point; c'eſt celle où l'amas du ſang menſtruel dans l'utérus, augmenteroit

la capacité de ce viſcère ſans dilater la portion ſupérieure du vagin ; cependant, ſi l'utérus étoit imperforé, on n'acquéroit pas plus de connoiſſance ſur la ſtructure du vagin. Lorſque la réunion de ſes parois n'a lieu qu'à ſon orifice extérieur, la partie ſupérieure ſe gonfle par l'abord du ſang menſtruel ; & par l'introduction de l'index dans l'anus, on reconnoît les dimenſions que la portion ouverte acquiert par la dilatation qu'occaſionne le fluide qui s'y amaſſe chaque mois. On diſtingue auſſi très-facilement ſi la coalition a lieu dans le fond, ſi l'entrée reſtant ouverte au corps étranger qu'on y introduit, il n'arrive pas juſqu'à l'orifice de la matrice.

J'ai dit dans l'article précédent, qu'il falloit ſuppoſer la matrice dans l'état naturel & s'acquittant de toutes ſes fonctions, pour diſtinguer les différens vices d'organiſation dont je donne l'hiſtoire ; on apprendra par le

chapitre ſuivant que la matrice n'eſt pas exempte non-plus d'imperfection dans ſa ſtructure ; ce qui laiſſe encore de nouveaux doutes ſur le diagnoſtic des différentes coalitions du vagin.

Quoi qu'il en ſoit, on ne peut y remédier que par une opération difficile, c'eſt la diſſection des côtés de cet organe. Morgagni obſerve qu'elle eſt très-dangereuſe quand la portion réunie eſt longue, parce qu'on peut bleſſer les parties voiſines, faire une ouverture au canal de l'urèthre, ou à la veſſie ou au rectum ; occaſionner des fiſtules qui donneroient paſſage à l'urine ou aux excrémens ; d'où réſulteroit & par ſuite le maraſme par la continuité de cet écoulement. L'hémorragie qui ſurvient pendant la diſſection, eſt encore un autre obſtacle à l'opération ; Blaſius fut contraint d'abandonner la ſuite de celle qu'il avoit commencée, parce que la quantité de ſang qui s'écouloit n'en permit pas la continuation.

L'ouverture de quelques cadavres de femmes qui n'avoient point d'ouverture au vagin, préſente auſſi une circonſtance qu'il eſt bien eſſentiel de remarquer ; c'eſt que quelques-unes n'avoient point de matrice, & que ce viſcère chez les autres étoit d'un très-petit volume & très-défectueux ; ſorte de conformation qui avoit mis obſtacle à la ſécrétion des règles. Les perſonnes qui ont fourni ces obſervations ſingulières, avoient vécu longtems ſans incommodité, & le ſang n'avoit point cherché une iſſue par un viſcère dont la ſtructure défectueuſe ne pouvoit lui donner paſſage. D'après ces conſidérations, l'opération, ſi on l'avoit pratiquée, auroit été abſolument infructueuſe. Il réſulte de ces faits, qu'on ne doit la tenter que lorſque l'amas de ſang menſtruel dans l'utérus, expoſeroit la femme ainſi conformée au danger de perdre la vie.

La réunion accidentelle du vagin

diffère aussi par les circonstances de sa formation. Elle est complette ou incomplette, & chacune d'elle présente des phénomenes differens. Une petite fille se chauffoit avec un pot de terre rempli de charbons embrâsés & recouverts de cendre chaude; c'est un usage très-général dans quelques Provinces. Elle fit un mouvement qui la fit tomber; elle cassa le pot dans sa chûte; le charbon répandu à terre lui brûla la vulve. On ne fit point attention aux suites de cet accident; & les deux côtés du vagin se réunirent en se cicatrisant. Cependant il étoit resté au milieu de la vulve un petit trou par lequel les règles s'écoulèrent dans leur tems. Cette jeune personne se livra aux caresses d'un garçon qu'elle aimoit, & devint grosse. On incisa les parois du vagin depuis l'ouverture par laquelle les menstrues s'écouloient, jusqu'au dessous du méat urinaire; mais cette ouverture ne suf-

fiſoit pas pour le paſſage du fœtus : peut-être que la coalition du vagin avoit été plus profonde qu'on ne l'avoit cru, & on n'avoit pas cherché à s'en aſſurer par un examen ſuffiſant. Le fœtus étoit toujours pouſſé vers le rectum dans les douleurs de l'enfantement, de ſorte qu'il en réſulta un déchirement du périné & du rectum, & de la portion poſtérieure de la vulve qui n'avoit pas été ſoumiſe à l'opération.

Il y a pluſieurs exemples de l'union des parois du vagin par la combuſtion, mais tous n'ont pas eu les mêmes ſuites, parce que l'ouverture a été fermée complettement dans quelques ſujets. Dans ce cas l'abord du ſang menſtruel a dilaté le vagin par ſa préſence. Cette maladie reſſemble, à beaucoup d'égards, à celle qui réſulte de l'éxiſtence d'un hymen imperforé. Elle ſe diſtingue par les mêmes ſignes ; mais l'opération qu'elle exige, eſt

différente. Il ne ſuffit pas de faire une ouverture pour faciliter l'écoulement du ſang, il eſt néceſſaire de diviſer complettement les deux côtés de la vulve, ce qui ne préſentera pas de grandes difficultés, quand ſa réunion ne ſera pas profonde. On attendra que le vagin ſoit diſtendu par le ſang menſtruel, afin que l'écartement de ſes parois au-deſſus du point d'adhérence, les y défende de toute eſpèce de léſion.

Quelques Auteurs conſeillent de faire une ouverture avec le troicart, & d'inſérer après l'écoulement du ſang, des éponges préparées pour dilater inſenſiblement l'ouverture, & lui donner l'étendue ſuffiſante.

Quand une inflammation conſidérable occupe toute la capacité du vagin, la réunion des parois de cet organe eſt difficile à détruire. Si l'inflammation a été violente, l'adhérence eſt ſi forte, que les rides du vagin

ſe confondent les unes avec les autres, & que leur diſſection devient preſqu'impoſſible, ſans ouvrir un des côtés & bleſſer les organes auxquels il eſt adhérent. Le degré d'intenſité de l'inflammation fixe donc la poſſibilité ou l'impoſſibilité d'opérer. Pour avoir une véritable idée de cette propoſition, qu'on ſe rappelle quelle eſpèce d'adhérence on rencontre entre la plévre & le poumon à l'ouverture d'un grand nombre de cadavres. La réunion eſt quelquefois ſi légère, qu'elle ſe détruit ſans effort; tandis que dans d'autres circonſtances, la matière gélatineuſe & purulente s'eſt épaiſſie à tel point, qu'elle forme avec la ſurface du poumon & la plévre, une concrétion ſolide qui réſiſteroit aux plus grandes violences, & qui offre même une grande réſiſtance aux inſtrumens tranchans, par ſa dureté & ſon épaiſſeur.

La même choſe a lieu dans le va-

gin ; c'est dans des circonstances semblables que Morgagni conseille de ne tenter aucune opération ; l'exemple de Blasius, qui avoit été contraint d'abandonner celle qu'il avoit commencée, fut le motif du conseil que Morgagni donnoit à quelques femmes qui le consultoient sur la même maladie. Benevoli, malgré les accidens dont Blasius a fait l'énumération en parlant des précautions qu'il avoit prises, eut la témérité de disséquer les parois du vagin, qu'une inflammation violente avoit réunis ; il ne fut pas plus heureux que Blasius, & fut contraint comme lui de laisser l'opération imparfaite.

Il est difficile qu'une inflammation violente du vagin ne se communique pas à la matrice, & alors l'agglutination du col de l'utérus se trouve réunie à celle des parois du vagin. La dissection de ce dernier organe devient inutile, puisque l'utérus est fer-

mé. Je dirai dans le chapitre ſuivant comment on doit ſe comporter dans le cas où le ſang menſtruel s'amaſſeroit dans la matrice, faute de trouver iſſue. Quoi qu'il en ſoit, la réunion du vagin n'exiſte quelquefois que dans ſon extrémité inférieure ; pour la détruire, on écartera autant qu'il ſera poſſible les côtés, afin de faire plus facilement la ſéparation des parties réunies : à proportion que l'ouverture ſera plus profonde, on dilatera les parois avec un *ſpeculum*. La réuſſite ſera plus aſſurée quand l'inflammation n'aura pas été vive, parce qu'il y aura moins de confuſion dans les parties agglutinées. On aura ſoin que le ſpeculum ne cauſe pas de déchiremens ; & pour les éviter, on n'écartera ſes branches qu'autant qu'il ſera néceſſaire pour faciliter l'opération.

Des praticiens habiles ont penſé que le ſpeculum ſeul pouvoit détruire les adhérences dont je parle, en conti-

nuant l'extenſion de la vulve par ſa préſence ; ils prétendent par-là imiter la nature, qui, dans les douleurs de l'accouchement, avoit opéré des décollemens de la même eſpèce. On conçoit que pour que la choſe ſe paſſe ainſi, il eſt néceſſaire que l'inflammation ait été modérée. Si la réunion étoit profonde, le tiraillement qu'occaſionneroit le ſpeculum feroit naître une nouvelle inflammation, par conſéquent ſon uſage longtems continué, feroit un moyen dangereux. Il faut encore ſuppoſer pour placer cet inſtrument, que la vulve n'a pas été compriſe dans l'inflammation, puiſqu'alors il n'y auroit pas moyen de le fixer d'une manière ſtable.

L'agglutination du vagin eſt encore incomplette quand, dans la longueur de ſon canal, il ſubſiſte une petite ouverture qui facilite l'écoulement des règles. On propoſe dans ce cas

la dilatation de ce conduit, par des éponges préparées. On a pour objet de faciliter la fécondation & l'accouchement d'une femme qui porte ce vice de conformation. Quelque dilatation qu'on puiſſe ſe promettre par cette méthode, peut-on eſpérer de prévenir les déchiremens au moment où le fœtus parcourra un organe d'une ouverture médiocre ? Quand on parviendroit à donner une capacité aſſez conſidérable au vagin, on doit être perſuadé qu'elle n'aura lieu que par une diſtenſion exceſſive des parties moyennes de ce canal ; mais les côtés reſtant conſtamment unis, ne ſe prêteront pas dans le moment de l'accouchement, & les portions qui auront été dilatées ſeront expoſées au déchirement, parce qu'elles ne formeront par une capacité capable de contenir le fœtus ſans ſe rompre. Il eſt donc bien eſſentiel qu'une femme

avec cette incommodité, vive dans le célibat, si elle ne veut pas s'exposer au danger de perdre la vie.

§. III.

De l'imperforation de l'orifice de l'Utérus.

La membrane qui couvre le vagin, se continue quelquefois sur l'orifice de l'utérus, comme Fabrice d'Aquapendente l'avoit remarqué en examinant la conformation d'une dame vivante. Littre avoit fait la même observation à l'ouverture d'un cadavre. Morgagni, en disséquant les parties de la génération d'une femme de cinquante ans, trouva l'orifice de la matrice fermé par une membrane blanche & épaisse, qui interrompoit toute communication entre ce viscère & le vagin.

Benevoli fut consulté pour une jeune

fille qui avoit une suppression d'urine. L'histoire de cette maladie est intéressante & mérite de trouver place ici. La suppression étoit accompagnée de tous les accidens qui en sont la suite. Benevoli avoit essayé inutilement d'introduire la sonde dans le canal de l'urèthre, & il n'avoit pas pu la faire parvenir jusqu'à la vessie; c'est que la distension de la matrice avoit allongé le canal de l'urèthre. Il en étoit résulté un angle formé par ce canal, & le corps de la vessie poussé en avant par l'utérus au-dessus des os pubis ; en sorte que l'ouverture de la vessie ne correspondoit plus au canal de l'urèthre ; circonstance dont j'observerai plus particulièrement les phénomènes en parlant des maladies de la grossesse.

Quoi qu'il en soit, Benevoli ne réussissant pas le premier jour, attendit au lendemain pour recommencer l'opération. Au lieu de suivre la route de

l'urèthre, il plaça la ſonde dans le vagin ſans s'appercevoir de ſon erreur: il la porta à l'orifice de la matrice, & l'inſtrument ne pénétroit point dans la cavité de ce viſcère; il crut que le ſphincter de la veſſie irritée, ſeroit dilaté par une impulſion plus vive. Il pouſſa le catheter plus fortement & l'enfonça dans l'utérus. Au même moment il ſortit par l'extrémité de l'inſtrument une très-grande quantité de liquides d'une couleur obſcure & ſemblables à une lie de vin. Il crut d'abord que c'étoit une urine enſanglantée. Quand toute cette matière fut évacuée, l'urine paſſa enſuite avec impétuoſité par ſa voie naturelle. Il reconnut alors que le catheter avoit été introduit dans la matrice & non dans la veſſie. La malade éprouva au même inſtant un très-grand ſoulagement. Il y avoit trois ans que le volume de ſon ventre groſſiſſoit chaque mois par l'amas du ſang menſtruel qui avoit diſtendu la

matrice. Le ventre s'affaissa complettement. Benevoli estime la quantité de fluides qui s'écoula, à trente deux livres.

En traitant de la distension du vagin, par la présence du sang menstruel retenu dans sa cavité, j'ai fait l'énumération des accidens qui étoient la suite de la compression des nerfs sacrés de la vessie & du rectum. Quand c'est la matrice qui est distendue par la présence du liquide, qui devoit former les règles, les accidens sont encore plus marqués, parce que l'utérus est susceptible d'une plus grande extension, & que par conséquent il doit occasionner sur les parties voisines, une compression plus considérable : de-là l'engourdissement, la stupeur & la difficulté de mouvoir les extrémités, leur gonflement, leur hédœmitie, la suppression des urines, la constipation, la répulsion des viscères du bas-ventre ; d'où la difficulté des digestions, celle

de la reſpiration, l'amaigriſſement, la corruption du ſang en ſtagnation dans l'utérus, & ſes ſuites : j'en parlerai dans le chapitre ſuivant.

Quand l'utérus eſt imperforé, il n'eſt pas aiſé de donner iſſue au ſang qui ſéjourne dans ſa cavité ; ſi la membrane qui lui refuſe un paſſage ſe trouve placée à la partie inférieure du col, la difficulté eſt moindre que ſi elle étoit à la partie oppoſée. Dans le premier cas, le fluide abondant diſtend le viſcère qui le renferme, & le col eſt obligé de ſe prêter à cette extenſion, par conſéquent il s'amincit, il diminue de longueur, & s'élargit au-deſſus de l'inſertion de la membrane. Cet état eſt facile à reconnoître par le tact ; car on diſtinguera aiſément ſi le col fait partie du volume de l'utérus augmenté, ou s'il a conſervé ſa longueur. On juge bien que pour qu'il change ainſi ſes dimenſions, il eſt néceſſaire que la malade

ait eu une longue maladie, c'est-à-dire, que la quantité de fluides contenus dans la matrice soit considérable. Avant que d'en venir à l'opération, on fera prendre à la malade des bains de vapeurs, &, encore mieux, des fumigations, en introduisant la vapeur de l'eau jusqu'à l'orifice de la matrice, par le moyen d'un entonnoir fait exprès. Par cette méthode l'orifice de la matrice & la membrane même se dilateront plus aisément. Quand on aura ainsi disposé les parties, on introduira jusqu'à ce même orifice un troicart d'une longueur convenable, en observant de le diriger avec un doigt de la main gauche, de manière à ce que la pointe qui percera la membrane se trouve à l'axe de l'ouverture du col de l'utérus. Cette manœuvre ne présentera pas beaucoup de difficultés, parce que le viscère distendu descend dans le petit bassin, & par conséquent se rapproche

de l'ouverture de la vulve ; mais pour que les parties reſtent ainſi diſpoſées, il faut coucher la malade ſur le bord d'un lit élevé, le corps élevé, autrement l'utérus remonteroit dans la cavité du bas-ventre, & rendroit la manœuvre plus difficile.

Si la membrane eſt placée à la partie ſupérieure du col de l'utérus, l'opération devient beaucoup plus difficile, parce que pour parvenir juſqu'à elle, il faut franchir la longueur du col. Dans toute ſon étendue on rencontre des replis diſpoſés en différens ſens qui s'oppoſent à l'introduction d'un corps étranger, quelquefois même ils ſont aſſez éminens pour ne pas céder à l'impulſion ſans qu'on riſque de les rompre. Ce ſont des eſpèces de lames qui partent des parois du col, ſe terminant en pointe, ayant une figure concave du côté du vagin, & convexe du côté de la matrice ; elles s'entrelacent enſemble par leurs

extrémités, & par cette disposition elles font dévier les instrumens qu'on voudroit faire parvenir dans la cavité de l'utérus. On les effacera en partie par un dilatatoire semblable à celui que j'ai indiqué ci-dessus. On aura soin d'introduire des vapeurs aqueuses dans le vagin avant, après, & pendant que le dilatatoire sera placé dans le col de l'utérus. Outre ces précautions on prescrira des bains de siége à la malade ; car dans cette maladie l'opération (l'ouverture de la membrane) exige plus de soin, plus d'attention & plus d'adresse que dans le cas précédent. En ramollissant ainsi le col de la matrice, on insérera chaque jour le dilatatoire plus avant. On observera, en le plaçant, de bien reconnoître la direction du col & de l'amener en avant, en plaçant un doigt derrière lui pour le diriger & le soutenir. Quand on jugera que l'ouverture est disposée à recevoir le trois-quart,

on

on percera la membrane. On riſque dans cette opération de faire l'ouverture ſur une petite portion du col de la matrice ; mais cette ſection n'eſt pas dangereuſe, parce qu'elle ne pénètre pas dans la ſubſtance du col, & que les relâchans qu'on aura employés, préviendront l'inflammation. D'ailleurs, quand il en réſulteroit quelques légers accidens, ils ne ſont pas comparables à ceux qui dépendent de la corruption du ſang qui a trop longtems ſéjourné dans la matrice.

Un troicart ordinaire ne peut pas ſervir à l'opération que je propoſe, il n'eſt pas d'une longueur ſuffiſante, ſa pointe qui eſt toujours éminente au-delà de la canule, bleſſeroit plus aiſément le col de l'utérus. Il vaut mieux ſe ſervir d'un autre inſtrument dont la pointe ſoit abſolument cachée dans un cylindre qui défend de ſon contact les parties qu'on doit ménager. On aura ſoin que l'ex-

trémité de la canule ſoit arrondie, & que le trou par lequel paſſera la pointe avec laquelle on veut percer la membrane, ſoit plus petit que le corps de la canule; par ce moyen on introduira l'inſtrument en franchiſſant, par des mouvemens ménagés, les replis du col de l'utérus, & on parviendra juſqu'à la membrane ſans crainte de faire aucune léſion.

L'inflammation de la matrice & de ſon col, occaſionne quelquefois une agglutination parfaite des parois de cette dernière partie. M. Joubert, aſſocié regnicole de la Société Royale de Médecine, a communiqué à la Compagnie un fait qui confirme cette propoſition. La dame qui fut attaquée de cette maladie, étoit alors à Saint-Domingue, & réſide maintenant à Paris. L'inflammation fut aſſez violente, pour que le col fût détaché de l'utérus par la ſuppuration. Depuis cette époque cette dame n'a point eu

ſes règles, parce que les parois de l'utérus ſe ſont réunis par leur partie inférieure. Peut-être auſſi que ce viſcère a éprouvé un changement aſſez conſidérable, pour qu'il n'y ait plus de ſécrétion des menſtrues ; car depuis pluſieurs années que cet événement a eu lieu, la perſonne qui l'a éprouvé, ne paroît pas ſenſiblement incommodée. On lui a fait faire des ſaignées aſſez rapprochées pour ſuppléer aux menſtrues, & prévenir les effets de la pléthore ; c'eſt une précaution néceſſaire à la conſervation de ſa ſanté.

Si l'inflammation avoit fixé ſon ſiége ſur le col ſeul de l'utérus, cet accident n'auroit pas mis obſtacle à la menſtruation, & le ſang amaſſé dans le viſcère, auroit donné lieu à des ſymptômes ſemblables à ceux que j'ai dit dépendre de ſon imperforation. Dans cette circonſtance, il auroit été dangereux de vouloir enfoncer le troicart

dans toute la longueur du col de la matrice, par la difficulté de diriger l'inſtrument dans ſon milieu. Dans ce cas il vaudroit mieux percer le corps du viſcère ; la plaie ſeroit moins conſidérable, & l'on obtiendroit plus facilement ſa cicatriſation. L'opération ne ſera utile qu'autant qu'on aura ſoin que la canule ſoit fixée dans l'ouverture pratiquée à la matrice pour faire des injections, & prévenir la réunion des points déſunis. Si on ne laiſſoit pas une ouverture artificielle, il faudroit recommencer l'opération, ce qui n'auroit pas lieu ſans inconvénient au moment de la ceſſation des règles. Dans le tems où il ne s'amaſſeroit pas une quantité de ſang ſuffiſante pour déterminer à lui donner iſſue, il ſe corromproit par ſon ſéjour dans l'utérus, & occaſionneroit des accidens qui ne ſe termineroient que par la mort. Si les extrémités des vaiſſeaux qui verſent le ſang menſtruel dans l'u-

térus étoient restées libres, on ne doit pas croire que les saignées préviendroient complettement l'exécution de cette fonction, à moins qu'on ne les réitérât au point d'exténuer la malade : ce qui donneroit naissance à des maladies plus graves que celles qu'on voudroit éviter.

Il se présente ici une question qui n'a point été traitée par les auteurs ; c'est de distinguer la grossesse d'avec le défaut d'écoulement des menstrues, retenues dans l'utérus quand il est imperforé. L'augmentation de son volume & les tiraillemens qu'il éprouve par la congestion du sang menstruel, causent des accidens très-ressemblans à ceux de la grossesse. Pour distinguer l'un & l'autre état, je rapporterai une observation de Van-Swiéten. « Une » jeune personne n'avoit point eu l'é» coulement de ses règles, quoiqu'elle » eût éprouvé les symptômes qui en » annoncent la première apparition. Le

» ſang qui devoit s'écouler de la matrice, y reſta renfermé ; & à chaque révolution des menſtrues, il s'accumuloit dans le viſcère. Les accidens ſe multiplièrent avec le tems, & la malade mourut. A l'ouverture du cadavre on trouva le col de l'utérus deux fois plus long qu'il ne l'eſt ordinairement, il étoit fermé par une membrane très-épaiſſe qui avoit intercepté le cours du ſang ».

Cette particularité (la longueur du col) ſeroit-elle conſtante chez les filles dont la matrice eſt imperforée? Ce ſeroit un ſigne caractériſtique du défaut de menſtruation, parce que dans la groſſeſſe le col diminue à proportion du développement de l'utérus, ce qui établiroit une différence très-marquée entre la geſtation & le défaut de menſtruation dont je parle. On ne rendra ce diagnoſtic ſûr, que par une obſervation ſuivie ; il ſuffit d'indiquer aujourd'hui cette ſingulière circonſtan-

ce, pour fixer l'attention des Médecins ſur ce ſujet important.

L'expérience prouve que les femmes chez leſquelles il y a ſuppreſſion ſouffrent davantage à l'époque de leurs menſtrues, que dans le tems ſuivant; en ſorte que chaque période eſt marquée par des accidens plus nombreux & plus graves. N'obſerveroit-t-on pas la même choſe chez les filles imperforées? Le ſang qui s'amaſſe chaque mois dans l'utérus, procure à ce viſcère une extenſion nouvelle dans un court eſpace de tems, & cette dilatation précipitée ne peut pas avoir lieu ſans un nouveau tiraillement des fibres de la matrice, d'où doivent réſulter des ſymptômes qui ſeront plus ſenſibles dans le tems où le ſang auroit dû s'écouler. Il n'en eſt pas de même de la groſſeſſe, les fluides ſe rendent au placenta d'une manière continuée & toujours ſoutenue. Le développement de l'utérus ſe fait donc

graduellement ; & si son tissu s'irrite de ce nouvel état, l'irritation persiste ordinairement sans intervalle, jusqu'après les trois ou quatre premiers mois de la grossesse, & quelquefois jusqu'à son terme ; particularité qui établiroit encore une différence réelle entre la gestation d'un fœtus, & la stagnation du sang menstruel dans la matrice. Au reste, je ne donne cette conjecture que comme une probabilité, que le tems confirmera ou détruira d'après l'observation.

Quoi qu'il en soit, la grossesse a aussi ses signes qui ne sont pas toujours équivoques; comme les mouvement du fœtus après les premiers mois de la gestation, le gonflement des mammelles, &c. D'ailleurs, l'accroissement de l'utérus est plus prompt dans la gestation que dans la maladie qui fait le sujet de ce paragraphe, parce que la quantité de liquides qui se portent dans les vaisseaux de ce

viſcère, dans ceux des membranes, ceux du fœtus & les eaux qui l'environnent, forment par leur réunion un volume ſupérieur à celui qui réſulteroit de la quantité de fluides menſtruels qui ſe ſeroient écoulés pendant neuf mois. Cette opinion eſt contraire aux idées reçues, & qui ont été tranſmiſes par les Médecins de l'antiquité; mais je ſuis perſuadé qu'en réfléchiſſant à la perte de ſang que fait une femme accouchée, aux lochies qui ſuccèdent, aux eaux qui s'étoient amaſſées dans les membranes, & à la matière laiteuſe qui repaſſe dans le ſang, on reſtera convaincu que les anciens avoient mal obſervé, & que leur ſentiment n'eſt pas ſoutenable.

L'examen d'une membrane par le moyen d'une ſonde un peu flexible, ſeroit encore une manière de s'aſſurer de ſon exiſtence; mais on juge combien cette ſorte d'opération exige

d'adresse & de réserve de la part du Chirurgien.

§. I V.

De l'obliquité de l'Utérus.

En considérant les différentes positions vicieuses que prend la matrice dans divers sujets, on est obligé de reconnoître plusieurs causes de ce défaut de situation ; elles se tirent de l'état de l'utérus, de celui des ligamens, & des parties solides auxquelles ils sont fixés. Il est rare que l'utérus soit porté de côté par lui-même dans une jeune personne qui n'a éprouvé aucune maladie capable de former une congestion dans un des points de ce viscère. Ses engorgemens sont ordinairement la fixation d'une humeur laiteuse ou d'une matière morbifique qui a fait irruption sur lui. J'ai donné ailleurs des exemples de ces phéno-

mènes; j'ai trouvé la matrice penchée ſur un des côtés, par l'effet des obſtructions. Les reſtes d'une humeur variolique ou d'une autre maladie exanthématique, affections fréquentes dans l'enfance, ſont les cauſes ordinaires d'engorgement ; mais ils ne ſe portent que ſur les viſcères qui ont acquis un développement proportionné à l'accroiſſement du corps, parce que ces derniers fourniſſent au ſang infecté d'humeurs étrangères, un paſſage continuel & facile, au lieu que la matrice chez les jeune s filles n'a pas encore été étendue convenablement, & ſes vaiſſeaux ne paroiſſent contenir que la quantité de fluides néceſſaires pour ſon accroiſſement & ſa nourriture, juſqu'après la première apparition des menſtrues.

Il n'en eſt pas de même de ſes ligamens, & ſur-tout des ligamens larges; la fréquence des congeſtions qu'on y rencontre fait aiſément ſoupçonner

que l'affection de ces parties peut occasionner la déviation de l'utérus. Galien assure même, qu'il suffit que le sang se porte plus abondamment à l'un d'eux qu'aux autres, pour être raccourci, & éloigner la matrice de sa position naturelle ; cette assertion paroît d'autant plus hasardée qu'elle n'est prouvée par aucun fait. Sa comparaison des muscles en contraction qui se raccourcissent par la présence d'un fluide raréfié, & qui font fléchir les parties solides auxquelles ils s'attachent, n'est pas applicable à la question présente. La quantité de sang qui distendroit les vaisseaux d'un des ligamens, ne suffit pas pour le raccourcir au point de forcer la matrice à changer de position, ce ne peut être que par une congestion lente, & par la fixation d'un liquide coagulé que cet effet ait lieu.

Morgagni ouvrit le cadavre d'une femme de quarante ans, l'utérus étoit

petit & abbaiſſé ; il étoit très-rapproché du côté droit, le ligament rond de ce même côté étoit beaucoup plus court que le gauche. Une femme de l'âge à-peu-près de cinquante ans mourut à l'hôpital, ſon cadavre fut ranſporté à l'amphithéâtre, où Morgagni donnoit ſes leçons d'anatomie. On trouva l'utérus très-rapproché du côté gauche. Le ligament rond de ce côté étoit plus court que l'oppoſé. Une autre femme avoit la matrice portée du côté droit, au point que la région moyenne de la cavité du baſſin étoit abſolument vuide ; effet qui dépendoit du défaut de longueur du ligament rond de ce même côté.

Les ligamens larges ne ſont pas exempts des mêmes vices de conformation ; j'ai ouvert une femme qui avoit l'utérus très-rapproché du côté droit, parce que le ligament large n'avoit que la moitié de la longueur convenable. Riolan rapporte une ob-

ſervation ſemblable. Weitbreht avoit fait des remarques ſi multipliées ſur ce défaut de proportion, qu'il attribuoit généralement à la mauvaiſe conformation des ligamens larges, l'inclinaiſon de l'utérus ; il la regardoit même comme l'unique cauſe de la déviation de ce viſcère. On voit par les faits que j'ai cités plus haut, & ceux que je réunirai dans les articles ſuivans, que ſa conjecture n'étoit pas fondée ſur la vérité.

Galien croit qu'il eſt preſqu'impoſſible que les femmes, dont les os du baſſin ſont mal conformés, n'aient pas la matrice déviée. Cette remarque eſt confirmée par les obſervateurs qui ont vécu après lui. Mais c'eſt ſur-tout chez les perſonnes qui ont un côté du baſſin plus élevé que l'autre, qu'on rencontre plus fréquemment ce vice de ſtructure. Comme le défaut de rectitude dans les ſolides a une influence marquée ſur l'accroiſſement & le développement

des parties molles, la matrice & ſes adhérences ſont forcées à ſe prêter aux contours vicieux que les os contractent dans leur formation ; c'eſt pourquoi, non-ſeulement les ligamens de l'utérus ſont inégaux dans ce cas, mais les vaiſſeaux ſanguins prennent auſſi des dimenſions différentes, relativement à la configuration des os. Morgagni a obſervé que la veine iliaque d'un côté avoit une longueur double de celle qui étoit oppoſée chez une femme qui avoit le baſſin vicié. La claudication naturelle ou accidentelle, le baſſin étant d'ailleurs bien conformé, eſt encore une cauſe de déviation de l'utérus. Le viſcère n'étant pas également ſoutenu, doit néceſſairement être entraîné par ſon poids vers le côté le plus déclive, & par ce moyen être penché dans la cavité qu'il occupe, les ligamens conſervant les dimenſions convenables.

La diſtorſion de la colonne épinière change néceſſairement la ſituation du

ſacrum. Quand le vice de conformation réſide principalement dans les vertèbres lombaires, les autres os du baſſin ſont forcés à ſuivre l'inclination du ſacrum, & la matrice ſe trouve déviée. Le rapprochement du pubis & du ſacrum eſt quelquefois ſi conſidérable, que la matrice eſt pouſſée dans une des cavités latérales du baſſin, où elle eſt un peu inclinée. Je ne parlerai pas dans ce Chapitre des déviations de la matrice qui dépendent des vices des parties molles qui l'environnent, & qui ſont la ſuite des obſtructions & des dépôts laiteux. Je donnerai un détail plus étendu de ces accidens, dans une ſeconde édition des maladies chroniques des femmes.

Quand des ligamens de différens côtés ſont viciés enſemble, il en réſulte encore une autre cauſe de déviation de matrice. J'ai vu la matrice déviée dans un ſujet qui avoit le ligament rond du côté droit, beaucoup plus court

que l'opposé ; le ligament large gauche étoit plus court que le droit : l'orifice de la matrice se portoit du côté droit, & le fond du viscère au côté opposé; en sorte qu'il formoit un angle très-remarquable, avec la direction du vagin. Je crois aussi avec Morgagni, que le défaut de longueur du ligament d'un côté, est souvent réuni au relâchement des ligamens opposés, d'où résulte une nouvelle cause de déviation de l'utérus. La longueur excessive des ligamens larges, ou leur relâchement, donne à la matrice la facilité de se porter en avant ou en arrière, parce que son fond n'est plus soutenu dans la direction convenable. Cependant, comme la vessie chez les femmes acquiert une grande capacité, & qu'elle est souvent remplie d'une certaine quantité d'urine, le volume qui en résulte doit forcer le fond de l'utérus à se rapprocher du sacrum, d'où il suit que son renversement en arrière est

plus fréquent ; & dans ce cas l'orifice ſe rapproche du pubis, & quelquefois s'appuie ſur le canal de l'urèthre. Si on joint à ces cauſes la compreſſion des viſcères du bas-ventre dans quelques efforts qui tendent à les pouſſer en bas, on ſaura pourquoi la matrice s'eſt trouvée dans certains ſujets, poſée tranſverſalement de devant en arrière, ſon fond étant fixé ſur le ſacrum & ſon orifice ſur le pubis.

On n'a point connu les effets qui pouvoient réſulter de la contraction des ligamens ronds qui ſont véritablement muſculaires, & qui par cela même, ont une propriété contractile. C'eſt particulièrement à leur irritation & à leur raccourciſſement inſtantané ou durable, que je rapporte des déviations de matrice qui n'ont lieu que pendant un tems determiné. C'eſt pourquoi en touchant des femmes très-irritables, & qui étoient attaquées de maladies dont le ſiége étoit fixé dans les parties du

bassin, j'ai trouvé l'utérus dévié dans un tems, & dans un autre, il étoit dans sa situation naturelle. Je suis persuadé, d'après des recherches multipliées, que des accès d'histéricisme ont une influence marquée dans la formation de ce phénomène. Je m'en suis convaincu un grand nombre de fois.

Quelle que soit la cause de la déviation de la matrice, de quelque manière qu'elle soit déviée, si son orifice s'appuie sur une des parties qui l'environnent, l'écoulement des règles devient impossible ou difficile ; impossible, si le contact est assez exact, pour ne point laisser d'issue au sang menstruel ; difficile, si l'issue est telle qu'elle ne permette l'écoulement qu'en partie : dans l'un & l'autre cas il en résulte des accidens dont j'ai donné l'histoire précédemment. Des observations ultérieures prouveront qu'un écoulement

incomplet donne lieu, comme la suppression, aux amas de liquides dans les viscères, mais plus lentement à la vérité. La portion qui s'écoule retarde aussi la naissance des accidens qui en sont la suite, & dont j'ai parlé précédemment.

J'ai dit qu'il étoit rare qu'on rencontrât des engorgem ens dans la matrice ou dans ses ligamens, à l'âge où les règles sont prêtes à couler. Mais s'il en existoit qui fussent capables de maintenir ce viscère dans une position vicieuse, il y auroit alors deux indications à suivre pour prévenir la stagnation du sang dans sa cavité. La première & la plus urgente, t de donner issue au sang qui s'y est amassé. On y par viendra en ramenant l'utérus dans sa situation naturelle. Cette opération est simple, il suffit pour l'exécuter de dégager l'orifice de l'utérus avec le doigt index ; si le fond du

viſcère forme une ſorte d'*enclavement*, on le repouſſera en le portant en haut, dans la cavité du baſſin. Si la congeſtion avoit irrité le viſcère, & ſi cette manœuvre étoit trop douloureuſe, on feroit prendre à la malade des fumigations ou des injections émollientes pour diſſiper l'irritation, & ramener enſuite l'utérus de la manière que je l'ai expliqué. On le maintiendroit dans la poſition convenable par un peſſaire, afin de faciliter l'écoulement du ſang. La curation radicale, celle de la cauſe, ſe trouvera expoſée ailleurs.

Peut-on eſpérer de guérir complettement la déviation, qui a pour origine une mauvaiſe diſpoſition dans la ſtructure des ligamens? C'eſt un point ſur lequel aucun Praticien n'a propoſé des moyens aſſurés. Ils paroiſſent s'être attachés à diſſiper les accidens ſans détruire la cauſe. Ce ſeroit ici la circonſtance la plus favora-

ble à l'usage des pessaires ; mais il faudroit les fixer de manière qu'ils continssent constamment le col de la matrice dans le milieu de la cavité qu'il occupe. On parviendroit peut-être à forcer les ligamens trop courts à se prêter insensiblement à une extension nouvelle, en la facilitant par les relâchans convenables. Je suis persuadé qu'on ne rempliroit cette vue pratique, qu'après un tems considérable, mais les grands avantages qu'on en obtiendroit, méritent bien qu'on s'applique à faire des essais.

CHAPITRE XXI.

Des accidens qui naissent de la putréfaction du sang menstruel dans la matrice, par défaut d'écoulement.

Les Médecins de l'antiquité ont re-remarqué que le sang menstruel dans l'utérus, éprouve une fermentation qui le décompose & lui donne un caractère d'acrimonie putride. La chaleur à laquelle il est exposé dans la cavité de ce viscère, & la quantité toujours renouvelée d'une humeur lymphatique & muqueuse qui y transsude, aide singuliérement cette fermentation. Tels sont à-peu-près les progrès du mouvement intestin, que j'ai remarqué dans une femme qui éprouvoit une hémorrhagie considérable, qui ne s'arrêtoit que lorsque le sang avoit formé

un caillot, qui bouchoit l'orifice de l'utérus. Quand le liquide ne séjournoit que trois ou quatre jours dans ce viscère, il étoit épaissi, noir, & avoit une consistance très-solide; cependant la surface exhaloit déjà une odeur désagréable, elle n'offroit pas non plus au tact une consistance égale; elle étoit friable, s'écrasoit sous les doigts, & formoit une poudre mouillée très-fine, très-onctueuse au toucher, le reste de la masse étoit ferme & sec. Quelques caillots avoient une apparence racornie, & ils étoient élastiques comme un tendon à-demi-desséché. Par un plus long séjour dans l'utérus, la masse entière perdoit sa consistance & ressembloit à une bouillie un peu glaireuse. Alors la fétidité étoit grande & la couleur étoit d'un rouge-noir mêlé de gris. Après un laps de tems plus considérable, la fétidité s'augmentoit encore, la consistance des caillots étoit presque

que détruite, la couleur devenoit lie de vin, toujours mêlée de points d'un blanc ſale.

A cette époque, la Malade avoit des friſſons irréguliers, une fièvre lente la conſumoit, & le pouls étoit plus fort vers les ſix à ſept heures du ſoir. La peau étoit sèche & ardente à la paume des mains & à la plante des pieds. Ces accidens étoient accompagnés de ſoif, qui s'augmentoit avec eux chaque jour. Cette obſervation ne peut pas être ſuivie plus loin, par rapport à l'objet que je traite dans ce chapitre, parce que la diminution des ſymptômes qui précéda la guériſon de la Malade, n'a plus rien de commun avec lui.

Il ſuit de ces faits, que la fièvre lente tiroit ſon origine de la portion putréfiée de liquides qui paſſoient dans le torrent de la circulation; les autres accidens avoient leur ſource dans la même cauſe. Cette théo-

rie qui eſt fondée ſur l'expérience, s'accorde parfaitement avec ce qu'on ſait de la ſtructure de l'utérus, dont les veines abſorbent facilement les liquides qu'on injecte dans ce viſcère. Il eſt prouvé par les expériences de MM. Simſon, Monro, Emett, &c. & les faits rapportés dans les Tranſactions Philoſophiques, que l'air s'y introduit aiſément & les gonfle d'une manière viſible. On ne peut pas douter, d'après ces tentatives, que la matrice ne ſoit de tous les viſcères, celui qui abſorbe le plus promptement les liquides dégénérés qui ſtaſent dans ſa cavité. D'ailleurs ſon tiſſu cellulaire qui eſt très-lâche, & qui entre pour beaucoup dans ſa compoſition, eſt auſſi une autre voie par laquelle les fluides acrimonieux paſſent dans le ſang.

La doctrine d'Hippocrate fournit des preuves pratiques des vérités, que je viens d'établir; il aſſure que

par ſon ſéjour trop long dans l'utérus, le ſang ſe corrompt, cauſe des abcès dans les aînes & dans toutes les parties qui avoiſinent ce viſcère ; que lui-même eſt attaqué dans quelques ſujets d'une ſuppuration abondante, de laquelle naiſſent des ulcères très-étendus, qui rendent les femmes ſtériles ; quoiqu'elles aient été complettement guéries, en procurant la ſortie des humeurs viciées qui avoient ſéjourné dans ſa capacité.

On voit, par cet expoſé, combien eſt dangereuſe la maladie dont je parle, puiſque le ſang ſe trouve infecté continuellement par un liquide putride, qui cauſe des ravages indiſtinctement dans tous les viſcères qu'il engorge. Galien avoit obſervé chez quelques femmes dont l'utérus étoit fermé, des fièvres ardentes avec des urines noirâtres qui dépoſoient une ſanie rougeâtre, *comme ſi on avoit mêlé de la ſuie à des lavures de chair fraîche.* On

lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, qu'une jeune fille qui mourut de la maladie dont je parle, avoit la matrice très-diſtendue par le liquide corrompu qui étoit renfermé dans ce viſcère ; il avoit rougi ſes parois, & la ſuppuration étoit ſanieuſe & d'une fétidité inſupportable. Il n'eſt donc pas étonnant que des fièvres putrides, ardentes & malignes dépendent de cet état.

Avant que d'occaſionner les derniers accidens dont je viens de faire l'énumération, le volume de l'utérus cauſe des engourdiſſemens dans les extrémités, des tiraillemens dans les lombes & les aînes, des douleurs de tête, un ſentiment d'arrachement dans les yeux, des ſuffocations, de la difficulté de reſpirer, l'œdématie des parties inférieures, avec un gonflement conſidérable, &c.

La curation préſente deux indications principales à remplir : la pre-

mière, consiste à procurer la sortie du liquide contenu dans l'utérus. J'ai donné, dans les chapitres précédens, les moyens de remplir cet objet. Mais il ne suffit pas d'avoir procuré la sortie du liquide corrompu; il faut encore déterger la matrice avec des injections, afin que les sinus de ce viscère ne restent pas abreuvés trop longtems par un fluide qui irrite sa substance, & communique sa corruption au mucus qui s'y dépose. L'eau de miel, seule ou mêlée par égale portion avec les décoctions de plantes détersives, remplira cette indication. J'ai indiqué dans mon Ouvrage sur les maladies des femmes, un grand nombre de substances propres à cet effet; j'ai aussi exposé le détail des précautions nécessaires dans l'administration des injections; j'y renvoie le lecteur.

Si l'acrimonie du sang qui a stasé dans la matrice, a causé une inflammation & des ulcères dans ses parois,

il faut faire le traitement de ces nouveaux accidens; j'en ai parlé en traitant ailleurs de l'inflammation de l'utérus & de ses suites.

Toute la masse des liquides peut être altérée jusqu'à un certain point, par le mêlange de celui qui étoit corrompu dans la matrice, d'où la fièvre lente, la fièvre putride, &c. Il s'agit actuellement de dépurer le sang; les fébrifuges amers & sur-tout le quinquina, sont les remèdes essentiels à employer dans ce cas; le camphre à cause de sa volatilité & de son énergie, est aussi très-indiqué. Les acides végétaux étendus dans l'eau chargée de sucs muqueux & sucrés, serviront de boisson, s'il y a une grande chaleur à la peau, une grande sécheresse & beaucoup d'altération: avec ces secours on fera bientôt cesser la fièvre lente, puisque sa cause aura été précédemment détruite. Quant à la fièvre putride qui auroit pu survenir, elle

exigera une activité extrême de la part des remèdes antiseptiques qu'on prescrira, & l'application d'un ou de deux larges emplâtres vésicatoires, pour fournir une voie facile à la dépuration & faciliter les crises.

Quand la cavité de l'utérus à éprouvé une suppuration qui s'est étendue à toute sa circonférence, la cicatrisation expose les femmes à de nouveaux dangers. Les vaisseaux qui étoient ouverts pour l'écoulement des menstrues, se sont fermés d'une manière solide ; par conséquent, ils ne permettent plus au sang menstruel de s'épancher dans l'utérus. Ce défaut d'évacuation rend bientôt les femmes pléthoriques, elles sont assujetties aux accidens qui résultent de ce nouvel état; elles ont besoin, pour en être délivrées, de saignées fréquentes & d'un régime austère. C'est sur-tout dans les premiers tems que les saignées doivent être assez

abondantes pour prévenir les congestions qui ne manqueroient pas de se former dans les ligamens larges, dans les ovaires, dans les trompes, &c. Il faut en quelque sorte épuiser les sujets, pour détourner les fluides des routes qu'ils affectoient de suivre auparavant. Pour mieux concevoir la nécessité des moyens que j'indique, il est nécessaire de lire ce que j'ai dit ailleurs de l'ascite fausse & des maladies des ovaires, en traitant des affections morbifiques qui se manifestent à la cessation des règles. Les réflexions qui sont contenues dans ces deux chapitres, feront connoître le mécanisme par lequel se forment les engorgemens qui ont leur siége dans les attaches de l'utérus, quand ce viscère refuse passage au sang qui devoit s'évacuer par les ouvertures de ses vaisseaux.

La stérilité est encore une suite indispensable d'une suppuration qui at-

taque toute la cavité de la matrice, parce que les cicatrices qui se forment dans la guérison, ferment l'ouverture des trompes, & la semence lancée dans ce viscère ne peut plus se porter aux œufs pour les féconder. Il est possible que la stérilité subsiste avec la continuation des menstrues, parce que le pus, en séjournant dans la cavité des trompes, les aura irritées & enflammées, d'où la réunion de leur parois par la cicatrisation; mais s'il n'a pas opéré le même effet sur toute la surface de l'utérus, les menstrues s'écouleront par les canaux dont la structure sera restée intacte.

CHAPITRE XXII.

Des Règles qui pèchent par défaut de quantité.

Il ne ſuffit pas de voir paroître le ſang qui forme les menſtrues, il eſt néceſſaire que la quantité qui doit s'évacuer paſſe au-dehors ; autrement la portion qui ſéjourne dans la matrice, ou dans les vaiſſeaux de ce viſcère, occaſionne des accidens dont je vais examiner les ſuites. Ou le défaut d'écoulement dépend des obſtacles qui ſe trouvent dans les paſſages de l'utérus ou du vagin, ou la ſtructure intime de l'utérus vicié dans ſon corps, en eſt la véritable cauſe. On doit rapporter au premier cas, toute eſpèce de vice dans l'orifice du vagin & de l'utérus. Quand j'ai parlé de l'hymen,

j'ai dit qu'il étoit ordinairement percé d'un ou de plusieurs petits trous, destinés sans doute à faciliter l'écoulement des menstrues. Or, la structure de cette ouverture peut être un obstacle à l'écoulement libre des règles, quand elle sera trop retrécie. On lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, qu'une fille qui voyoit peu, sentit dans la région hipogastrique un poids qui s'augmentoit avec le tems: le volume du bas ventre devint très-considérable, les accidens que cet état occasionna lui donnèrent la mort. On trouva le vagin fermé par un hymen percé d'un très-petit trou, la matrice avoit acquis un volume & une extension considérables, elle étoit remplie de liquides d'une odeur désagréable. Tout le corps étoit maigre & desséché, excepté les extrémités inférieures grosses & œdémateuses ; l'infiltration avoit gagné les lombes; il y avoit aussi dans le bas-ventre une quan-

tité d'eau épanchée qu'on estima à deux peintes.

Ce que j'ai dit de l'orifice du vagin, doit s'entendre de celui de la matrice. Hippocrate croyoit que le volume excessif de l'Epiploon & son extension, pouvoient gêner le cours des menstrues en comprimant le vagin. Cette supposition est purement gratuite, le tissu cellulaire & membraneux qui fixe la matrice dans sa place, est tellement uni à la vessie & au rectum, que cet effet ne peut avoir lieu qu'après la désunion de ces deux viscères, & cette désunion ne peut exister dans aucun cas, si on en excepte le déplacement de la matrice dans sa hernie, ce qui ne seroit point encore une preuve pour le sentiment d'Hippocrate. Les tumeurs qui naissent dans le contour du trajet du vagin, & qui ont pris assez d'accroissement pour comprimer cet organe, empêchent véritablement le libre écoulement des règles : c'est ainsi que

l'engorgement excessif des hémorroïdes, qui se communique quelquefois aux parties environnantes, retrécit tellement la cavité du vagin en quelques-uns des points de son étendue, que le sang des menstrues ne passe qu'avec la plus grande difficulté. L'obliquité de la matrice qui est telle que son orifice s'appuie sur une portion des os qui composent le bassin, de façon qu'une des parois du vagin se trouve placée entre l'os & l'orifice de l'utérus, avec lequel elle soit en contact dans la plus grande étendue de son contour, suffit pour diminuer l'écoulement des menstrues. Dans toutes ces circonstances, une partie du sang menstruel séjourne dans la matrice, s'y accumule par le tems, & occasionne les accidens dont j'ai donné le détail dans le chapitre précédent. J'ajouterai aux causes dont j'ai fait l'énumération, les vices de l'orifice de l'utérus, comme le squirre ou l'ob-

ſtruction de ſa ſubſtance; ſoit que l'engorgement n'occupe qu'une portion du col ou qu'il s'étende à tout ſon contour. Il n'eſt pas rare d'y rencontrer des tumeurs indolentes qui rempliſſent ou qui bouchent en partie l'ouverture du col. Cet état eſt commun chez les femmes qui ont eu pluſieurs enfans, & chez leſquelles la matière laiteuſe, ou le fluide des lochies, n'a pas été complettement évacué.

Le défaut de menſtruation ſuffiſante qui tire ſa ſource du mauvais état de l'utérus, dépend aſſez fréquemment des obſtructions & des ſquirres de ce viſcère. S'ils occupent une certaine étendue, ils oblitèrent un grand nombre des vaiſſeaux qui s'ouvrent dans ſa cavité, & par ce moyen refuſent paſſage au ſang qui étoit deſtiné à être évacué par cette voie. Il doit paroître étonnant que les femmes qui portent des tumeurs conſidérables aux ovaires & aux ligamens de l'utérus,

ne ſoient pas auſſi réglées, qu'auparavant : cet état dépend de deux cauſes; la première, eſt que ſouvent l'engorgement ſe propage juſqu'à l'utérus lui-même, & anéantit ainſi le diamètre d'une partie de ſes vaiſſeaux. La ſeconde, peut être conſidérée comme un emploi fait de la part du ſang menſtruel, pour l'accroiſſement de ces tumeurs, car elles augmentent de volume avec une grande célérité : elles abſorbent donc de cette manière le ſang qui étoit deſtiné à former les menſtrues.

Le ſpaſme de la matrice eſt ſans contredit la cauſe la plus fréquente du défaut de menſtrues ſuffiſantes. Les cauſes du ſpaſme ſont innombrables, le vices des digeſtions, la ſtaſe des humeurs âcres dans les viſcères du bas-ventre, la mobilité des nerfs & leur agacement, les paſſions de l'ame qui affoibliſſent le mouvement vital, le chagrin, les inquiétudes, &c., le

tiraillement des nerfs occasionné par les engorgemens placés dans l'abdomen, l'acrimonie des fluides qui parcourent les vaisseaux de la matrice, leur épaississement, comme quand il est inflammatoire, pituiteux, scrophuleux, dartreux, &c.; le racornissement des vaisseaux de la matrice chez les femmes qui ont fait de fréquentes injections astringentes; sans être introduites dans ce viscères, elles lui ont procuré une astriction qui a trop resserré le diamètre de ses vases, étant trop fréquemment en contact avec son col; telles sont en général les causes qui diminueut la quantité de l'écoulement menstruel.

Les effets qui en dépendent, ne sont pas toujours aussi funestes, & n'occasionnent pas aussi promptement la mort, que cela est arrivé chez la personne dont j'ai donné l'histoire au commencement de ce chapitre; mais il en résulte, à la longue, un embarras dans

toutes les parties internes de la génération ; de-là des engorgemens durables, des obstructions inflammatoires ou non inflammatoires, des squirres, des cancers, des tumeurs lymphatiques des ovaires du péritoine ou des ligamens de l'utérus, des hydropisies de ces organes, des obstructions du mésentère & des viscères du bas ventre.

Si le liquide qui n'a pas été évacué, ne s'amasse pas dans une partie circonscrite, il en résulte une dépravation dans toutes les humeurs qui forme la cacochymie, occasionne le scorbut, &c. engorge les poumons d'un sang âcre ou visqueux, détermine des crachemens sanguinolens, & la phthisie pulmonaire. La théorie de la formation de chacune de ces maladies, est expliquée assez en détail dans le cours de cet Ouvrage, & dans celui que j'ai publié précédemment sur les

Maladies des femmes, pour que je me diſpenſe d'entrer ici dans aucun détail à ce ſujet. Il ne ſera pas difficile d'y trouver les preuves par leſquelles j'établis cette doctrine.

La curation de cette maladie exige, comme on voit, beaucoup de ſagacité de la part du Médecin; elle doit être auſſi très-variée, puiſqu'elle dépend d'un ſi grand nombre de cauſes qui ne peuvent être détruites que par des moyens convenables à chacune d'elles. J'ai déſigné les opérations néceſſaires à la dilation des ouvertures des membranes qui ſe trouvent dans l'orifice de l'utérus, de celui de la vulve, &c. Quand des tumeurs placées dans le tour du vagin, le col de de l'utérus, la ſubſtance de ce viſcère, ſes ligamens ou les ovaires, gêneront la ſortie du ſang menſtruel, on n'obtiendra la liberté de cet écoulement que par la diſparition de ces tumeurs.

J'ai traité assez amplement ailleurs de ces affections. J'ai aussi indiqué les moyens d'obvier aux suites de l'obliquité de la matrice ; quand cette situation empêchoit le cours des lochies; les mêmes procédés sont nécessaires pour faciliter l'issue du sang menstruel. Le spasme de la matrice se guérit par les bains, les calmans & même les narcotiques, sur-tout quand il est entretenu par l'acrimonie du sang qui irrite ses nerfs & contracte trop ses vaisseaux. On combat les engorgemens qui ont de la disposition à l'inflammation, par l'application des sangsues, les saignées, les délayans & les moyens dont j'ai fait l'énumération en parlant des vices du sang menstruel par défaut de sérosité. Les stases simples admettent, à beaucoup d'égards, la même curation, sur-tout l'application des sangsues à la vulve & les saignées. L'épaississement pituiteux se détruit par les remèdes que j'ai prescrits,

quand j'ai parlé de ces altérations du ſang menſtruel : les vices étrangers comme le ſcrophuleux, dartreux, vénérien, &c. ont leur curation particulière. Le racorniſſement des vaiſſeaux de l'utérus ſe guérit par les bains d'eau ordinaire, & mieux encore d'eaux thermales, les injections émollientes & les fumigations de même nature. Les cachochymies qui dépendent de la même cauſe, ont leur traitement particulier réuni avec celui de la cauſe prochaine. Par ce qui précède, on a vu que le ſang qui n'avoit pas pu être évacué complettement, réfoulé dans la maſſe générale, gênoit les fonctions, & ſur-tout la circulation, diſpoſoit les fluides à des dégénéreſcences particulières ; on traitera ces dégénéreſcences en même-tems que la cauſe qui s'oppoſoit à l'iſſue du ſang qui les a occaſionnées.

CHAPITRE XXIII.

Des Pertes & des Règles trop abondantes.

L'ATONIE générale ou particulière donne lieu aux règles trop abondantes ou aux pertes, car les unes ne diffèrent des autres que par la quantité de fluides qui s'échappent dans un tems donné. Il paroît que cette maladie est en général plus fréquente chez les femmes qui ont eu des enfans, que chez celles qui n'ont pas été mères; sur-tout quand elle reconnoît pour cause l'atonie universelle. Voici comment on peut concevoir l'origine de ce phénomène. Si la femme qui devient mère a la fibre foible, l'organisation délicate ; si elle reste dans l'inaction qui affoiblit encore sa constitution, les vaisseaux de la matrice

qui auront été diſtendus, ne reprendront pas leur premier diamètre, après accouchement, parce qu'ils manquent d'élaſticité. Les orifices reſteront plus ouverts qu'ils ne doivent l'être; & s'ils oppoſent quelque réſiſtance à l'écoulement continuel du ſang, dès que ſa ſurcharge aura vaincu ce foible obſtacle, les fluides s'écouleront comme à travers des canaux inanimés, parce qu'ils ſont incapables de s'oppoſer convenablement à l'abord du ſang qui leur eſt envoyé par les gros troncs, deſquels ils tirent leur origine. Si on ſuppoſe l'atonie portée à un degré éminent, alors il y aura perte ou hémorrhagie; l'une & l'autre maladie ne dépendent donc dans ce cas que de l'intenſité, plus ou moins marquée, de la cauſe qui lui donne naiſſance, & le mécaniſme de leur formation eſt le même.

Je diſtingue les pertes d'avec les hémorrhagies; j'entends par pertes des

règles trop abondantes, ſoit que le ſang qui s'écoule paſſe en plus grande quantité dans un tems donné, ou que ſon écoulement ſoit prolongé. Dans l'hémorragie, l'effuſion du liquide eſt conſidérable dans toute ſa durée.

L'atonie particulière doit être conſidérée diverſement. Quand j'ai parlé des règles irrègulières & des hémorrhagies chez les femmes qui approchent le tems critique, j'ai fait connoître les cauſes de cet accident, j'ai prouvé qu'il dépendoit très-fréquemment des engorgemens de l'utérus; il eſt néceſſaire de reprendre en peu de mots ce que j'ai dit dans cet article. Une obſtruction étendue oblitère un grand nombre de vaiſſeaux de ce viſcère, le ſang qui devoit les traverſer ſe trouve contraint à prendre de nouvelles routes; il engorge donc celles qui reſtent libres, il s'y amaſſe en grande quantité, diſtend leur parois & les diſpoſe à l'atonie. Mais quand

leurs extrémités forcées à s'ouvrir dans la matrice, verſent le ſang menſtruel, il coule de leur diamètre de la même manière que je l'ai expliqué en rendant compte de l'atonie générale; l'effet eſt parfaitement le même dans l'un & l'autre cas, quoique la cauſe ſoit très-différente. S'il exiſte une variété, c'eſt ſeulement dans le nombre des vaſes que le fluide parcourt; mais ceux qui reſtent ouverts contractent par accident une atonie ſemblable à celle qui eſt habituelle. Ce que je viens de dire de l'obſtruction, doit s'appliquer aux ſuites des injections aſtringentes; j'en ai donné des preuves inconteſtables dans le deuxième Chapitre des Maladies des Femmes à la ceſſation des règles.

L'état des fluides contribue auſſi ſingulièrement à la continuation des pertes ou des règles trop abondantes. Un ſang diſſous, ſcorbutique ou trop ſéreux, s'échappe avec facilité des canaux

canaux qui le contenoient ; un ſang trop épais qui les engorge & qui leur fait perdre leur élaſticité par une diſtenſion extrême, donne lieu au même accident ; c'eſt une propoſition (la dernière) qui a été prouvée dans le premier Chapitre de l'ouvrage que j'ai cité dans l'article précédent.

De la diſtenſion occaſionnée par le le ſéjour d'un ſang trop épais dans les vaiſſeaux utérins, naît leur rupture, ſeconde ſorte d'hémorrhagie qui dérive de la même cauſe. Les Accoucheurs ſont perſuadés qu'elle eſt la plus fréquente, & c'eſt la raiſon qui les a déterminés à preſcrire les applications des corps froids ſur la région abdominale, comme les linges mouillés d'eau glacée, la glace elle-même & les arroſemens longtems continués, pour forcer l'utérus à ſe contracter violemment, & effacer ainſi le diamètre des vaiſſeaux déchirés. Je traiterai de cet

accident plus en détail dans l'histoire des Maladies des Femmes grosses.

Sennert pense qu'une grande partie des pertes, peut être attribuée à l'érosion des vases utérins; il distingue deux causes d'érosion, l'une interne & l'autre externe : dans la première, il comprend toutes les acrimonies dont les fluides sont susceptibles, soit dans toute la masse, soit dans une partie isolée. La première acrimonie est générale ; & quoiqu'elle n'affecte quelquefois sensiblement qu'un viscère, cependant elle est toujours capable de causer de nouveaux désordres dans des parties éloignées ou différentes. Dans cette classe on peut comprendre les dégénérescences scorbutiques, dartreuses, psoriques, le dévéloppement des molécules salines, une bile trop exaltée, les effets d'une fermentation acide, alkalescente, &c. Comme la caus de ces hémorrhagies subsiste constamment, on ne peut empêcher leur retour qu'en changeant la

qualité des fluides. Le traitement radical ne peut donc pas être proposé dans ce Chapitre.

Par acrimonie locale, Sennert entend la putréfaction des liquides qui ont séjourné dans l'utérus & qui sont devenus assez caustiques pour corroder les parties avec lesquelles ils sont en contact. J'ai parlé de cette maladie dans un des Chapitres précédens; on y trouvera aussi l'histoire de sa curation.

Les causes externes d'érosions sont les applications de substances acrimonieuses sur l'utérus ou son col; elles sont rares, mais elles ont pu être fréquentes dans un tems où l'on faisoit un usage abusif des pessaires composés de médicamens acrimonieux. Varandœus dit qu'une dame mourut dans quelques heures d'une hémorrhagie qui avoit été occasionnée promptement, par l'application d'un pessaire trop irritant. Les hémorrhagies

qui dépendent de cette ſorte d'éro-
ſion ne ſont pas ordinairement dange-
reuſes : à moins qu'il ne ſe forme une
eſcare profonde dans la ſubſtance de
l'utérus , elles n'exigent pas un trai-
tement différent que les pertes qui
ſurviennent dans les léſions des parties
externes du corps , parce qu'on peut
faire pénétrer les remèdes juſqu'à la
ſurface extérieure de la matrice.

Van-Swieten regarde avec raiſon ,
comme une des cauſes générales des
règles trop abondantes dans certains
pays , l'abus des boiſſons aqueuſes qui
relâchent le tiſſu des ſolides ; c'eſt ce
qu'on doit appeler , ſelon le langage
des Ecoles , *cauſe prédiſpoſante.* Il
eſt auſſi perſuadé , & les Médecins de
Province l'obſervent tous les jours ,
que l'uſage de certaines femmes qui
ont toujours ſous elles des pots rem-
plis de feu , eſt un moyen d'affoiblir
le ton de la matrice & du vagin , en
entretenant dans ces parties une cha-
leur humide & ſurnaturelle , qui dé-

truit toute leur énergie ; aussi sont-elles toutes languissantes & cachectiques. Le même effet a lieu par les injections d'eau trop chaude, répétées trop fréquemment chez certaines femmes.

Les effets des hémorrhagies, sont l'affoiblissement général, la dépravation des fonctions, & particuliérement de la sanguification. Les vaisseaux se trouvant désemplis, restant dans une inertie qui les affoiblit, n'éprouvant plus, de la part des liquides, une réaction suffisante ; leur force tonique est bientôt détruite, & toute la machine se ressent de cette inaction accidentelle qui devient générale. Sa fin est donc semblable à celle que le sujet foible apporte en naissant ; c'est-à-dire, la dépravation des humeurs, la décomposition du sang, la cacochymie, la cachexie, le scorbut, l'hydropisie, &c.

On guérit les pertes abondantes qui naissent de l'atonie générale, par les toniques, les amers, les préparations de mars, les eaux ferrugineuses, les eaux thermales salines, l'exercice, le travail, la dissipation, les frictions, &c. Les pertes qu'occasionnent les engorgemens locaux, ne cessent qu'après la guérison des obstructions. J'ai indiqué le traitement de celles ci dans mon ouvrage sur les maladies chroniques des femmes à la suite des couches. La curation est la même pour les personnes qui ont fait usage d'injections astringentes, parce que celles-ci causent toujours des engorgemens & des obstructions.

Si les fluides sont trop tenus, on leur procure la consistance nécessaire par les incrassans, les nourritures qui forment un bon chyle, & les amers; car la ténuité extrême du sang est toujours accompagnée d'atonie: on

réunira donc les deux traitemens qui conviennent à l'un & à l'autre état. On ſupprimera l'uſage des boiſſons trop délayantes qui ne conviennent qu'aux femmes dont le ſang eſt trop épais, on leur interdira les pots de feu qu'elles ont coutume de garder ſous elles, &c. Quant aux effets des pertes ou des règles trop abondantes, comme la diſſolution du ſang, la cachexie, &c., mon objet n'eſt pas d'en parler dans ce Chapitre.

CHAPITRE XXIV.

Du ſuintement ſanguinolent & continué de la vulve.

DES Médecins célèbres ont regardé le ſuintement de ſang par les voies naturelles, *ſtillicidium uteri*, comme un défaut de quantité dans les menſtrues. Ces deux maladies ſont dif-

férentes; l'une consiste dans un écoulement continuel, l'autre dans une évacuation périodique, qui paroît par conséquent d'après des intervalles déterminés, mais qui ne fournit qu'une petite quantité de liquides à la fois. Cette dernière, comme je l'ai fait voir dans un des Chapitres précédent, doit être rapportée à celle que j'ai indiquée par ces mots : *Des règles qui pèchent par défaut de quantité*, tandis que l'autre a plus de rapport à celle que j'ai indiquée sous la dénomination de *Pertes ou règles trop abondantes.* Cette maladie est accompagnée de douleurs dans les parties de la génération. En général on peut la considérer comme une évacuation qui ne suit point la marche des menstrues. En effet, le vagin & la matrice sont toujours mouillés de sang ; cet état rend les femmes désagréables à leurs maris. Il est d'ailleurs très-fâcheux par les suites. Ætius compare ce suintement à celui de l'u-

rine, & regarde l'un & l'autre comme une maladie très-grave.

Quelques Auteurs ont pensé que la pléthore générale étoit une cause de cette affection, parce qu'ils se persuadoient que le sang trop abondant trouvant dans la matrice des vaisseaux qui avoient été ouverts, continuoit à s'écouler par leurs extrémités, sans permettre leur contraction ou un resserrement capable d'interrompre ce flux continuel. Cette opinion ne paroît pas fondée sur des observations bien constatées. Sennert pense que le vice des fluides réunis à leur quantité excessive, sont plus propres à produire cet effet sur-tout s'ils ont de l'épaississement, & s'ils sont accrimonieux. Il croit qu'on doit réunir à ces causes un défaut de dilatation nécessaire dans les vaisseaux. Dans ce cas, ajoute-t-il, le sang ne s'écoulera pas dans un tems limité, mais par un suintement continué, à cause des obstacles qu'il éprouve à

ſon paſſage. Son acrimonie, ſelon le même Auteur, eſt un ſtimulant qui en détermine à chaque inſtant l'expulſion. Il croit auſſi que les jeunes femmes ſont plus ſouvent attaquées de cette maladie, que celles qui ſont âgées, toutes les fois qu'elles ont les liquides acrimonieux. Je n'ai vu cette affection que dans des ſujets qui avoient au moins quarante ans; mais, je ne prétends pas nier les obſervations de Sennert, parce que je conçois la poſſibilité de leur exiſtence chez des femmes plus jeunes.

Ætius rapporte cette maladie à la foibleſſe de l'utérus, à celle de ſes vaiſſeaux; il paroît que cet état eſt la cauſe la plus ordinaire du ſuintement dont je parle: cette propoſition eſt prouvée par ce qui a été dit dans le Chapitre où j'ai traité des règles trop abondantes. La ténuité du ſang contribue encore beaucoup à la durée de cette maladie; je ne l'ai obſervée que

dans des femmes qui abondoient en sérosités. Les embarras qui affectent la matrice pendant un long espace de tems, produisent aussi un effet semblable: en gênant la circulation dans les vaisseaux de ce viscère, ils effacent le diamètre de la plus grande partie, tandis que d'autres surchargés de toute la quantité de sang qui devoit se diviser entr'eux, en sont continuellement distendus outre mesure ; & si on ajoute à cet état la foiblesse naturelle du sujet, ou l'atonie particulière de ces vaisseaux, on aura les véritables causes du suintement dont la théorie n'est pas bien développée dans les Auteurs qui en ont parlé. Il est très-essentiel de ne pas confondre cette maladie avec un suintement sanguinolent qui a lieu dans quelques ulcères de l'utérus. On distingue l'un & l'autre en ce que le premier, quoiqu'il soit accompagné de douleurs, n'en fait pas ressentir d'aussi vives que le second.

Si le liquide a quelque fétidité, elle n'eſt pas comparable à l'odeur de celui qui s'écoule d'un ulcère. Dans le premier cas, les taches qu'il forme ſont à peu près uniformes par la couleur; celle du ſecond eſt très-variée, la rougeur eſt plus intenſe après les vives douleurs, parce que l'éroſion a été plus conſidérable; ce qui n'arrive pas dans le ſuintement ſimple, qui fait l'objet de ce Chapitre. Quoique ce dernier devienne plus abondant par l'exercice ou l'uſage des liqueurs échauffantes, & de tout ce qui donne plus de mouvement aux fluides, l'autre ne ſe comporte pas de la même manière, parce que l'ulcère s'irrite par ces cauſes, & ce n'eſt que quand l'erétiſme a ceſſé, que le ſang & le pus ſont plus abondans.

Le ſuintement ſimple affoiblit les malades, en détruiſant l'énergie des viſcères de la digeſtion; comme les pertes, il les diſpoſe à la cachexie

& à toutes les maladies qui en sont la suite. La première, qui se joint ordinairement à lui, est celle qu'on désigne sous le nom de *Fleurs blanches.* Dans ce cas la couleur du liquide devient d'un rouge pâle, ou plutôt jaunâtre ; mais sa consistance est un peu plus marquée, il devient visqueux & collant ; quelquefois il est plus blanc que rouge ; mais à travers des matières blanches on reconnoît distinctement des stries sanguinolentes, parce que chaque liquide tire sa source de canaux differens.

Le traitement qu'on a proposé dans cette maladie, varie comme l'opinion qu'on a eue de ses causes ; cependant on convient, en général, que les remèdes capables de donner du ton à l'utérus, & même une sorte d'astriction, sont préférables aux autres, parce que le vice dominant est presque toujours la foiblesse organi-

que; ainsi les moyens de curation que j'ai indiqués, en parlant des règles séreuses & trop abondantes, seront applicables à cette maladie. Quant aux fleurs blanches, comme je traiterai cet objet séparement, j'y renvoie le lecteur. J'ai conseillé des injections d'eau minérale saline à une femme qui avoit un écoulement sanguinolent; elles ont donné plus de force à la matrice; & avec un régime & des remèdes convenables, je suis parvenu à la guérir, dans l'espace de quatre mois, malgré que sa maladie fût déjà très-ancienne. Je ne crois pas qu'on puisse employer les toniques & encore moins les astringens, car ce n'est pas un traitement local qu'il faut avoir en vue, mais celui qui est capable de changer la disposition des fluides & des solides de toute la machine. Si on augmentoit l'élasticité des vaisseaux de l'utérus en laissant

les autres dans l'atonie, on occasionneroit des engorgemens incurables dans la ſubſtance de ce viſcère.

CHAPITRE XXV.

Des Règles prématurées.

L'OBSERVATION paroît prouver que les femmes d'une petite ſtature & dont l'accroiſſement a été rapide dans les premières années, ſont plutôt réglées que les autres. Si à cette condition, on joint un tempérament ſanguin, & qui deviendra par la ſuite ſanguin-bilieux, on aura toutes les conditions néceſſaires pour que l'individu arrive promptement aù gré de développement auquel il doit parvenir. D'un côté une action vaſculaire qui a beaucoup d'énergie; d'une autre part, une diſpoſition organique qui ne permet pas une grande extenſion dans les parties, ſont les cauſes géné-

tales qui font arriver plus promptement les petites femmes au terme de leur accroissement ; par conséquent elles donnent lieu très-prématurément à la pléthore, dont la matrice débarrasse l'économie animale par l'évacuation menstruelle,

En considérant attentivement les phénomènes de l'accroissement dans tous les animaux, on remarque en général que ceux qui sont plus abreuvés d'humidité, emploient un tems plus long pour arriver à la grandeur qu'ils peuvent acquérir ; que leur tissu est plus mol & plus flexible, mais que l'action des vaisseaux s'y trouve aussi plus modérée ; en cela ils sont différens de ceux qui ont la fibre plus séche & plus solide ; ces derniers croissent très-rapidement. C'est pourquoi les animaux à sang froid, les reptiles, les poissons, &c. s'augmentent en étendue & en circonférence pendant un tems considérable, au lieu que les oiseaux & les quadrupèdes très-chauds

parviennent très-promptement à leur grandeur ordinaire. Je crois que ces principes généraux qui dérivent de l'obſervation du règne animal, vu en grand, & qui tendent à prouver qu'il exiſte une marche conſtante dans la formation & l'accroiſſement de diverſes claſſes de ce règne, ſont applicables aux individus d'une même eſpèce, quand il ſe trouve entr'eux une différence ſenſible qui a ſa baſe dans le tempérament ou la conſtitution. Or, cette différence entre deux femmes, dont je parlois plus haut, c'eſt le tempérament bilieux & le phlegmatique. Pour que la vérité ſoit montrée dans tout ſon jour, j'établis un tempérament ſanguin & bilieux (circonſtance qui n'eſt point imaginaire, mais qui dérive des faits qu'on a recueillis.) Or on ſait que le ſang eſt plus chaud dans les ſujets de cette conſtitution, la fibre plus irritable, plus contractile, par conſéquent le mouvement des liquides plus

fort & plus accéleré; & par ſuite, le développement de toutes les parties, prématuré.

Les mêmes cauſes qui ont occaſionné un prompt accroiſſement, doivent y apporter auſſi une fin moins tardive; ce n'eſt pas une aſſertion haſardée, mais une vérité qui dérive de la première. Le grand mouvement, quand il eſt très-répété, & la chaleur qui l'accompagne, donnent une cohérence plus intime aux fibres élémentaires, mais en même-tems elles ſont plutôt deſſéchées, elles acquièrent plus facilement une grande fermeté, & par cela même deviennent incapables d'une nouvelle extenſion. Pour démontrer, juſqu'à l'évidence, la certitude de ces propoſitions, il ſuffit de comparer l'état ſucceſſif de pluſieurs enfans qui naiſſent à la même époque, dans des climats différens: & ſans aller chercher des exemples dans des terres étrangères, remarquons ſeulement ce qui ſe paſſe à cet égard

dans différentes provinces de France. Chacun ſait que les enfans qui naiſſent ſous le beau ciel de la Provence, comparés à ceux de l'extrémité de l'Alſace ou de la Lorraine Allemande, offrent une différence remarquable ; les premiers ſont à tous égards très-prématurés, relativement aux autres. Dans la Provence les tempéramens ſont plus bilieux, dans l'Alſace plus phlegmatiques. Nous trouvons donc dans cette comparaiſon, priſe d'une grande maſſe d'individus, la ſource des principes établis ci-deſſus.

Les maladies auxquelles les femmes qui ont eu des règles précoces ſont expoſées, ſont preſque toutes inflammatoires dans la première jeuneſſe, parce que le ſang domine dans leur conſtitution. La bile qui lui donne plus d'énergie, les rend ſuſceptibles des plus grandes paſſions. Quand elles en ont éprouvé quelques-unes qui ont eu une durée marquée, alors le tem-

perament bilieux ſe développe davantage, & il devient dominant vers trente-cinq à quarante ans, & très-ſouvent plutôt. C'eſt ſans doute par cette raiſon qu'une partie de celles que j'ai connues, avoient des engorgemens au foie, à la matrice, &c. ſurtout quand elles ont été livrées à un chagrin ou des inquiétudes continuées. Il n'eſt pas douteux que les règles prématurées ne ſont pas par elles-mêmes une maladie, puiſqu'on voit des femmes qui n'en éprouvent point d'accidens; cependant comme elles ſont toujours le produit d'un ſang plus chaud, & qui deviendra bilieux, on ne peut pas déſavouer que cet état ne diſpoſe aux maladies que j'ai nommées ci-deſſus. Il eſt donc utile pour les prévenir, de maintenir les femmes de cette conſtitution dans une ſorte de régime qui rende le ſang plus doux & qui tende à tempérer, par la ſuite, l'activité de la bile. C'eſt pourquoi on doit

éviter tout ce qui porteroit l'incandescence dans les humeurs, comme les vins ſpiritueux, les liqueurs, les ſubſtances qui abondent en huiles eſſentielles, comme le café, en eſprit recteur, comme les infuſions aromatiques. La meilleure méthode pour écarter loin d'elles tout ce qui pourroit leur nuire, eſt de leur donner des alimens humectans, tirés du règne végétal. L'uſage des bains leur convient beaucoup.

Les femmes précoces ſont en général très-voluptueuſes. C'eſt une remarque qui n'a échappé à aucun obſervateur: auſſi perdent-t-elles ſouvent leur ſanté par l'excès des plaiſirs de l'amour. Il ſeroit bien important que les mères euſſent quelques notions de ce tempérament pour diriger convenablement l'éducation qui convient aux filles de cette conſtitution. Quant à la ceſſation des règles, elle marche ſouvent comme leur apparition, c'eſt-à-dire, qu'en

général elles perdent plutôt que les autres ; cependant j'ai connu une femme qui avoit été réglée à dix ans & demi, & qui l'étoit encore à cinquante. Mais elle avoit eu beaucoup d'enfans, ce qui entretient la matrice dans une dilatation capable de maintenir plus longtems cette évacuation.

Si elles ſont plus expoſées aux cancers que les autres, il me ſemble que ces cauſes en ſont aiſées à connoître ; elles ont un ſang très-chaud, par conſéquent les congeſtions ou les obſtructions éprouvent plus facilement chez elles un mouvement qui les fait dégénérer. Leur ſang eſt bilieux dans l'âge adulte ; or, on ſait que la bile eſt peut-être, de toutes les humeurs, celle qui forme le plus fréquemment les tumeurs carcinomateuſes. Les Médecins de l'antiquité ne croyoient pas même que ces maladies euſſent une autre origine. Enfin elles ſont voluptueuſes, & l'excès des plai-

ſirs de l'amour occaſionne des irritations continuelles à la matrice, qui font dériver les humeurs ſur ce viſcère, d'où les engorgemens que la nature de leur fluide rend plus aiſément cancereux.

Fin du premier Volume.

=INV. 3136 Z

ERRATA DU TOME PREMIER.

Le Lecteur est prié de corriger les fautes qui se sont trouvées après l'impression de cet Ouvrage. On a laissé subsister celles qui n'interrompent pas le sens du discours.

PAGE 3, *ligne* 18, paroît, *lisez*, paroissent.
P. 6, *l.* 8, plus plattes, *effacez*, & plus larges.
P. 11, *l.* 5, crue, *ajoutez*, vierge.
P. 15, *l.* 19, le jugeant, *lis.* la jugeant.
P. 38, *l.* 22, oi-même, *lisez*, soi-même.
P. 47, *l.* 24, qu'après, *ajoutez*, que la malade.
id. avoir, *lis.* avoit.
P. 52, *l.* 19, réunie, *lis.* réunies.
P. 67, *l.* 3, il reconnut internes, *lis.* il ne trouva point les parties internes de la génération des femmes.
P. 96, *l.* 4, situation, *lis.* sensation.
P. 97, *l.* 24, quise, *lis.* qui se.
P. 128, l. 9, occasionne, *lis.* occasionnent.
P. 131, *l.* 3, *lis. sans alinea.*
id. l. 8, elles, *lis.* ces femmes.
P. 155, *l.* 23, une, *lis.* enfin une.
P. 181, *l.* 6, suppositoire, *lis.* cône alongé.
P. 183, *l.* 14, proposoient. Quand, *lis.* proposoient, quand.
id. *l.* 16, superflues, ils, *lis.* superflues. Ils.
P. 213, *l.* 10, des mars, *lis.* de mars.
id. *l.* 23, seroient toujours, *effacez* toujours.
P. 216, *l.* 3, formules, *lis.* formuler.
id. *l.* 22, qu'il, *lis.* qu'ils.
P. 218, *l.* 8 on peut, *lis.* on pourroit.
id. *l.* 10, ou lavemens, *lis.* ou en lavemens.
P. 229. *l.* 9, nécessaires, *lis.* essentielles.
P. 231, *l.* 17, n'est pas viciée, *lis.* n'est pas aussi viciée.
P. 233, *l.* 23, brioine, *lis.* brione.
P. 236, *l.* 7. de tartre, *lis.* du tartre.
P. 271, *l.* 16, résulteroit, *effacez*, & par suite.
P. 278, *l.* 1, le Chapitre, *lis.* l'article.
P. 301, *l.* 7. ransporté, *lis.* transporté.
P. 338, *l.* 22, la caus, *lis.* la cause.
P. 344, *l.* 9, indiquée, *lis.* désignée.